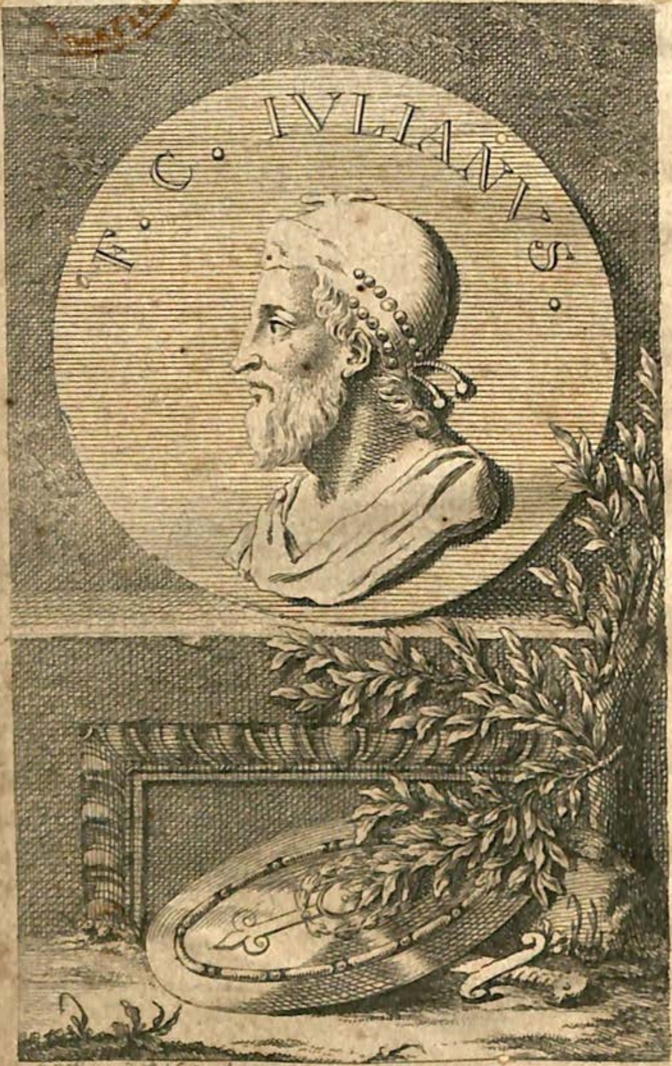
00081687

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018



J. C. Krüger del. et sc. Berol. 1773

AMMIEN MARCELLIN

OU

LES DIXHUIT LIVRES

DE SON HISTOIRE

QUI NOUS SONT RESTÉS.

Traduits en François.

TOME I. V-1-13

81687

BERLIN, 1775.
CHEZ GEORGE JACQUES DECKER
IMPRIMEUR DU ROI.

00081687

AVANT-PROPOS.

Ammien Marcellin eſt ſans contredit un hiſtorien d'un mérite peu commun, & l'on regrette avec raiſon la perte des treize premiers livres de ſon hiſtoire; à en juger par ceux qui nous reſtent, ils devoient contenir bien des détails propres à répandre beaucoup de jour ſur pluſieurs faits, & ſur quantité d'objets intéreſſans.

Une impartialité ſoutenue, un jugement exquis, & l'avantage d'avoir été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte, caractériſent cet auteur. Les divers épiſodes qu'il a ſemés dans ſon ouvrage indiquent un eſprit curieux & cultivé par l'étude des ſciences & des beaux arts.

Je ne raſſemblerai pas ici tout ce que les commentateurs & d'autres écrivains on dit de la patrie, de la religion & du ſtyle d'Ammien (*a*).

Qu'il

(*a*) V. la préface d'Adrien Valois. La vie d'Ammien par Claude Chifflet. La Mothe la Vayer jugemens ſur les hiſtoriens.

Qu'il fut grec de nation, c'eſt ce qu'il déclare lui-même dans plus d'un endroit de ſon hiſtoire (*a*) & ſurtout à la fin de ſon dernier livre (*b*).

Il eſt ſurprenant qu'on ait pu mettre en queſtion la religion de cet Auteur & ſoutenir qu'il étoit Chrétien; on s'eſt appuyé pour le prouver de deux ou de trois paſſages où il parle avec éloge du Chriſtianiſme, & l'on a principalement in-

(*a*) V. Liv. XXII. Chap. 8 & 15. Liv. XXIII. Chap. 6.

(*b*) *Tels ſont les événemens que j'ai décrits ſelon mes talens, & en qualité de ſoldat & comme Grec.*

insisté sur ce qu'il dit à l'occasion de l'Évêque George: *C'est qu'oubliant les devoirs de son état qui n'inspire que la douceur & l'équité, il se mit au nombre des délateurs* (a).

Ammien ne pouvoit-il pas, sans croire à l'Évangile, en approuver la morale? Ne pouvoit-il pas être assez au fait de la doctrine des Chrétiens, pour être en droit de dire, que la conduite de quelques-une d'entre eux, étoit dans une opposition formelle avec leurs principes?

Con-

(a) V. Liv. XXII. Chap. 11.

Conclure de là au Chriſtianiſme d'Ammien, c'eſt, ſi je ne me trompe, raiſonner auſſi peu conſéquemment qu'on le feroit, en ſoutenant qu'un Turc, ou un Chinois feroient Chrétiens, par cela ſeul qu'ils feroient la remarque que pluſieurs de ceux qui profeſſent la religion chrétienne, s'abandonnent quelquefois à des actions qu'elle condamne. Mais ce qui me paroit décider la queſtion, & ce que perſonne, que je ſache, n'a obſervé jusqu'ici, c'eſt la réflexion par laquelle Ammien termine le dixième chapitre de ſon dixneuvième livre. „La „diſette des vivres, dit-il, étoit

„si grande à Rome que le peuple „alloit se porter à des excès contre „le Préfet Tertulle, *lorsqu'au moment où celui-ci sacrifioit près d'Ostie dans le temple de Castor, la mer se calma, le vent devint favorable & les vaisseaux entrant à pleines voiles dans le port, rammenerent l'abondance dans la ville.* Pourroit-on raisonnablement supposer qu'un homme qui parle ainsi, & qui attribue une révolution soudaine & favorable à un sacrifice offert dans le temple de Castor, fût Chrétien?

Quant au style d'Ammien on ne sauroit disconvenir qu'il ne soit en

en général, rude, inégal, quelquefois obſcur, ſouvent hyperbolique & gigantesque; on ſera porté néanmoins à faire grace à l'Auteur ſur cet article, ſi l'on conſidère que ces défauts étoient ceux de presque tous les hiſtoriens de ſon ſiècle; qu'il n'écrivoit pas dans ſa langue, & que les occupations de l'état auxquel il ſe voua de fort bonne heure, ne lui laiſſerent pas aſſez de loiſir pour cultiver & pour épurer ſon goût.

Ces légéres imperfections ne font rien perdre d'ailleurs au mérite intrinſeque de cet ouvrage intéreſſant par tant d'autres endroits:

Ammien, ſans s'écarter jamais de cette noble liberté qui convient à l'hiſtoire, s'y peint ſous des traits infiniment propres à le diſtinguer de la foule de ceux qui ont couru la même carrière. On y voit, pour ainſi dire, à chaque page, une ame honnête & amie du vrai, un eſprit avide de connoître, & nourri de la lecture des meilleurs Écrivains.

J'ai ſuivi pour ma traduction l'édition de Gronovius comme la plus correcte. Perſuadé qu'on aime aſſez à ſavoir quels ſont les lieux qui correſpondent aujourd'hui à ceux qui furent autrefois le théatre de grands

grands événemens, j'ai indiqué le plus ſouvent, les dénominations actuelles, en ne les tirant que d'habiles Géographes, tels que Meſſieurs d'Anville, Büſching, Macbeam &c.

Je n'ai pu parvenir que fort tard & vers la fin de mon travail, à me procurer la traduction françoiſe de l'Abbé Maroles, mais elle m'a paru manquer ſi ſouvent le ſens d'Ammien, qu'il a fallu renoncer à l'eſpérance d'y trouver quelque ſecours. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai mieux réuſſi.

Des amis reſpectables & auxquels je dois beaucoup, m'encouragent à publier cet ouvrage, je

n'ai

n'ai pas la préſomption de penſer qu'il ſoit ſans défauts, je crois au contraire qu'il en a beaucoup; & l'on jugera de la ſincérité de cet aveu, par mon empreſſement & ma docilité à convenir des fautes que je puis avoir commiſes & à les corriger; ce que j'oſe pourtant eſpérer, c'eſt que ceux qui auront lu l'original, ne feront pas mes cenſeurs les plus rigides.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE XIV.

CHAP. I. *Cruauté du César Gallus.* Pag. 1
CHAP. II. *Incursions des Isaures.* 9
CHAP. III. *Entreprise manquée des Perses.* 20
CHAP. IV. *Irruption & mœurs des Sarrasins.* 24
CHAP. V. *Supplices des Partisans de Magnence.* 26
CHAP. VI. *Vices du Sénat & du peuple Romain.* 31
CHAP. VII. *Barbarie & inhumanité de Gallus.* 46
CHAP. VIII. *Description des Provinces de l'Orient.* 58
CHAP. IX. *Du César Constance Gallus.* 66
CHAP. X. *Paix accordée aux Allemands par Constance Auguste.* 72
CHAP. XI. *Le César Constance Gallus est mandé par Constance qui lui fait trancher la tête.* 79

LIVRE XV.

CHAP. I. *On annonce à l'Empereur la mort de Gallus.* 97

CHAP.

CHAP. II. *Ursicin Général de la cavalerie en Orient, Julien frére de Gallus, & Gorgonius le Chambellan, sont accusés du crime de Léze-Majesté.* 100

CHAP. III. *On punit les amis, & les favoris de Gallus.* 105

CHAP. IV. *Les Lentiens Allemands sont en partie détruits, & en partie mis en fuite par Constance.* 112

CHAP. V. *Silvain Général d'Infanterie dans les Gaules, est décoré à Cologne du titre d'Auguste, & au bout de vingt-huit jours de règne il périt par des embuches.* 118

CHAP. VI. *Les amis & les complices de Silvain sont mis à mort.* 137

CHAP. VII. *Léontius, Préfet de la ville, appaise une sédition du peuple: le Pape Libére est banni de son siége.* 139

CHAP. VIII. *Julien frére de Gallus est nommé César & préposé aux Gaules, par Constance Auguste son cousin.* 144

CHAP. IX. *De l'origine de Gaulois; de leurs noms de Celtes, de Galates; & de leurs Docteurs.* 153

CHAP. X. *Des Alpes Gauloises & des divers chemins qu'on y a faits.* 157

CHAP. XI. *Description abrégée des Gaules & du cours du Rhône.* 163

CHAP. XII. *Des mœurs des Gaulois.* 169

CHAP.

CHAP. XIII. *De Musonien Préfet du Prétoire en Orient.* 172

LIVRE XVI.

CHAP. I. *Éloge du César Julien.* 175

CHAP. II. *Julien attaque les Allemands, qu'il bat, disperse, ou fait prisonniers.* 178

CHAP. III. *Julien reprend Cologne & y fait la paix avec les Rois des Francs.* 183

CHAP. IV. *Julien est assiégé à Sens par les Allemands.* 185

CHAP. V. *Vertus de Julien.* 187

CHAP. VI. *Le Consul Arbétion est accusé & absous.* 194

CHAP. VII. *Euthérius Chambellan de Julien, le défend devant Constance contre Marcel. Éloge d'Euthérius.* 196

CHAP. VIII. *Rapports & calomnies qu'on sème dans le camp de Constance. Rapacité de ses Courtisans.* 202

CHAP. IX. *On traite de la paix avec les Perses.* 207

CHAP. X. *Entrée militaire & presque triomphale de Constance à Rome.* 209

CHAP. XI. *Julien attaque les Allemands qui s'étoient retirés avec tout ce qu'ils avoient, dans les Iles du Rhin, & met Saverne en état de leur résister.* 218

CHAP. XII. *Julien attaque sept Rois Allemands, & défait les barbares près de Strasbourg.* 225

* 2 CHAP.

LIVRE XVII.

CHAP. I. *Julien après avoir vaincu les Allemands passe le Rhin, détruit & brule les habitations de ces peuples, répare le fort de Trajan, & accorde une trève de dix mois aux barbares.* 253

CHAP. II. *Julien assiége six cens Francs qui ravageoient la seconde Germanie & les force par la famine à se rendre.* 260

CHAP. III. *Julien tâche de soulager les Gaulois opprimés par les impots.* 262

CHAP. IV. *On éléve à Rome par l'ordre de Constance, un Obélisque dans le grand Cirque; des Obélisques & des caractéres hiéroglyphiques.* 265

CHAP. V. *Constance & Sapor Roi des Perses, traitent inutilement de la paix, par des lettres, & par des Ambassadeurs.* 276

CHAP. VI. *On bat & met en fuite dans les Rhéties qu'ils désoloient, les Juthunges peuples Allemands.* 282

CHAP. VII. *Nicomédie détruite par un tremblement de terre, & comment se font ces secousses.* 283

CHAP. VIII. *Julien reçoit sous son obéissance les Saliens, peuple Franc qui se rend à lui; il défait une partie des Chamaves, en fait une autre prisonnière, & donne la paix au reste.* 289

CHAP.

CHAPITRE IX. *Julien répare trois châteaux situés sur la Meuse que les barbares avoient détruits ; & se trouve exposé aux injures & aux outrages des soldats qui souffrent de la disette.* 293

CHAP. X. *Suomaire & Hortaire Rois des Allemands, rendent nos prisonniers, & obtiennent de Julien la paix.* 296

CHAP. XI. *Le César Julien après les avantages qu'il remporta dans les Gaules, devint à la Cour de Constance Auguste, l'objet des railleries des envieux qui l'appelloient timide & indolent.* 301

CHAP. XII. *Constance force les Sarmates qui autrefois avoient été maîtres dans leur pays, mais qui alors étoient bannis ; & les Quades qui ravageoient les Pannonies & la Mésie, à donner des ôtages & à rendre nos prisonniers ; il établit un Roi sur les Sarmates bannis qu'il remet en liberté & rétablit dans leur patrie,* 305

CHAP. XIII. *Constance Auguste fait un grand carnage des Limigantes, Sarmates esclaves qu'il force à quitter leurs habitations, & harangue son armée.* 315

CHAP. XIV. *Sapor insiste pour ravoir l'Arménie & la Mésopotamie & les Ambassadeurs Romains reviennent sans succès de la Perse.* 331

LIVRE XVIII.

CHAP. I. *Julien s'occupe de l'avantage des Gaules, & veille à ce que la Justice soit exactement rendue.* 333.

CHAP. II. *Julien répare les murailles des forts qu'il avoit pris sur le Rhin, passe ce fleuve, & après avoir dévasté la partie de l'Allemagne qui étoit en guerre avec nous, force cinq Rois Allemands à demander la paix & à rendre nos prisonniers.* 335.

CHAP. III. *Supplice du Général d'Infanterie Barbation & de sa femme.* 344.

CHAP. IV. *Le Roi des Perses Sapor, se dispose à attaquer les Romains avec toutes ses forces.* 352.

CHAP. V. *Antonin employé dans la milice, passe avec toute sa famille dans le parti de Sapor qu'il détermine à faire la guerre aux Romains.* 352.

CHAP. VI. *Le Général Ursicin mandé de l'Orient, est envoyé de la Thrace en Mésopotamie, où il fait observer par Marcellin l'arrivée de Sapor.* 358.

CHAP. VII. *Sapor entre en Mésopotamie avec les Rois des Chionites & des Albains. Les Romains mettent le feu à leurs propres campagnes, ils en font entrer les habitans dans les villes, & garnissent la rive citérieure de l'Euphrate de forts & de châteaux.* 369

CHAP.

CHAP. VIII. *Sept-cens cavaliers Illyriens sont brusquement assaillis & mis en fuite par les Perses. Ursicin se sauve d'un côte, & Marcellin de l'autre.* 375

CHAP. IX. *Description d'Amide; combien il s'y trouvoit de légions & d'escadrons.* 381

CHAP. X. *Deux forts Romains se rendent à Sapor.* 384

LIVRE XIX.

CHAP. I. *Les habitans d'Amide tirent des fléches & des traits contre Sapor qui les exhorte à se rendre. Le Roi Grumbates essaye aussi de les y engager; son fils est tué.* 387

CHAP. II. *Amide est assiégée, & dans l'intervalle de deux jours, deux fois assaillie par les Perses.* 392

CHAP. III. *Le Général Sabinien s'oppose au projet que forme Ursicin de surprendre de nuit les Perses.* 398

CHAP. IV. *La peste règne pendant dix jours dans Amide, une petite pluye la dissipe; des causes de cette maladie & de ses différentes espèces.* 400

CHAP. V. *Les attaques d'Amide se font en partie contre les murailles, & en partie par des souterrains que découvrit un transfuge.* 404

CHAP. VI. *Les légions Gauloises font une sortie qui incommode beaucoup les Perses.* 408

CHAP.

CHAP. VII. *Les Romains mettent le feu aux tours & aux autres machines que les Perses dressent contre les murs de la ville.* 414
CHAP. VIII. *Les Perses profitent des hautes terrasses qu'ils avoient élevées, pour attaquer Amide & s'en emparer. Marcellin voyant la ville prise se sauve de nuit & se réfugie à Antioche.* 418
CHAP. IX. *Des Officiers Romains pris à Amide, les uns sont mis à mort, les autres enchainés.* 423
CHAP. X. *La crainte de manquer de bléd porte le peuple de Rome à une sédition.* 428
CHAP. XI. *On fait un grand carnage des Limigantes, peuplade Sarmate qui sous prétexte de demander la paix, attaque Constance.* 430
CHAP. XII. *On traine en cause & on condamne plusieurs personnes accusées du crime de Léze-Majesté.* 439
CHAP. XIII. *Le Comte Lauritius réprime les brigandages des Isaures.* 447

AM-

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XIV.

CHAPITRE I.

Cruauté du César Gallus.

Après les hazards d'une expédition qu'accompagnerent d'insurmontables difficultés, tandis que les deux partis languissoient abattus & découragés par toute sorte de périls & de travaux; tandis que le bruit des armes résonnoit encore, & que les troupes n'occupoient pas les quartiers d'hyver; les crimes aussi

atroces que nombreux du César Gallus, se joignant aux troubles présens, exposerent les affaires publiques à de nouveaux orages.

Tiré du soin de l'oppression & élevé dès le printems de son âge par un bonheur inespéré au faite des grandeurs, il ne tarda pas à franchir les bornes du pouvoir qui lui fut confié, & gata tout par l'excessive dureté de son caractere: on voyoit qu'ébloui de l'honneur d'appartenir au sang royal & de porter le nom de Constance, il n'auroit pas même respecté l'auteur de sa fortune & l'auroit, s'il l'avoit pu, traité en ennemi.

Sa femme que Constantin dont elle étoit fille, avoit autrefois donnée en mariage au Roi Hannibalien (*a*) son neveu, fière

(*a*) *Hannibalien son neveu.* C'étoit *FLAVE CLAUDE HANNIBALIEN* fils de *DALMACE HANNIBALIEN* frere de *CONSTANTIN LE GRAND;* ce dernier en donnant en mariage à ce Prince, sa fille *VALERIE CONSTANTINE,* le nomma *ROI DU PONT*, de *LA CAPPADOCE* & de *L'ARMÉNIE*. *V. du Cange Hist. Byzant. Tillemont. Hist. des Emp. T. XXXIX. p. 313.*

fière au delà de ce qu'on peut imaginer, de sa qualité d'alliée de l'Empereur, l'excitoit puissamment encore; cette Princesse vraie Furie, & non moins avide que Gallus de sang humain, échauffoit son ame féroce & l'assiégeoit sans cesse. L'un & l'autre après s'être formés à l'art affreux de nuire, & aidés d'obscurs & de rusés rapporteurs, qui avoient l'indigne habitude de se plaire à forger des mensonges pour les ajouter aux choses qu'ils n'avoient que légérement apprises, chargeoient des innocens des plus noires calomnies, comme par exemple, d'aspirer au trône, ou d'exercer des pratiques détestables de la magie.

La mort subite de Clémace personnage distingué d'Alexandrie, tient le premier rang parmi les actions bassement cruelles que se permit une audace qui avoit pris l'essor au dessus des crimes vulgaires: la belle mere de cet homme, outrée de l'avoir sollicité en vain de répondre à la passion qu'elle sentoit pour lui, parvint par une porte dérobée du palais

jusqu'à la Reine, & lui offrit un collier de grand prix; aussitôt on envoya à Honorat alors Comte (*a*) de l'Orient, l'ordre cruel de faire mourir même sans l'entendre, l'innocent Clémace.

Après cette horrible action qui donna de justes sujets d'allarmes au reste des citoyens, comme si l'on eut laché la bride à la cruauté, l'ombre du soupçon devint suffisante pour être traité en coupable; les uns furent mis à mort, ceux-ci privés de leurs biens, d'autres bannis & chassés de leurs foyers; sans qu'il leur restât autre chose que leurs gémissemens, leurs

(*a*) *Comte de l'Orient.* Les Comtes étoient des personnages distingués. Leur vocation se borna d'abord à suivre & à accompagner partout les Empereurs, *Comes* de *Comitari* accompagner. Dans la suite on les revêtit de grandes charges, comme du Gouvernement des Provinces, du soin du Thrésor, de la garde des côtes &c. *Voy. le Glossaire de du Cange.* Il y avoit des Comtes du premier, du second & du troisieme ordre. Le Comte de l'Orient étoit chargé du Gouvernement des quinze Provinces de l'Orient. *Voy. la Notice de l'Empire.* Tillemont fixe l'origine de cette dignité à la fin du regne d'Auguste. *Voy. encore Hederich Antiquit. Lexi.*

leurs larmes, & la triste ressource de vivre d'aumones; l'autorité civile & le pouvoir des loix se pliant même à la volonté cruelle de Gallus, fermoit encore à ces malheureux l'accès des maisons des Grands.

On ne daignoit pas non plus au milieu de ce déluge de maux, se servir de l'expédient que de méchans Princes ont employé quelquefois; celui de recourir à des accusateurs subornés pour faire du moins semblant de soumettre à la décision des loix, les crimes qu'on imputoit: tout ce que la barbarie du César decrétoit, s'exécutoit sans délai, comme un arrêt prononcé par l'équité même.

On imagina encore de répandre par tout dans Antioche (*a*) des hommes vils, que leur bassesse rendoit moins suspects, pour recueillir toutes les nouvelles; ces misérables, tantôt comme en passant

(*a*) *Antioche* aujourd'hui Antakia ville de la Turquie Asiatique, elle est située sur le fleuve Orontes dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

ſant & ſous des noms empruntés, approchoient des cercles des gens diſtingués, tantôt ſe gliſſoient ſous les haillons de la pauvreté dans les maiſons des riches; de là ils rentroient par des chemins détournés dans le palais, & rendoient compte de ce qu'ils avoient appris ou entendu; toujours d'accord entre eux, ſoit pour forger de nouvelles, ou pour envénimer ce qu'ils avoient découvert, ſoit ſurtout, pour ne pas parler des louanges que la crainte des maux qu'on redoutoit, faiſoit quelquefois donner malgré ſoi au Céſar.

Plus d'une fois il arriva, que ce qu'un pere de famille avoit dit en quelque ſorte à l'oreille à ſon épouſe & ſans avoir d'autre témoin, le Prince le ſavoit le lendemain, comme s'il l'eut appris d'Amphiaraüs (*a*), ou de Marcius

(*a*) Prophete Grec fils d'Oeclée, il prédiſoit l'avenir par l'Igniſpice, la Pyromantie ou divination par le feu. *Voy. Plin. Liv. VII. Cicéron de la Divin. Liv. I.*

cius (*a*), ces devins anciennement ſi fameux; auſſi craignoit-on juſqu'aux murs ſeuls confidens des ſecrets.

Cet acharnement à tout ſavoir croiſſoit encore par les inſtigations de la Reine qui précipitoit ainſi la perte de ſon mari, tandis qu'à l'exemple de l'épouſe du cruel Maximin dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Gordien (*b*), elle auroit dû par la douceur & par d'utiles conſeils, lui inſpirer l'amour du vrai & de l'humanité.

Gallus donna encore l'exemple auſſi rare que dangereux, d'une démarche bien condamnable & qu'on dit avoir autrefois déshonoré Gallien; c'eſt qu'accompagné d'un petit nombre de ſatellites qui cachoient des armes ſous leurs robes, il parcouroit ſur le ſoir, les tavernes & les carrefours, demandant en langue Grec-

(*a*) Célébre Devin de Rome; on raconte qu'il avoit prédit la bataille de Cannes. *Tite-Live Liv. XXV. Ch.* 21.

(*b*) Ammien allégue ici un endroit des livres de ſon hiſtoire qui ont péri.

Grecque qu'il entendoit fort bien, ce qu'on penſoit du Céſar; & il alloit ainſi par la ville, quoique les flambeaux qui en éclairoient les rues pendant la nuit égalaſſent preſque la lumiere du jour, mais ayant été reconnu ſouvent, & voyant qu'il ne pouvoit plus ſortir ſans être découvert il ne ſe montra plus qu'en plein midi, pour vaquer aux affaires qu'il croyoit mériter ſon attention.

Tout ceci ſe paſſoit au grand regret d'un bon nombre de perſonnes qui en gémiſſoient au fond du cœur: Thalaſſe qui étoit alors Préfet préſent (*a*) du Prétoire, homme d'un eſprit altier, conſidérant que la violence de ce Prince faiſoit le malheur de bien des gens, loin de tacher de le modérer par la raiſon, & par ſes conſeils, méthode que les grands emploient quelquefois avec ſuccès pour adoucir la colere des Princes, le contrarioit;

(*a*) La qualité de *Préſent* n'ajoutoit à celle de Préfet que l'obligation d'être toujours de la ſuite du Prince. *Voy. Notice de l'Empire.*

rioit, le cenſuroit, & cela ſi mal à propos, qu'il enflammoit encore plus ſa rage. Il ne faiſoit pas même myſtere, on ne ſait dans quelle vue, des avis fréquens qu'il donnoit à Auguſte (*a*), & du portrait exagéré qu'il lui faiſoit de la conduite du Céſar; bientôt Gallus devenu plus farouche, ne garda plus de ménagement & levant en quelque ſorte l'étendart de la revolte, tel qu'un torrent impétueux, au mépris de ſon ſalut & de celui des autres, il s'efforça de renverſer les barrieres qu'on lui oppoſoit.

CHAPITRE II.

Incurſions des Iſaures.

Ce mal ne fut pas le ſeul qui affligea l'Orient; car l'audace des Iſaures, peuple qui

(*a*) C'étoit FLAVE JULES CONSTANCE, fils de CONSTANTIN LE GRAND & par conſéquent couſin germain de GALLUS. Il étoit alors Empereur. *Voy. du Cange Fam. Byzant.*

qui tantôt vit en paix, tantôt trouble tout par de brusques incursions, croissant par l'impunité, les fit passer des brigandages qu'ils commettoient sourdement & de loin à loin, à des guerres ouvertes & sérieuses: quelques-uns de leurs camarades pris & contre l'usage livrés aux bêtes à Iconium (*a*) ville de la Pisidie (*b*), furent le prétexte dont ils colorerent les emportemens de leur caractere toujours inquiet, indocile & rebelle.

Semblables, ainsi que le dit Cicéron (*c*), *à ces animaux féroces que la faim ramene aux lieux où ils ont autrefois trouvé leur pature*, ils partirent comme un torrent de leurs montagnes roides & escarpées pour se jetter sur les côtes; là cachés dans des retraites sombres

(*a*) Aujourd'hui *Konia* ou *Cogni* ville de la Turquie Asiatique dans la Caramanie.

(*b*) Cette contrée fait partie aujourd'hui de l'Anatolie dans l'Asie mineure.

(*c*) *Voy. Cicer. p. Cluent. Cap.* 25.

bres & dans des vallons, ils profitoient à l'approche de la nuit des premiers rayons de la lune pour obſerver les navigateurs; auſſi-tôt qu'ils les ſuppoſoient endormis, ils grimpoient à quatre les cables des ancres, puis ſe gliſſoient dans les chaloupes, attaquoient à l'improviſte ceux qui s'y trouvoient, & la ſoif du butin enflammant leur cruauté, ils les égorgoient juſqu'au dernier, & s'en retournoient chargés d'un riche butin que perſonne ne leur avoit diſputé.

Ces excès ne durerent à la vérité pas longtems, car les cadavres de ceux qu'ils avoient pillés & mis à mort ayant été découverts, on ne relacha plus dans ces contrées, qu'on évita comme on évite les écueils funeſtes de Sciron (*a*), en rangeant

(*a*) Rochers ſitués entre Corinthe & Mégare. Ovide dit qu'ils reçurent ce nom d'un fameux brigand qui jettoit les paſſans dans la mer.

Scopulis nomen Scironis inhæret.

Metam. L. 7. v. 447.

geant les côtes de Cypre opposées aux rochers de l'Isaurie (*a*).

Les brigands qui virent peu après qu'il n'abordoit plus d'étrangers, quitterent les bords de la mer, & se porterent dans la Lycaonie qui touche à l'Isaurie: ils en embarasserent les chemins par d'épais abattis & y vécurent aux dépens des habitans & des voyageurs.. La fureur de ces bandits anima nos soldats établis dans plusieurs villes & forts du voisinage: cependant malgré leurs efforts pour repousser ces ennemis qui gagnant toujours du terrein, tantôt attaquoient par pélotons, tantôt séparément, ils se voyoient souvent accablés par le nombre. Nés & élevés sur la cime & dans les sinuosités des montagnes, ces barbares les franchissoient avec autant de facilité qu'on parcourt des lieux pleins & unis, & lançoient de loin des flêches contre ceux qu'ils découvroient, ou les effrayoient par d'horribles cris.

Quel-

(*a*) L'Isaurie & la Lycaonie font partie aujourd'hui de la Caramanie dans l'Asie mineure.

Quelquefois nos fantaſſins, forcés pour les pourſuivre à gravir contre ces hauteurs, y arrivoient quoiqu'avec peine & en ſe tenant aux buiſſons & aux broſſailles; mais ils y trouvoient alors des lieux ſerrés, impraticables, & qui leur permettoient auſſi peu d'y marcher d'un pas ferme, que de s'y déployer. Vouloient-ils en redeſcendre? ce n'étoit pas ſans danger, car l'ennemi qui voltigeoit de tous côtés faiſoit rouler ſur eux des morceaux de rocher dont le poids les écraſoit, lorſque la néceſſité les forçoit à faire face & à combattre vaillament.

Ces difficultés firent qu'on uſa dans la ſuite de plus de précaution & que nos ſoldats ne s'expoſerent plus à les déloger du haut de leurs montagnes; mais auſſi dès qu'ils paroiſſoient dans la plaine, & cela arrivoit ſouvent, on les maſſacroit comme des troupeaux de bêtes timides, ſans leur donner même le tems de ſe mettre en défenſe, ou de faire uſage de deux ou de trois javelots, qu'ils ont d'ordinaire avec eux.

Redoutant donc la Lycaonie dont la plus grande partie consiste en plaines, & convaincus d'après plusieurs expériences qu'ils ne pouvoient résister à nos troupes dans un combat réglé, ils se glisserent par des routes détournées dans la Pamphylie (*a*) qu'on n'avoit pas attaquée depuis longtems, mais où la crainte des meurtres & du pillage, avoit fait mettre de bonnes troupes & établir des forts considérables. Pleins de confiance dans leur vigueur & dans leur agilité, ils coururent donc rapidement pour dérober par la célérité la connoissance de leur marche, & par des sentiers tortueux ils arriverent quoique plus tard qu'ils n'avoient crû aux sommets des montagnes.

Lorsqu'ils furent parvenus, non sans de grandes difficultés, aux bords élevés du fleuve Melas (*b*) dont les eaux profondes

(*a*) C'est à présent la partie occidentale de la Caramanie.

(*b*) Aujourd'hui *Kara-sou* ou le fleuve noir. Cette riviere passe par la petite Caramanie & prend sa

fondes & rapides environnent & défendent comme un mur les habitans de ces contrées, l'épaisseur de la nuit les remplissant d'effroi, ils prirent quelque repos jusqu'au jour: ils comptoient bien après avoir franchi sans peine ce fleuve, de surprendre & de dévaster tout ce qui se trouveroit au delà; mais ce fut à pure perte qu'ils essuyerent tant de travaux; car le soleil s'étant levé, la vue de ce gouffre étroit & profond ne leur permit pas d'en tenter le passage, & tandis qu'ils cherchent de petites barques de pecheurs, ou qu'ils essayent de le traverser sur des radeaux liés à la hâte, nos légions répanduës dans ces quartiers, & qui hyvernoient près de Side (*a*), marchent brusquement à eux, se rangent en bataille sur le bord opposé de la riviere, & joi-

source dans le mont Taurus. *Pomponius Mela* en parle comme d'un fleuve navigeable. Liv. I. Chap. 14. Liv. II. Chap. 2.

(*a*) C'est à présent *Scandalor* ou *Candalor*, & selon Pokoke *Candelava* dans l'Anatolie à 15 lieues de *Satalia*.

joignant habilement leurs boucliers pour ſe couvrir, taillent ſans peine en pieces ceux des ennemis qui oſent hazarder de paſſer à la nage, ou dans des troncs d'arbres creuſés.

Après avoir affronté les plus grands dangers & faits les derniers efforts, chaſſés par la crainte & par la force, & incertains ſur la route qu'ils prendroient, ils ſe rendirent aux environs de Laranda (*a*). Lorſqu'ils s'y furent un peu refaits & que leur fraïeur fut diſſipée, ils tomberent ſur de riches bourgades; mais à l'approche d'un corps de cavalerie qu'ils n'oſerent attaquer dans la plaine, ils prirent le parti de décamper. Ce fut pendant cette retraite qu'ils manderent l'élite de leur jeuneſſe qu'ils avoient laiſſée dans leurs habitations.

La faim les pouſſa enſuite à un endroit nommé Paléas, il eſt ſitué du côté de la mer, revetu de bonnes murailles & maintenant le magaſin des vivres qu'on diſtri-

bue

(*a*) Larende dans la Caramanie.

bûe aux troupes employées à défendre toute la côte de l'Isaurie.

Ils assiégerent cette place pendant trois jours & pendant trois nuits : mais comme la pente naturelle du lieu ne permettoit pas d'en approcher sans un péril certain, que la voye des mines & toute autre espece d'attaque étoit impossible, pleins de douleur, ils se retirerent, résolus à tout tenter puisque la nécessité l'exigeoit.

C'est pourquoi enflammés d'une rage que la disette & le désespoir augmentoit, ils réunirent toutes leurs forces, & se porterent avec une ardeur irrésistible contre Séleucie (*a*) la capitale que défendoit le Comte Castricius avec trois légions endurcies aux fatigues de la guerre.

Les chefs avertis par des rapports fidéles de l'approche de l'ennemi, donnerent l'ordre à tout ce qu'il y avoit de gens armés

(*a*) On la nommoit apre, ou trachéene parce qu'elle étoit dans la Cilicie trachéene c'est aujourd'hui Se'efkié dans la Caramanie.

més de ſortir incontinent de la ville, & paſſant auſſi-tôt le pont du fleuve Calycadne (*a*) dont les hautes eaux baignent les tours & les murs de la place, ils rangerent leur monde, comme s'ils avoient deſſein de combattre. Perſonne cependant ne ſortit de ſes rangs, ni n'oſa en venir aux mains avec les ennemis; on craignoit cette troupe féroce, ſupérieure en nombre, animée par le déſeſpoir, & qui au mépris de ſa vie ſe jetteroit en furieuſe au milieu des armes. Ces brigands s'arrêterent quelques momens à la vuë de notre armée, & au bruit de nos clairons, puis ils tirerent d'un air menaçant leurs épées, & s'avancerent avec lenteur.

Nos braves ſoldats diſpoſés à les attaquer ſe déployerent & frappant de leurs piques leurs boucliers (ce qui d'ordinaire excite le courage, & anime à la vengeance) ils effrayerent par leur contenance

(*a*) A préſent Kelikdeni, ce fleuve baigne les murs de Selefkié.

nance ceux des ennemis qui étoient le plus à leur portée. Mais nos Officiers réprimerent l'ardeur avec laquelle nos gens se portoient au combat : ils ne trouverent pas qu'il fut de la prudence d'hazarder le sort d'une bataille à si peu de distance d'une ville dont les murs les mettoient tous en sureté. Partant de ce principe, ils se déterminerent donc à rentrer avec les troupes, & après avoir fermé toutes les avenues, ils se placerent sur les tours, & derriere les crénaux des murailles avec une quantité de gros cailloux & de fleches, pour renverser à coups de dards ou de pierres quiconque essayeroit d'approcher.

Ce qui inquiéta cependant beaucoup les assiégés, c'est que les Isaures qui s'étoient emparés de bateaux chargés de grains, avoient des provisions en abondance, tandis que la consommation qui se faisoit journellement dans la ville des alimens les plus nécessaires, la menaçoit de toutes les horreurs d'une famine prochaine.

Le bruit de ces excès que confirmerent de fréquentes relations toucha Gallus, il ordonna (car le Général de la Cavalerie étoit pour lors trop éloigné) à Nébridius Comte de l'Orient (*a*), de lever de tous côtés des troupes & de se hâter d'arracher au péril une ville aussi considérable qu'avantageusement située. Sur ces nouvelles les Isaures se retirerent, & se dispersant à leur maniere, ils regagnerent le haut des montagnes, sans rien faire d'ailleurs qui soit digne d'être rapporté.

CHAPITRE III.

Entreprise manquée des Perses.

Les choses en étoient là dans l'Isaurie, tandis que le Roi des Perses occupé sur

(*a*) On voit par une lettre de Libanius à Mantithée, que Nébridius avoit succédé à Honorat dont il est fait mention dans le chapitre précédent.

ſur ſes frontieres, tâchoit d'en éloigner des nations féroces, qui, tantôt l'attaquoient en ennemis, tantôt lui prêtoient du ſecours contre nous; un de ſes principaux Officiers nommé Nohodares que ce Prince avoit chargé d'inquiéter la Méſopotamie (*a*) dès que l'occaſion s'en préſenteroit, obſervoit avec ſoin l'état de nos affaires pour nous ſurprendre à l'improviſte, ſi les circonſtances le permettoient. Comme toutes les parties de ce pays expoſées à de fréquentes inſultes, étoient gardées par des forts & des poſtes avancés, il conçut un deſſein nouveau, qui n'avoit été que rarement tenté, & qui l'auroit mis en état, s'il avoit réuſſi, d'écraſer tout comme la foudre; ce fut de ſe porter ſur la gauche & de ſe tenir en

(*a*) Ce qui ſignifie entre deux fleuves; l'Euphrate & le Tigre embraſſent ce pays dans ſa longueur. C'eſt cette contrée de la Turquie Aſiatique que les Arabes appellent el Dchezira. On la diviſe en quatre parties, le Bekir, le Modhar, le Rabiah & le Moſul ou Dchezira.

en embuſcade aux extrêmités de l'Oſdroëne (*a*). Voici ſon plan.

Bathné (*b*) ville municipale de l'Anthémuſie (*c*), batie anciennement par les Macédoniens, n'eſt que peu éloignée de l'Euphrate, elle eſt remplie de riches négocians, les foires qu'on y tient, y raſſemblent chaque année vers le commencement de Septembre, un grand nombre d'étrangers de tout ordre, qui s'y rendent pour commercer les marchandiſes arrivées des Indes, ou de la Sérique (*d*), ainſi que quantité d'autres effets

(*a*) Elle comprenoit ce qu'on nomme aujourd'hui le Gouvernement d'Urfa, ou de Raca.

(*b*) Maintenant Serudch dans le Gouvernement d'Urfa ou de Raca.

(*c*) Pline & Tacite en font une ville de la Méſopotamie, Ptolomée & Strabon diſent que c'en étoit une contrée. Quelques perſonnes penſent que le nom d'Anthemuſie a du précéder celui d'Oſdroëne, mais il ſemble parce que dit ici Ammien que de ſon tems l'Anthémuſie auſſi bien que l'Oſdroëne exiſtoient comme contrées.

(*d*) Voici ce que dit Pline, en parlant de la conſommation qui ſe faiſoit à Rome, d'objets étrangers:

fets qu'on y améne par terre & par mer; ce fut précisément le tems que choisit Nohodares pour envahir cette contrée, en se cachant dans les déserts & parmi les brossailles qui bordent la riviere d'Abora (*a*); mais quelques uns de ses gens que la crainte d'un chatiment qu'ils avoient mérité, fit passer dans le camp des Romains, ayant éventé son projet, il sortit de sa retraite sans avoir rien exécuté, & languit ensuite dans l'inaction.

* „On peut dire en mettant les choses au plus bas que „les Indes, le pays des Seres & la presqu'île d'Arabie, „tirent bien de l'empire Romain chaque année cent „milions de sesterces, tant les plaisirs & les femmes „nous coutent cher *Plin. Liv. XII. p. 559. de la traduction de Mr. Poinsinet de Sivry.*

(*a*) A présent Chaboras, ou Al-Khabour dans le Dchezira.

CHA-

CHAPITRE IV.

Irruptions & mœurs des Sarrasins.

Les Sarrasins qui furent toujours pour nous d'aussi dangereux alliés que de redoutables ennemis; tels que des milans qui du plus haut qu'ils découvrent leur proye, l'enlevent d'un vol rapide, ou s'enfuyent dès qu'ils ne peuvent s'en emparer, erroient çà & là & détruisoient en un instant tout ce qu'ils rencontroient. Quoique j'en aye déjà parlé dans l'histoire de Marc Aurele & en divers endroits de cet ouvrage, j'en dirai cependant un mot.

Chez cette nation, qui d'un côté commence à l'Assyrie (*a*) & s'étend aux Cataractes du Nil & aux frontieres des Blémies

(*a*) Le Kurdistan & le Gouvernement de Scherezur dans la Turquie Asiatique comprennent à présent une partie de l'ancienne Assyrie.

mies (*a*), tous les hommes ſont également guerriers, à demi nuds, couverts juſqu'à la ceinture de petites caſaques colorées, à l'aide de chevaux légers & de dromadaires agiles, ils ſe tranſportent de tous côtés pendant la paix comme pendant la guerre. Aucun d'eux ne met la main à la charrue, ne cultive un arbre, ou ne penſe à gagner ſon pain en travaillant la terre, mais errans dans des eſpaces immenſes, ſans maiſons, ſans demeures fixes, ſans loix, ils changent à chaque inſtant de climat; leur vie reſſemble à une longue fuite. Leurs femmes ſont des mercenaires auxquelles ils ſe lient pour un tems par convention, & pour que cette union ait l'air d'un mariage, la femme offre à ſon mari comme une ſorte de dôt, une lance & une tente, prête, s'il l'accepte, à s'éloigner de lui au tems marqué.

Il

(*a*) Peuples de l'Éthiopie qui étoient ſur les frontiéres de l'Égypte. Florus Général de l'Empereur Marcien les ſubjugua en 450.

Il eſt incroyable à quel point l'un & l'autre ſexe eſt enclin à l'amour. Ils paſſent tellement leur vie à courir, qu'une femme ſe marie dans un endroit, accouche dans un autre, & élève ſes enfans loin de là encore, ſans qu'il lui ſoit jamais permis de s'arrêter. Ils ſe nourriſſent tous de vénaiſon, d'oiſeaux qu'ils tachent de prendre, de quantité de lait, & de beaucoup d'herbes. Preſque tous ceux que nous avons vû ignoroient entierement l'uſage du pain & du vin. Mais c'en eſt aſſez ſur cette nation dangereuſe; revenons à notre ſujet.

CHAPITRE V.

Supplices des partiſans de Magnence.

Pendant que ceci ſe paſſoit en Orient, l'Empereur qui étoit cet Hyver à Arles y termina le 10. d'Octobre la trentieme année de ſon régne & la célébra pompeuſe-

ment

ment par des jeux de Théatre & de Cirque. Ce Prince qui de jour en jour devenoit plus intraitable, & regardoit comme clair & démontré tout ce qu'on lui dénonçoit de faux & de douteux, condamna entre autres au banniſſement, après l'avoir appliqué à la torture, le Comte Géronte qui avoit été dans le parti de Magnence.

Telle qu'un corps malade qu'affectent les plus légéres impreſſions, l'ame foible & ſenſible de Conſtance, prenant le moindre bruit, pour la preuve d'une entrepriſe, ou d'un projet formé contre ſa perſonne, ſouilla ſa victoire par le meurtre de pluſieurs innocens. Il ſuffiſoit qu'un militaire, qu'un magiſtrat, ou qu'un homme diſtingué parmi les gens de ſon ordre, fut légérement ſoupçonné d'avoir favoriſé le parti ennemi, pour qu'auſſitôt on le chargeât de chaines comme une bête féroce; & quoiqu'il ne ſe préſentât pas d'accuſateur, ſeulement, parce qu'il avoit été nommé, déféré, cité, il étoit privé de la vie, dépouillé de ſes

biens, ou relégué dans quelque île déſerte.

A ſa férocité qu'excitoit la ſeule idée que la Majeſté de l'empire ſouffroit quelqu'atteinte, & à la colere que lui inſpiroient des ſoupçons ſans nombre, ſe joignoient encore les cruelles flatteries de ſes courtiſans, qui exagéroient les délits & feignoient de s'affliger à l'excès, des dangers que couroit un Prince de la vie duquel dépendoit, à en croire leurs cris hypocrites, le ſalut de l'Empire: auſſi dit-on que jamais dans ces occaſions ou dans d'autres ſemblables, il ne révoqua les peines portées dans les ſentences qu'il étoit d'uſage de lui préſenter, ce qu'ont fait même des Princes inéxorables. Ce vice deſtructeur que le tems affoiblit quelquefois, fortifié par la cohorte de ſes adulateurs, s'accrut avec l'âge chez lui.

Paul le Sécretaire, eunuque né en Eſpagne & trés-expert à inventer des moyens de perdre quelqu'un, ſe diſtingua parmi ces ames viles. Il fut envoyé dans la Grande Bretagne pour ſe ſaiſir de

quel-

quelques officiers qui avoient trempé dans la conſpiration de Magnence; ceux-ci n'oſant réſiſter, il outrepaſſa ſes ordres, pour renverſer comme un torrent, la fortune de pluſieurs particuliers. Il ſe ſignala par des déſaſtres & des maux ſans nombre, jetta des hommes libres dans les priſons; en chargea d'autres de fers, & cela pour des crimes forgés à plaiſir & deſtitués de toute vérité. C'eſt à ces excès qu'il faut encore rapporter l'horrible action qui imprima une flétriſſure éternelle au regne de Conſtance.

Martin qui gouvernoit ces provinces en qualité de *Vicaire des Préfets* (*a*) gémiſſoit des maux que ſouffroient tant d'innocens; ſouvent il conjuroit Paul d'épargner ceux qui n'étoient coupables d'aucun crime; voyant enfin que ſes prières ne le touchoient pas, il eſpéra qu'en

(*a*) On appelloit *Vicaire du Préfet*, celui que le Préfet de la ville ou du Prétoire chargeoit d'une commiſſion particuliere. Le Vicaire *des Préfets* au contraire, exercoit la Préfecture, par des patentes immédiates du Prince. *V. les F. Valois.*

qu'en menaçant de se retirer, il engageroit peut-être cet impitoyable inquisiteur à mettre des bornes à sa barbarie. Mais celui ci qui sentit que son crédit en souffriroit, habile comme il l'étoit à ourdir une trame, d'où lui venoit le surnom de *Catena* qui signifie *chaîne*, fit partager au Vicaire lui-même le danger commun. Il insista pour que chargé de chaînes on le conduisit avec les Tribuns & plusieurs autres à la cour de l'Empereur. Martin justement indigné à la vuë du danger qu'il couroit, fondit sur Paul l'épée à la main, mais ayant manqué son coup, il la tourna contre lui-même & s'en perça le sein. Ainsi périt un honnête homme, qui osa par ses oppositions tenter de prévenir la perte d'une foule de malheureux.

Après tant d'atrocités, Paul tout couvert de sang, revint au camp de l'Empereur; il étoit suivi d'un nombre considérable de prisonniers qui plioient presque sous le poids de leurs fers, & que la tristesse & la douleur accabloient. On dressa à leur arrivée

rivée les chevalets, & les bourreaux préparerent tout l'attirail des tortures. Plusieurs furent profcrits, ceux là exilés, d'autres enfin périrent par le glaive. Il n'eft perfonne qui fe fouvienne que fous Conftance, où toutes ces cruautés fe commettoient au moindre indice, quelqu'un ait obtenu grace.

CHAPITRE VI.

Vices du Sénat & du peuple Romain.

Orfite qui dans ce tems gouvernoit Rome en qualité de Préfet outrepaffoit audacieufement fon pouvoir: prudent & habile dans les affaires du barreau, il étoit moins inftruit dans les belles Lettres qu'il ne convient à un homme de naiffance. Le vin qui porte le peuple, par l'abus qu'il en fait toujours à de fréquentes émeutes, ayant manqué, occafionna de grands troubles fous fon adminiftra-

 tion.

tion. Comme ceux qui liront ceci s'étonneront ſans doute, le fil de la narration me conduiſant à parler de ce qui ſe paſſoit à Rome, de n'y voir que ſéditions, excés, & autres indignités ſemblables, je crois devoir raſſembler ici les principales cauſes de ces vices, bien réſolu de ne pas m'écarter volontairement du vrai.

Lorſque Rome dont la durée égalera celle du genre humain, s'éleva au point de ſplendeur où on l'a vue; la Fortune & la Vertu qui d'ordinaire ſont diviſées, s'unirent par les nœuds d'une paix éternelle, pour lui donner les plus ſublimes accroiſſemens; auſſi ſans cette union n'eut elle jamais atteint ce comble de grandeur: ſon peuple fut occupé depuis ſon berceau juſqu'au dernier terme de ſon enfance, ce qui renferme environ l'eſpace de trois cens ans, à combattre autour de ſes murailles. Dans ſon adoleſcence, après pluſieurs guerres pénibles, il traverſa les Alpes & la Mer. La fleur de ſa jeuneſſe & la vigueur de ſon age furent

rent employées à cueillir des lauriers dans toutes les contrées de l'immense Univers (a).

Parvenu à la vieillesse & triomphant quelque fois encore par la seule terreur de son nom, il passa à un état plus tranquille. C'est pourquoi cette ville respectable, après avoir subjugué des nations féroces, après avoir donné des loix qui devinrent les fondemens & les boulevards éternels de la liberté; telle qu'un père économe, prudent & riche, remit aux Césars comme à ses enfans, le soin d'administrer ce patrimoine; & bien qu'à présent les Tribus soient tranquilles, les Centuries en paix (b), & qu'il n'y ait plus

(a) Ammien Marcellin a incontestablement emprunté de Florus Liv. I. ce qu'il dit ici des différens ages & des accroissemens de Rome.

(b) On auroit tort de conclure de ceci que les Tribus & les Centuries existassent encore du tems de l'Auteur. Il ne veut simplement qu'indiquer le calme & le repos dont Rome jouissoit alors. *V. les F. Valois.*

plus de diſputes pour les ſuffrages, mais qu'au contraire on voye revivre la ſécurité du ſiecle de Pompilius, elle paſſe cependant encore dans toutes les parties du monde, pour la Reine & la Maîtreſſe de l'Univers, & par tout on reſpecte la Majeſté des Sénateurs, & l'on vénére le nom du peuple Romain. Mais l'éclat de cette illuſtre aſſemblée eſt terni par l'indécente légéreté de quelques - uns de ſes membres, qui oubliant leur origine, ſe laiſſent entraîner par l'impunité dont jouit le vice, au déſordre & à la licence; car comme le dit le Poëte Simonide, *il faut pour être raiſonnablement heureux, que la patrie ſoit couverte de gloire.*

Parmi ces hommes, il en eſt qui croyant s'éterniſer par des ſtatues, en briguent l'honneur avec paſſion, comme s'ils pouvoient retirer plus de gloire de figures d'airain privées de connoiſſance, que du ſentiment d'actions honnêtes & droites. Ils les font couvrir d'une feuille d'or, diſtinction qu'Acilius Glabrion obtint le premier, lorſqu'il eût vain-

vaincu Antiochus par ses armes & par sa prudence (a).

Qu'il soit infiniment beau de mépriser ces vains & futiles avantages pour *s'élever par des routes longues & pénibles* (b), selon l'expression d'Hésiode, à la véritable gloire, c'est ce qu'à démontré Caton le Censeur, qui interrogé pourquoi sa statue ne paroissoit pas, parmi celles de plusieurs illustres personnages, répondit: *j'aime mieux que les gens de bien demandent pourquoi je n'en ai point obtenu, que de les entendre murmurer tout bas, & se dire, par où l'a t'il méritée?*

Ceux-ci font consister le suprême éclat dans des voitures plus hautes que de coutume,

(a) Tite-Live Liv. XL. Chap. 34. & Valere Maxime Liv. II. Chap. 5. disent que ce fut à Rome dans le Temple de la piété qu'Acilius plaça une statue à l'honneur de son père.

(b) Hésiode Oeuv. Liv. I. Il y a proprement dans le Grec „*Les Dieux immortels ont voulu que la vertu* „*coutât des sueurs. Le chemin qui mene à elle, est* „*long, pénible & d'abord escarpé, mais dès qu'on est* „*parvenu au sommet, il devient aisé, quelque raboteux* „*qu'il ait paru être au commencement.*"

me, & dans le luxe des vêtemens: ils ſuent ſous le poids de leurs manteaux qu'ils lient avec des agraffes au tour du cou & que leur tiſſu extrêmement délié fait voltiger au gré du vent; ils les ſecouent fréquemment, ſurtout du côté gauche, afin de faire briller leurs longues franges, auſſi bien-que leurs tuniques travaillées avec tant d'art, qu'elles offrent une riche variété d'animaux; d'autres, ſans qu'on le leur demande & d'un air grave, élèvent juſqu'aux nues leur patrimoine, & ne parlent du matin au ſoir, que de l'augmentation des revenus de leurs fécondes terres; ils ignorent que leurs ancêtres qui ont ſi puiſſamment contribué à la grandeur de Rome, ſe ſont diſtingués, non par leurs richeſſes, mais par des guerres très pénibles, eux qui triompherent de tout par leur valeur, & que la médiocrité de leur fortune, ainſi que la ſimplicité de leurs vêtemens & de leur nourriture, confondoit avec les moindres ſoldats. De là la collecte qu'on fit pour inhumer Valérius Publicola; delà ce que fournirent des

des amis qui se cotiserent pour l'entretien de la femme de Regulus & de ses enfans; delà la dot tirée du trêsor public pour la fille de Scipion; la noblesse rougissant, & de laisser flétrir sa jeunesse & de la trop longue absence de son pére indigent. A présent; si honnête étranger vous entrez chez quelqu'un de nos riches orgueilleux pour le saluer, vous serez d'abord accueilli au mieux & accablé de questions au point d'être réduit à mentir pour satisfaire sa curiosité; les égards que vous témoigne malgré votre médiocrité, cet homme puissant qui ne vous a jamais connu, vous feront regretter de n'avoir pas vû Rome il y a dix ans.

Encouragé par cet accueil, retournez y le lendemain & vous serez traité comme un nouveau venu; votre homme si affable la veille, occupé à compter ses espèces, hésitera longtems pour se rappeller qui vous êtes, & d'où vous venez; enfin il vous reconnoit, & vous admet dans sa familiarité, mais continuez lui régulierement vos attentions pendant trois ans,

& abſentez vous enſuite ſeulement trois jours, vous eſſuyerez les mêmes procédés à votre premier retour, & ſans qu'il s'informe auſſi peu où vous avez paſſé le tems que ſi vous fuſſiez mort, votre vie entiere s'écoulera à faire inutilement la cour à ce ſot.

Lorſqu'on prépare de tems en tems, des feſtins longs & nuiſibles, ou qu'en délibérant avec anxiété ſur la maniere de diſtribuer les ſportules (*a*) d'uſage, on demande ſi un étranger peut, préférablement à ceux à qui l'on doit quelque retour, y avoir part; après que la pluralité a décidé que cela ſe peut, vous y verrez admettre un homme qui veille à la porte du cirque (*b*), qui excelle à jouer aux

(*a*) Préſens qu'on diſtribuoit, en argent, en pain, ou en vin à l'occaſion de certaines fêtes ou autres ſolemnités. *V. Voſſ. au mot* SPORTÆ. *Juv. Sat. 3. v. 249. Caſaub. ſur Athen. Liv. VI. Ch. 8. Symmaq. Liv. X. Ep. 117. 118.*

(*b*) Ceux qui couroient dans le cirque étoient diviſés en diverſes quadrilles qui avoient leurs couleurs auxquelles on les reconnoiſſoit; *la verte, la rouge,*

aux dez, ou qui feint de ſavoir les choſes les plus ſecretes. On évite comme des perſonnes inutiles & de mauvais augure, les gens ſages & habiles. Joignez à cela que les nomenclateurs (*a*) accoutumés à vendre tout, admettent pour de l'argent dans les diſtributions & dans les repas, des hommes vils & obſcurs.

Paſ-

la bleue & la blanche. Il ſe formoit des factions entre les ſpectateurs qui s'intereſſoient à telle ou telle de ces quadrilles. Il y avoit parmi la populace des gens qui pour faire leur cour au parti qu'ils favoriſoient, paſſoient la nuit devant les maiſons des cochers de leurs Patrons. *Suétone Chap. 55.* Rapporte de C. Caligula, qu'il ſoupoit & paſſoit les nuits dans l'ecurie de la Faction *verte*, tant il lui étoit attaché. Le même Auteur remarque dans la vie de Domitien Chap. 7. que ce Prince augmenta ces quatre quadrilles de deux autres, ſavoir de la quadrille *d'or* & de la quadrille de *pourpre*.

(*a*) C'étoient des gens qui accompagnoient ceux qui briguoient des places, & leur faiſoient connoître les citoyens dont il leur importoit de gagner l'affection. On appelloit auſſi de ce nom les eſclaves qui invitoient aux repas, & qui aſſignoient des places aux convives. *V. Cic. p. Murena Chap. 36. Séneque des Bienſ.* Liv. *I. Chap. 3.* & *Pitiſcus.*

Passant sous silence pour éviter la longueur, ces tables qui sont de vrais gouffres, & tous ces rafinemens de la volupté, je parlerai de ces gens qui au mépris du danger, parcourent avec un grand train de chevaux qu'ils font trotter comme s'ils couroient la poste, les espaces immenses de la ville sur son pavé inégal, & trainent après eux des familles entieres qui ressemblent à des bandes de brigands, sans laisser même comme le dit Terence, leurs bouffons (*a*) au logis; c'est ce qu'imitent encore plusieurs Dames Romaines qu'on voit la tête couverte & dans des litiéres fermées (*b*), courir ainsi toutes les ruës.

Tels

(*a*) Terence dit précisément le contraire, puisqu'il fait dire à Sanga qu'il n'est resté que le bouffon au logis.

Solus Sannio servat domi.

Eun. Act. IV. Sc. 8.

(*b*) *Basternæ*. Donat qui dérive ce mot du Grec βαστάζω je porte, pense que ces litiéres étoient portées par des esclaves; peut être aussi tiroient elles leur nom de ces Bastarnes peuples Sarmates dont Stra-

Tels que d'habiles généraux, qui d'abord font marcher les bataillons forts & serrés, suivis des troupes armées à la légere, puis les soldats de trait, & enfin les auxiliaires, pour assaillir l'ennemi si le besoin l'exige; de même après que ceux qui sont préposés à cet exercice & qu'on distingue aux baguettes qu'ils tiennent à la main, ont arrangé avec autant de soin, que s'il s'agissoit d'une disposition militaire, la marche de ces familles désœuvrées, on voit s'avancer en front de la voiture, tous ceux qu'on employe aux divers ouvrages, puis les Officiers enfumés de la cuisine, ensuite tous les esclaves, pêle mêle avec les plébeiens oisifs qu'on a rassemblés dans le voisinage, la marche enfin est fermée par une multitude d'eunuques depuis les plus vieux jusqu'aux plus jeunes, pales, livides, & tous

bon & d'autres Historiens font mention. Vopiscus dit dans la vie de Probus que ce Prince en établit cent mille dans le territoire Romain. *Voyez Grut. Fax artium T. VI. p. 803.*

tous de figure ſi affreuſe, que de quelque côté que ſe portent les regards ſur ces bandes d'hommes mutilés, on ne peut que déteſter le mémoire de Semiramis qui la premiere chatra les jeunes garçons, comme pour faire violence à la nature, & la détourner de ſon premier deſſein, elle qui dès l'age le plus tendre, indique par une ſorte de loi tacite dans les premieres ſources de la ſemence, le moyen de propager la poſtérité.

Les choſes en étant là, un petit nombre de maiſons autrefois célébres par l'application ſérieuſe qu'elles donnoient aux lettres, ne connoiſſent à préſent que les plaiſirs d'une honteuſe pareſſe, & retentiſſent de chanſons ou du ſon des inſtrumens. Au lieu d'un philoſophe c'eſt un chanteur, au lieu d'un orateur c'eſt un maître en fait d'arts d'amuſemens qu'on appelle; aux bibliothéques fermées pour toujours comme des tombeaux, on ſubſtitue des inſtrumens de Muſique, des lyres grandes comme des voitures, des flûtes & un attirail coû-

teux

teux de machines néceſſaires au jeu des hiſtrions.

Enfin on en eſt venu à ce point d'indignité, que les étrangers, ayant été bruſquement chaſſés de la ville il n'y a pas longtems, à cauſe de la famine qu'on craignoit, les amateurs des arts libéraux & qui ne ſont qu'en bien petit nombre, furent bannis ſans délai, tandis qu'on garda, ſans même leur dire un mot, tous les cliens des farceurs & ceux qui feignirent de l'être, ainſi que trois mille danſeurs, avec les chœurs & leurs directeurs; auſſi de quelque côté qu'on porte ſes pas, on voit des femmes en longs cheveux bouclés, qui en ſe mariant auroient pu donner chacune des ſujets à l'état, danſer ſans fin, & exécuter les mouvemens les plus ſouples, pour exprimer les attitudes ſans nombre qu'exigent leurs roles.

Il n'eſt pas douteux que lorſque Rome étoit le domicile des vertus, la plupart des nobles n'y recuſſent les étrangers, en leur rendant toute ſorte d'offices d'humanité, à l'exemple des Lotophages

ges (*a*) d'Homére qui les retenoient par la douceur de leurs fruits, mais a présent le vain orgueil de quelques uns, regarde comme vil tout ce qui nait hors de l'enceinte des murs, excepté ceux qui vivent dans le celibat & qui sont sans héritiers ; car on ne sauroit imaginer à quel point on caresse les personnes qui n'ont point d'enfans.

Des maladies dont la guérison est au dessus de tous les secours de la médecine, étant plus communes à Rome, entant que le capitale du monde, parmi les gens d'un certain ordre ; on a imaginé un moyen salutaire pour ne pas voir un ami exposé à ces souffrances & entre autres précautions on fait usage de celle-ci comme d'un remède assez puissant, c'est de ne pas permettre aux domestiques qu'on envoye s'informer de la santé du malade de rentrer à la maison, avant de s'être lavé tout le corps, tant on craint que les seuls regards ne communiquent le mal ; mais quoi qu'on observe scrupuleusement ces choses, il se trou-

(*a*) *V. Homere Odyssée Liv. IX.*

trouve pourtant des gens qui invités à des noces où l'on distribue de l'or à pleines mains ne font pas difficulté de s'y rendre, dussent-ils même malgré l'affoiblissement de leurs membres, aller jusqu'à Spolette.

Tels sont les usages des nobles: quelques-uns de la lie du peuple & des plus pauvres, passent la nuit dans des tavernes à vin; d'autres se cachent à l'aide de ces toiles dont on fait usage sur le théâtre & que durant son édilité (*a*) Catulus employa le premier, pour imiter la molesse de la Campanie; ou bien ils jouent avec fureur aux dez, se divertissent à retenir leur haleine, & à faire avec les narines un bruit aussi fort qu'indécent; ou enfin, ce qui de tous les goûts est réputé le meilleur, du matin au soir ils supportent jusqu'à la fatigue la chaleur & les pluyes, pour s'entretenir à perte d'haleine des bon-

(*a*) Gronovius observe que *VALERE MAXIME* ne dit point que Catulus a introduit cet usage pendant son Édilité.

bonnes qualités, ou des défauts des chevaux & des cochers; il est étrange de voir une populace immense, transportée d'une espèce de fureur & attachée toute entiere aux succès des combats curules. On conçoit bien que de semblables amusemens ne permettent pas qu'on s'occupe dans Rome de quelque chose de grave & de mémorable: mais revenons à notre sujet.

CHAPITRE VII.

Barbarie & inhumanité de Gallus.

Le César déjà à charge aux gens de bien par une licence qu'il n'avoit portée que trop loin, n'y mit plus de frein; il dévasta toutes les frontieres de l'Orient, ne faisant grace ni aux gens de condition, ni aux principaux des villes, ni au peuple. Enfin il ordonna par une seule sentence d'abattre les premieres têtes d'Antioche: sa fureur venoit de ce qu'ayant voulû for-

forcer les habitans à exalter mal à propos le bon marché des vivres tandis que la famine approchoit, ils lui avoient répondu avec plus de vigueur qu'il ne convenoit; aussi n'en seroit-il pas échappé un seul, si Honorat Comte de l'Orient ne s'y fut opposé avec une fermeté courageuse. Une preuve bien claire & bien sensible de la cruauté de ce Prince; c'est qu'on le vit plus d'une fois, quoique les combats meurtriers des Gladiateurs fussent défendus, (*a*) se réjouir dans le Cirque à la vue de malheureux tout couverts de sang, comme s'il eut fait un gain considérable. Ce qui augmenta encore le penchant qu'il avoit à nuire ce fut une femme du dernier rang, qui sur la demande qu'elle fit d'être introduite au palais, lui confia que d'obscurs militaires tramoient contre lui; la Reine la distinguant aussi-tôt comme si ce qu'elle venoit

(*a*) CONSTANTIN LE GRAND avoit défendu ces jeux. *V. Zozime, Eusèbe, J. Lip. Saturn. L. I. Ch. 12.*

noit de révéler aſſuroit le ſalut de ſon époux, la combla de préſens & la renvoya publiquement dans ſon char; cette Princeſſe eſpéroit que cet appât donneroit lieu à de ſemblables dénonciations, ou à de plus graves encore.

Gallus ſur le point de ſe rendre à Hiérapolis (*a*) pour avoir du moins l'air d'aſſiſter à l'expédition, fut conjuré par les habitans d'Antioche de diſſiper la crainte que de fortes raiſons lui donnoient d'une famine prochaine; mais il ne fit aucune diſpoſition, ni n'ordonna de tranſporter des vivres des frontieres, ce qu'ont pourtant coutume de faire les Princes qui ſavent employer l'étendue de leur pouvoir, à remédier aux accidens particuliers à certains lieux; au contraire livrant en quelque ſorte Théophile homme Conſulaire de la Syrie (*b*), & qui dans ce moment ſe trouvoit

(*a*) Son nom moderne eſt Bambyche, ou Bambuch *dans le Gouvernement d'Alep en-Syrie.*

(*b*) La Syrie comprend aujourd'hui le Gouvernement d'Alep, de Tarabclous & de Damas.

voit près de lui, à cette multitude qui appréhendoit les dernieres extrémités, il répéta plusieurs fois, qu'il n'étoit pas possible que la famine se fit sentir si le Gouverneur ne le vouloit pas. Ces paroles fortifierent l'audace du peuple, & lorsque la disette des vivres s'accrut, poussé par la faim & par la fureur, il mit le feu à la superbe maison d'un certain Eubules, qui étoit distingué parmi les gens de sa nation, & massacra Théophile lui-même, après l'avoir roué de coups & foulé aux pieds. L'exemple de cette mort déplorable, offrant l'image du danger qu'on couroit, donna à chacun les plus justes sujets de craindre un pareil traitement.

Dans le même tems Sérénianus ci-devant Duc (*a*) & qui par sa négligence avoit, comme il a été dit, exposé au pillage le château de Celse en Phénicie,

(*a*) Voyez sur la qualité de Duc; *Ducange, Pitiscus & la Notice de l'Empire.*

cie (*a*), fut accufé, non fans fondement, du crime de léze-Majefté; mais quoique convaincu d'avoir envoyé dans un Temple un de fes domeftiques avec le bonnet dont il fe couvroit, & qu'il avoit fait paffer par des enchantemens, pour s'informer de l'oracle qui y réfidoit, s'il obtiendroit l'Empire qu'il defiroit, il échappa pourtant & l'on ne fait comment. Voilà donc deux événemens bien déplorables; d'un côté Théophile qui étoit innocent, périt; de l'autre Séréníanus digne, de l'exécration publique, fut abfous, fans que l'autorité publique formât même la moindre oppofition.

Conftance inftruit de ces chofes & de plufieurs autres, par Thalaffe qui venoit de payer en mourant le tribut à la nature, flatta le Céfar par fes lettres, & lui ôta peu à peu fes appuis; dans la crainte à ce qu'il difoit, que ce repos dont jouiffoient les foldats, & qui eft prefque toujours

(*a*) Le Gouvernement de Tarabolous dans la Turquie Afiatique faifoit partie autrefois de la Phénicie.

jours orageux, ne tournât à la perte de Gallus, il lui ordonna de ne garder auprès de sa personne que quelques-uns des corps qui formoient sa garde ordinaire (*a*); il chargea encore le Préfet Domitien qui avoit été grand trésorier, d'aller en Syrie & d'engager par la douceur le Prince, à se rendre enfin en Italie où il l'avoit mandé plusieurs fois. Domitien arrivé à Antioche passa rapidement devant le palais, & sans daigner saluer le César, qu'il étoit pourtant de la décence de voir, il se rendit en grande pompe au Prétoire où sous prétexte d'indisposition, il se tint renfermé pendant plusieurs jours,

(*a*) Il y a dans le texte *les Écoles du Palais*, *les Protecteurs*, *les Scutaires* & *les Gentils*. On appelloit *Écoles* des édifices voisins du Palais & habités par les différens corps qui formoient la Garde du Prince. L'École des Domestiques & celle des Protecteurs, paroissent avoir été le plus en honneur, elles étoient principalement destinées au service du Prince. Celle des Gentils étoit composée d'étrangers ou de barbares comme les appelloient les Romains, par exemple d'Arméniens, d'Isaures &c. *V. Notice de l'Empire.*

jours, ne paroiſſant, ni en public, ni au palais. Du fond de ſa retraite il machinoit une infinité de choſes pour perdre Gallus, & chargeoit d'inutilités les relations qu'il envoyoit fréquemment à Conſtance.

Après bien des ſommations, il parut enfin dans le Conſeil & là avec autant d'imprudence que de vanité, il s'adreſſa à Gallus & lui dit, *Prince partez comme Conſtance l'ordonne, & ſachez que ſi vous différez, je ferai rayer de l'état des comptes les ſommes deſtinées à vôtre entretien & à celui du palais;* après ces mots prononcés avec inſolence, il ſe retira d'un air piqué, & ne reparut plus devant le Prince qui l'invita pluſieurs fois inutilement. Gallus fut outré de cette conduite comme d'un procédé auſſi injuſte qu'inſultant, & chargea des gens affidés de la garde du Préfet.

Montius qui étoit alors Queſteur, homme ruſé, mais dont l'ame penchoit cependant plus à la douceur, ne faiſant attention qu'au bien public, après avoir con-

convoqué les chefs des écoles du palais, leur parla avec bonté, repréſenta que cette conduite du Céſar étoit auſſi malſéante que dangereuſe, & ajouta enfin d'un ton de cenſure qu'on ne manqueroit pas, ſi on la toléroit, après avoir abattu les ſtatues de Conſtance, de s'occuper ſérieuſement des moyens d'ôter la vie au Préfet lui-même. Auſſi-tôt Gallus, tel qu'un ſerpent qu'on a bleſſé & peu circonſpect ſur ce qui pouvoit aſſurer ſon ſalut, ſe porta aux dernieres extrémités. Il ordonna d'aſſembler les ſoldats & profitant de leur premiere ſurpriſe, il leur tint en grinçant les dents ce diſcours.

„Venés à mon ſecours braves guer„riers, dans ce danger commun; Mon„tius enflé de l'orgueil le plus étrange, „& faché ſans doute, de ce que j'ai fait „obſerver juſqu'à donner quelque ſujet de „craindre, un Préfet inſolent qui a feint „d'ignorer ce que demande le bon ordre, „Montius par les bruits qu'il répand, nous „peint comme des rebelles qui oſent ré„ſiſter à la Majeſté de l'Empereur.«

Les ſoldats qui ne ſont que trop avides de troubles, attaquent à ces mots Montius: ce vieillard foible & infirme étoit alors dans le voiſinage; après l'avoir lié de groſſes cordes ils le trainent écartelé pour ainſi dire & preſque ſans vie, juſqu'au Prétoire du Préfet; dans la même fureur ils garottent Domitien, le jettent du haut des degrés & en courant à toutes jambes ils les promenent ainſi tous deux par la ville; puis déchirant les membres de ces cadavres, après les avoir foulés aux pieds, & mutilés juſqu'à en faire des objets horribles, comme raſſaſiés de ſang & de barbarie ils les jetterent dans le fleuve. Un certain Luſcus Curateur de la ville (*a*), qui parut tout à coup, porta ces furieux à cet excès de crime; tel qu'un joueur de flûte qui conduit les enterremens (*b*), il les animoit par

(*a*) Les Curateurs étoient des eſpèces d'Inſpecteurs prépoſés à divers objets. Il y en avoit pour les vivres, les canaux, les jeux, les édifices publics &c. *V. Hederich.*

(*b*) Les convois funèbres étoient précédés chez les Romains d'un joueur de flûte. *V. Cantel. de Roman. Republ.*

par ſes cris redoublés à achever ce qu'ils avoient commencé; mais cela même le fit peu de tems après condamner aux flammes.

Montius pendant qu'il expiroit ſous les coups de ſes bourreaux; avoit nommé à diverſes repriſes Epigone & Euſebe, ſans faire connoitre cependant leur état ni leur caractére; on tâcha donc avec grand ſoin de découvrir qui ils étoient, & pour ne point perdre de tems, on manda de Lycie (*a*), le Philoſophe Epigone & d'Emiſſe (*b*), l'éloquent Orateur Euſebe ſurnommé Pittacas. Ce n'étoit pourtant pas eux que Montius avoit eu en vue, mais les Tribuns prépoſés aux fabriques d'armes qui avoient promis de lui en envoyer au premier bruit.

Dans le même tems le gendre de Domitien, Apollinaire qui peu auparavant avoit l'intendance du Palais de l'Empereur,

(*a*) Aujourd'hui partie de l'Anatolie.

(*b*) Hims ou Hems dans le Gouvernement de Tarabelous.

reur, ayant été envoyé par ſon beau père en Méſopotamie, travailloit trop ouvertement à découvrir parmi les troupes, ſi perſonne n'avoit reçu de Gallus des lettres qui indiquaſſent que ce Prince formoit quelque entrepriſe; à la premiere nouvelle qu'il eut de ce qui venoit d'arriver à Antioche, il ſe gliſſa par la petite Arménie (*a*), & prit la route de Conſtantinople, mais les gardes du Céſar l'en arracherent & le garderent à vue.

On apprit ſur ces entrefaites qu'on faiſoit clandeſtinement à Tyr (*b*), un manteau royal, ſans ſavoir pourtant par qui il avoit été commandé, & à qui on le deſtinoit; de là vint qu'on ammena comme coupable, le Gouverneur de la Province pere d'Apollinaire qui portoit le même nom & qu'on raſſembla de pluſieurs

(*a*) Le Gouvernement de Siwas dans la Turquie Aſiatique *répond* aujourd'hui à une partie de ce pays.

(*b*) A préſent Sur ou Zor dans le Gouvernement de Damas en Syrie.

ſieurs villes, un grand nombre de citoyens, accuſés de crimes atroces.

Pendant que tout annonçoit les malheurs civils, l'eſprit impétueux de Gallus qui fuyoit l'examen du vrai, n'exerça plus ſes fureurs en cachette. Comme ſi toute équité étoit bannie, on ne s'inquiéta plus du degré d'attention que méritoient les délateurs, on ne diſcerna plus les innocens des coupables, toute défenſe légitime fut interdite, les bourreaux s'enrichirent de rapines, les têtes furent abattues & les biens confiſqués dans les provinces de l'Orient; je crois devoir parler à préſent de ce pays, ſans toucher à la Méſopotamie dont il a été fait mention dans les guerres des Parthes, ni à l'Égypte dont je parlerai néceſſairement ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Description des Provinces de l'Orient.

Au delà du sommet du Taurus qui s'élève à l'Orient, se présente la Cilicie (*a*) pays d'une vaste étendue & fécond en toutes sortes de choses: l'Isaurie est à sa droite, & n'est pas moins abondante & fertile; le fleuve Calycadne qui porte bâteau, la partage au milieu. Outre plusieurs places qu'elle renferme, elle se distingue par deux villes, Séleucie fondée par le Roi Séleucus & Claudiopolis (*b*) où le César Claude mit une colonie. Isaure autrefois trop puissante, & que ses dangereuses revoltes forcerent à détruire, présente à peine de foibles restes de son ancienne grandeur.

La

(*a*) Elle fait partie de la Caramanie.

(*b*) Pocock la nomme *Borla* & pense que c'est l'ancienne *Bithynie*; mais il y a lieu de croire qu'il se trompe.

La Cilicie qui s'enorgueillit des eaux du Cydne (*a*), est célébre par la ville de (*b*) Tarse (on dit que Persée fils de Jupiter & de Danaë, ou surement un certain Sandan, homme riche & distingué, originaire d'Éthiopie, l'a bâtie) par Anazarbe (*c*) qui porte le nom de son fondateur, & par Mopsuestie (*d*), séjour de ce Mopse qui séparé fortuitement des Argonautes ses compagnons de voyage, au retour de leur conquête, & jetté sur les côtes d'Afrique, y mourut subitement; depuis ce tems ses manes héroiques que couvre un gazon Punique, offrent un remède salutaire contre bien des maux.

Le Proconsul Servilius dompta & rendit tributaires ces deux Provinces qui étoient

(*a*) Aujourd'hui Kara-Sou, ou le fleuve noir en Caramanie dans le district d'Itschil.

(*b*) On en retrouve le nom dans un lieu nommé Tarsous en Caramanie dans le district d'Itschil.

(*c*) Présentement *Ainzerbeh*, dans le Gouvernement d'*Adana* dans l'Anatolie.

(*d*) *Misis* ou *Messisa* dans le Gouvernement d'Adana en Anatolie.

étoient autrefois remplies de pyrates & de brigands. Situées sur une espèce de promontoires elles sont séparées du levant par le mont Amanus. Cette lisiére orientale, s'étend encore en ligne droite depuis l'Euphrate jusqu'aux montagnes d'où sortent les sources du Nil avoisinant à gauche les Sarrasins, & ouvertes du côté droit à la mer.

Nicator Seleucus qui occupa ce pays, l'augmenta beaucoup lorsqu'à la mort d'Alexandre, il obtint par droit de succession le royaume de Perse: c'étoit un Prince d'une heureuse activité & qui réussissoit en tout comme l'indique son surnom. Il employa une multitude d'hommes qu'il gouverna longtems en paix, à convertir de simples cabanes, en villes riches & puissantes. Quoique la plupart portent à présent des noms grecs qui leur furent donnés au gré du fondateur, elles n'ont pourtant pas perdu les anciennes dénominations Assyriennes qu'elles reçurent de leurs premiers maîtres.

La

La premiere de ces provinces, après l'Osdroëne que nous séparons comme nous l'avons dit, de cette description, est la Comagene (*a*) connue aujourd'hui sous le nom d'Euphratésienne, elle s'éléve doucement, & est remarquable par Hierapolis (*b*) autrefois Ninus, & Samosate (*c*), villes considérables.

La Syrie s'ouvre & s'étend en une belle plaine, elle se distingue par la fameuse ville d'Antioche à laquelle il n'en est point qui puisse le disputer, soit par les richesses qu'elle renferme, soit par celles qui y abordent de tous côtés, par Laodicée (*d*), Apamée (*e*) & Séleucie

(*a*) Elle fait partie aujourd'hui du Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*b*) *Bambych* ou *Bambuch*, dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*c*) *Schemisat* ou *Sumeisat* dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*d*) On la nommoit *ad mare* pour la distinguer de *Laodicea ad Libanum*, c'est à présent *Ladikia* ou *Lattickia* dans le Gouvernement de Tarabolous en Syrie.

(*e*) *Esamiat* ou *Famiah* dans le Gouvernement de Tarabolous en Syrie.

leucie (*a*) qui fleuriſſent depuis leur origine.

Vient enſuite la Phénicie appuyée au mont Liban, pays charmant & gratieux que décorent de grandes & belles cités parmi leſquelles on remárque pour ſon agrément & ſa ſalubrité, Tyr (*b*), Sidon (*c*), Beryte (*d*), qu'égalent Emeſſes (*e*) & Damas (*f*) anciennement baties.

Ces provinces ſont environnées du fleuve Orontes (*g*) qui après avoir baigné les pieds du mont Caſſius, ſe perd dans la mer

(*a*) C'eſt préſentement *Suweida* dans le Gouvernement d'Alep.

(*b*) Aujourd'hui *Sur* dans le Gouvernement de Damas.

(*c*) *Seida* dans le Gouvernement de Tarabolous.

(*d*) *Bairut* ou *Barut* dans le Gouvernement de Damas.

(*e*) *Hims* ou *Hems* dans le Gouvernement de Damas.

(*f*) *Damas* capitale du Gouvernement de Damas.

(*g*) Préſentement *el-Aſi* dans le Gouvernement de Tarabolous, on le retrouve auſſi dans quelques cartes ſous le nom d'Oronte.

mer Parthéniene (*a*), elles furent détachées du royaume d'Arménie & passerent sous la domination des Romains lorsque Cn. Pompée, eut vaincu Tigrane.

La Palestine (*b*) est la derniere des Syries elle est d'une vaste étendue, abonde en terres cultivées & agréables, & renferme quelques villes également belles & qui semblent disputer de rivalité; telles sont Césarée (*c*) qu'Hérode batit à l'honneur d'Octavien, Eleutheropolis (*d*), Néapolis (*e*), Ascalon (*f*), Gaza (*g*), toutes construites dans les siecles passés. Cette

(*a*) Ammien donne ici le nom de *Parthéniene* à une partie de la Méditeranée.

(*b*) Elle est comprise aujourd'hui dans le Gouvernement de *Damas*.

(*c*) Aujourd'hui *Kaïsaria*; on la nommoit antérieurement *Turris Stratonis*.

(*d*) Cette ville est actuellement inconnue.

(*e*) Présentement *Nabolos*, ou *Nabolus* dans la Palestine, c'est l'ancienne *Sichem*.

(*f*) Aujourd'hui *Ascalan*.

(*g*) Subsiste encore dans le nom de *Gazza*, ou *Gazzat*, dans la Palestine.

Cette région n'a point de fleuves navigeables, il y a dans beaucoup d'endroits des sources naturellement chaudes, & qui sont propres à la guérison de plusieurs maux. Pompée après avoir vaincu les Juifs & après s'être emparé de Jérusalem, réduisit ces contrées en provinces, & chargea un Gouverneur de leur jurisdiction.

L'Arabie qui d'un côté touche ce pays & de l'autre celui des Nabatéens, est puissante par la variété de son commerce; elle est remplie de forts & de chateaux que la prudence attentive des anciens y a construits dans des défilés surs & commodes, pour arrêter les courses qu'y faisoient leurs voisins. Elle a encore des villes considérables, & revétues de bonnes murailles, telles que Bostra (*a*), Gerasa (*b*), Philadelphie (*c*): l'Empereur Trajan qui poussa avec tant de succès

(*a*) Son nom actuel est *Bosro* dans la Palestine.

(*b*) C'est *Dschiors* en *Arabie*.

(*c*) C'est *Amman*, ou *Ammon*, en Arabie.

cès la guerre contre les Parthes & les Medes, après avoir humilié l'orgueil de ses habitans, en fit une Province & la soumit à nos loix.

On trouve plusieurs villes dans l'île de Cypre qui est fort éloignée du continent, & garnie de bons ports : les plus renommées sont Salamis (*a*) & Paphos (*b*), la première par ses autels consacrés à Jupiter, & l'autre par un temple dédié à Venus. Cette île est si fertile, & abonde en tant de choses différentes, que pouvant se passer de l'étranger, & tirant tout de son propre fonds, elle est en état de construire des vaisseaux de charge & de les mettre en mer complétement équipés.

Je n'hésite point à avouër que le peuple Romain s'en est emparé avec plus d'avidité que d'équité ; car après que son Roi Ptolomée notre ami & notre allié se vit

(*a*) On trouve des traces de cette ville dans un lieu nommé *Famagusta*.

(*b*) C'est à présent *Paso nuovo* ou *Basso*.

vit profcrit, uniquement parce que notre tréfor étoit à fec, & qu'il eut terminé volontairement fes jours par le poifon, elle devint tributaire, & Caton transporta fes richeffes à Rome, comme des dépouilles d'un ennemi. Mais reprenons l'ordre des faits.

CHAPITRE IX.

Du Céfar Conftance Gallus.

Au milieu de ces défaftres publics, Urficin auquel j'étois attaché par l'ordre de l'Empereur, fut mandé de Nifibe (*a*) dont il étoit Gouverneur, & obligé malgré lui & quoiqu'il s'oppofât aux cris des courtifans, d'entrer dans les détails d'une enquête dont l'iffue ne pouvoit qu'être funefte. C'étoit affurément, un bon & vail-

(*a*) C'eft *Nifibis* dans le Diar-beckr.

vaillant Officier, mais peu versé dans les affaires du barreau.

Allarmé sur son propre danger lorsqu'il vit que les accusateurs & les juges subornés qu'on lui associoit étoient aussi cruels les uns que les autres, il instruisit sous main Constance de ce qui se faisoit tant publiquement qu'en secret, & lui demanda un secours qui en inspirant de la crainte à Gallus, dompteroit peut-être son excessif orgueil; mais la prudence même d'Ursicin tourna à sa perte comme nous le verrons dans la suite; car ses rivaux lui tendirent des piéges funestes auprès de Constance, Prince d'ailleurs assez bon, mais dur, implacable, & qui ne se ressembloit plus, dés qu'on lui faisoit naitre quelque soupçon.

Le jour des interrogatoires étant arrivé, ont vit donc s'asseoir comme juge le Général de la cavalerie; ses autres collégues étoient instruits d'avance de ce qu'ils avoient à faire.

Des notaires qui assistoient à cette procédure, alloient précipitamment rendre

compte

compte au César des questions & des réponses qu'on faisoit. Sa cruauté excitée encore par la Reine qui écoutoit tout derriere une tapisserie, fit périr plusieurs innocens auxquels on ne laissa, ni la liberté de réfuter leurs accusateurs, ni celle de se défendre.

Les premiers qu'on fit paroître, furent Epigone & Eusebe victimes d'une malheureuse conformité de noms.

On se rappellera que Montius expirant avoit ainsi nommé les tribuns des fabriques qui lui avoient promis des armes pour l'entreprise qu'il méditoit. Epigone fit bien voir qu'il n'avoit d'un Philosophe que l'habit, car d'abord il employa bassement les supplications, puis aux premiéres douleurs, effrayé de la mort dont on le menaçoit, & ignorant entièrement les usages du barreau, il eut la lacheté, quoiqu'il n'eut ni vu ni entendu quoique ce fut, d'assurer qu'Eusebe étoit complice d'un projet qui n'existoit pas.

Celui-ci le nia avec assurance & conservant toute sa fermeté dans les tour-

mens

mens, il ſoutint que c'étoit là un brigandage & non une procédure.

Gallus à qui l'on rapporta qu'Euſebe inſtruit des loix, inſiſtoit pour qu'on lui préſentât ſon accuſateur, & qu'on ſuivit les formalités, fut outré de cette noble liberté qu'il appelloit inſolence, & ordonna qu'on le mit à mort comme une rebelle obſtiné. Cet infortuné au milieu des tourmens qui déchirerent ſon corps au point qu'il ſembloit ne pouvoir plus donner de priſe aux bourreaux, imploroit la juſtice céleſte, & regardant ſes juges avec un ſourire d'indignation il fut inébranlable & auſſi éloigné de s'avouer coupable que d'accuſer un innocent; enfin n'ayant pu, ni être convaincu, ni forcé à un faux aveu, il termina ſes jours avec ſon mépriſable compagnon.

On vit l'intrépide Euſebe, tout en déplorant les malheurs des tems, marcher au ſupplice d'un pas aſſuré. Tel autrefois le Stoicien Zenon, après avoir été tourmenté longtems, arracha ſa lan-

gue plutôt que de mentir, & pour toute réponſe, la jetta écumante de ſang au viſage du Roi de Cypre (*a*).

On s'enquit après cela du manteau royal; les emploiés à teindre la pourpre (*a*) furent appliqués à la queſtion, & ſur l'aveu qu'ils firent qu'ils avoient teint une tunique pectorale ſans manche, on emmena un certain Maras qui étoit cè que les Chrétiens appellent Diacre; on produiſit une lettre écrite en Grec & adreſſée au chef de la fabrique de Tyr, qu'il preſſoit d'achever l'ouvrage, ſans dire pourtant ce que c'étoit; Maras fut maltraité juſqu'à la mort, mais ſans qu'il fut poſſible de lui arracher la moindre choſe.

Ces

(*a*) Valere Maxime Liv. III. Chap. 3. & Pline Liv. VII. Chap. 23. mettent ce trait d'héroiſme ſur le compte d'Anaxarque tourmenté par le Tyran Nicocréon.

(*b*) Une loi expreſſe défendoit aux particuliers de porter des vétemens de pourpre, affectés uniquement à l'Empereur, aux Sénateurs & aux Magiſtrats. On ſe relacha dans la ſuite de la rigueur de cette loi.

Ces tourmens que souffrirent tant de personnes, n'ayant pas eu le moindre succès, comme il restoit encore des points douteux, & d'autres qu'on savoit n'avoir été que légérement discutés. Apollinaire & son fils après le supplice de plusieurs autres, furent envoyés en exil; à leur arrivée à Crateres maison de Campagne qu'ils avoient dans le voisinage d'Antioche, on leur rompit les jambes & ils furent mis à mort par l'ordre du César. Cela encore ne le calma pas; tel qu'un lion toujours plus affamé, il continua ses recherches cruelles; je n'en présenterai pas le détail, pour éviter comme je l'ai promis la longueur.

CHA-

CHAPITRE X.

Paix accordée aux Allemands par Constance Auguste.

Tandis que ces maux ravageoient l'Orient, Constance qui entroit pour la septieme fois dans son Consulat comme Gallus pour la troisiéme, quitta Arles à l'approche de la belle saison pour se rendre à Valence (*a*) & faire la guerre à Gundomade & à Vadomaire freres & Rois allemands qui ravageoient par de fréquentes incursions les frontiéres des Gaules. Il s'arrêta là quelque tems pour attendre les convois qui venoient d'Aquitaine & dont les torrens grossis par des pluyes plus fréquentes cette année que de coutume, empêchoient le transport; sur ces entrefaites arriva Herculanus Officier des gardes, c'étoit le fils de cet Hermogene Général de

(*a*) Dans le Dauphiné.

de la cavalerie qui périt comme nous l'avons déja dit, à Constantinople, dans une émeute populaire. Constance sur le récit fidéle que lui fit Herculanus de la conduite de Gallus, affligé des maux que ce Prince avoit fait, & craignant pour l'avenir, dévora autant qu'il le put sa douleur. Cependant les troupes qui étoient assemblées à Chalons (*a*) murmuroient du retardement de leur marche & faisoient d'autant plus de bruit, qu'elles étoient dans la disette n'ayant pas encore reçu les vivres qu'on à toujours coutume de faire venir. Rufin Préfet du Prétoire courut dans cette occasion le plus grand danger. Il étoit obligé pour les tranquiliser & leur rendre compte des obstacles qui retardoient l'arrivée du convoi, de visiter les soldats que la faim & le désespoir agitoient, & qui d'ailleurs sont naturellement rudes & cruels envers tout ce qui n'est pas militaire. Cette commission étoit même un piége adroitement tendu & qui devoit entrainer la

perte

(*a*) C'est Chalons sur Saone.

perte de Rufin dont le pouvoir faisoit craindre qu'il n'enhardit son neveu (*a*) Gallus à poursuivre ses entreprises dangereuses; mais il fut promptement secouru, car Eusebe le Grand-Chambellan qui se rendit avec de grosses sommes à Chalons, & parvint en les répandant parmi les troupes, à les calmer, & à sauver le Préfet.

Dès que les vivres furent arrivés en abondance on fixa le jour du départ, & l'armée se mit en marche.

Aprés avoir surmonté des difficultés sans nombre & passé par des sentiers couverts de neige, on vint à Rauraque (*b*) qui est au bord du Rhin; mais une grêle de traits que décochoient les Allemands rangés sur l'autre rive, ne permit pas aux Romains de jetter un pont de bateaux. L'Empereur que ce puissant obstacle étonna, ne savoit quel parti pren-

(*a*) Galla, *Sœur du* Préfet Rufin, étoit la Mere de Gallus.

(*b*) Aujourd'hui *Augst* village près de Basle.

prendre, lorſqu'un guide qui connoiſſoit les chemins ſe préſenta inopinément, & offrit pour une récompenſe d'indiquer pendant la nuit un endroit guéable.

Les ennemis ſe trouvant occupés ailleurs, Conſtance auroit tout dévaſté ſans la moindre réſiſtance, ſi comme on l'a ſuppoſé, quelques uns de cette nation qui rempliſſoient dans notre armée les poſtes les plus honorables, n'avoient pas fait parvenir des avis ſecrets à leurs compatriotes. Ce ſoupçon déshonorant tomba ſur Latin, Commendant des Gardes, ſur Agilon grand Ecuyer, & ſur Scudillon, Commendant des Scutaires, tous trois étoient alors vénérés comme les ſoutiens de la Républiqne. Les barbares prenant donc conſeil du danger qui les preſſoit, ſoit que les auſpices ne leur fuſſent pas favorables, ſoit que quelqu'autre pratique de leur culte s'y oppoſât, quitterent cette férocité qui les rendoit autrefois ſi opiniâtres, & envoyerent de leurs principaux implorer la clémence du Prince & demander la paix.

Les députés furent admis, & on pesa murement l'affaire. L'avis général étant qu'il convenoit d'accorder la paix que les ennemis ne demandoient d'ailleurs qu'à des conditions raisonnables; l'Empereur assembla son armée pour la haranguer en peu de mots selon les circonstances; environné de ses principaux Officiers, & debout sur son tribunal, il lui parla donc ainsi.

„Ne vous étonnez pas, si après avoir „essuyé avec la confiance que m'inspiroit „votre courage, les fatigues de marches „longues & pénibles, & si après avoir „amassé beaucoup de vivres, je parois „changer de dessein & écouter des pro„positions de paix, au moment même où „nous touchons aux habitations des barba„res. Pour peu que vous y pensiez vous „conviendrez que le soldat, quelque part & „quelque bien qu'il soit, n'a à s'occuper „que de sa propre défense; mais le devoir „d'un Général appellé à veiller avec un „soin égal au salut de tous, est de ne ja„mais séparer son intérêt de celui de ses

„peu-

„peuples, & de ſaiſir avec empreſſement, „ſelon que le Ciel l'ordonne (*a*), tout ce „qu'exige le beſoin de l'état; & pour „vous faire connoître mes chers amis, la „raiſon qui vous raſſemble ici, écoutez „favorablement, ce que je vais vous dire „en peu de mots; car la vérité s'exprime „toujours en termes ſimples & concis.

„La gloire que vous vous êtes acquiſe „s'eſt tellement accruë par la renommée „qui l'a portée dans les lieux les plus éloi-„gnés, que les Rois & les peuples Alle-„mands viennent vous demander en trem-„blant, comme vous le voyez à l'air hum-„ble & ſoumis de leurs Députés, l'oubli „du paſſé & la paix. Je crois en Con-„ſeiller ſage & prudent, & après y avoir „murement réfléchi, qu'il convient ſous „votre bon plaiſir, de ſouſcrire à leur „de-

(*a*) *Selon que le Ciel l'ordonne*, *ſous le bon plaiſir du Ciel*, avec *l'aſſiſtance & la protection du Ciel*. Ces façons de parler reviennent fréquemment dans Ammien; je ne fais cette obſervation, que pour qu'on ne ſuppoſe pas que je les prête à mon Auteur.

„demande. D'abord nous éviterons des „guerres dont le ſuccès eſt toujours dou„teux; de nos ennemis qu'ils étoient, „nous en ferons, comme ils s'y engagent „des alliés utiles, nous adoucirons, ſans „tremper nos mains dans leur ſang, cette „férocité dont les accés ont été ſi ſouvent „funeſtes à nos provinces. Enfin conſi„dérez que c'eſt moins celui qui tombe „dans les combats ſous nos coups, qu'on „doit regarder comme vaincu, que celui „qui ſe ſoumet volontairement au joug, „après avoir éprouvé que nous ſavons & „dompter les rebelles par notre valeur, & „uſer de douceur envers ceux qui implo„rent notre clémence. Enfin, en qualité de „Prince pacifique & qui ſait jouir avec mo„dération de ſa fortune, j'attends de vous, „comme d'autant d'arbitres, la déciſion; „ne croyez pas, je vous en répons, qu'on at„tribue à la lacheté, une démarche qui bien „conſidérée, paſſera toujours, pour l'effet „de la modération & de l'humanité. „

A peine l'Empereur eut il ceſſé de parler, que l'armée entière témoigna qu'elle ap-

approuvoit ſon avis & conſentoit à la paix par la raiſon ſurtout, qu'une longue expérience avoit appris, que la fortune qui toujours favoriſoit Conſtance dans les guerres civiles, lui tournoit ſouvent le dos dans celles qu'il avoit à ſoutenir au dehors. On conclut donc le traité ſelon l'uſage de ces nations, & après cet acte ſolemnel, l'Empereur retourna à Milan pour y paſſer le reſte de l'hyver.

CHAPITRE XI.

Le Céſar Conſtance Gallus eſt mandé par Conſtance, qui lui fait trancher la tête.

Là débaraſſé de tout autre ſoin, il ne penſa comme à l'entrepriſe la plus difficile, qu'à porter le dernier coup à Gallus. Au milieu des entretiens ſecrets & nocturnes qu'il eut avec ſes confidens, pour ſavoir comment il s'y prendroit avant que ce Prince excitât plus de troubles en-

core, il résolut, sous prétexte d'un traité public qu'il importoit de conclure, de l'inviter par des lettres pleines de douceur, à se rendre auprès de lui. C'est ainsi que l'éloignant de tous ses appuis il comptoit de le faire périr sans obstacle.

La foule inconstante de ses flateurs (entre autres Arbétion homme habile & ardent à dresser des embuches, Eusebe alors Grand-Chambellan, & plus méchant encore qu'Arbétion) n'approuvoit pas cet avis; elle imaginoit qu'il seroit dangereux, si l'on faisoit venir Gallus, de laisser Ursicin sans qu'il y eut quelqu'un en état de s'opposer aux entreprises qu'il pourroit former. A ceux-ci se joignoient encore les Eunuques dont la fureur de s'enrichir passoit alors toute imagination; saisissant l'occasion que leur fournissoit le service intérieur du palais, de donner par de secrêtes insinuations des couleurs à des crimes supposés, ils accabloient cet honnête homme de tout le poids de l'envie; disoient tout bas, que

ses

ses fils avoient bien l'air de prétendre à l'empire, que leur âge & la beauté de leurs figures sembloient les y inviter, & que ce n'étoit pas sans raison qu'on les faisoit connoître à l'armée en les occupant sans cessé aux exercices militaires où ils se distinguoient par une adresse étonnante; que Gallus naturellement cruel avoit encore été poussé à des actions atroces, parce qu'on espéroit que détesté de tous les ordres on remettroit enfin le pouvoir suprême aux fils d'Ursicin.

Ces bruits & d'autres semblables qui frappoient sans cesse les oreilles du Prince toujours ouvertes à des pareils récits, lui firent enfin prendre ce parti, comme le meilleur.

Il invita en termes honorables Ursicin à le venir joindre, alléguant que pressé par les circonstances, il avoit besoin de son conseil sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour s'opposer à l'accroissement des Parthes qui lui faisoient craindre une guerre prochaine; & pour écarter les soupçons qu'auroit pû avoir ce Général,

 on

on envoya à ſa place juſqu'à ſon retour, le Comte Proſper. Dès que ces lettres furent arrivées avec les ordres néceſſaires pour les voitures, nous nous rendimes en diligence à Milan.

Il ne reſtoit plus qu'à hâter l'arrivée de Gallus; Conſtance qui vouloit l'endormir, l'exhortoit dans les termes les plus doux & les plus flatteurs à mener avec lui ſa femme; déſirant avec ardeur à ce qu'il diſoit, de voir cette ſœur chérie: celle ci qui connoiſſoit toute la cruauté de Conſtance, héſita quelque tems; cependant l'eſpoir de parvenir peut-être à l'adoucir, la détermina à ſe mettre en chemin; mais à peine fut elle arrivée en Bithynie, dans un endroit nommé les Cenes Galliques qu'elle y mourut ſubitement de la fievre.

Cette mort privoit Gallus de ſon plus ferme ſoutien: plein d'inquiétude, il délibéra ſur le parti qu'il prendroit; ce qui le frappoit ſurtout au milieu de cet embarras; c'eſt que Conſtance inébranlable dans ſes ſentimens, ne ſavoit ni pardon-

ner

ner, ni mettre des bornes à sa vengeance, mais que toujours plus porté à perdre ses proches, il ne penseroit pas à moins, qu'à lui ôter la vie, s'il parvenoit à se saisir de lui.

Réduit à cette extrêmité & n'entrevoyant que le dernier des malheurs, s'il ne se tenoit pas sur ses gardes, il pensa aux moyens de s'assurer le rang suprême, mais il craignoit la perfidie de ses gens qui d'un côté détestoit son caractére violent & leger, & de l'autre redoutoient l'ascendant de la fortune qui avoit toujours suivi Constance dans les discordes civiles. Au milieu de ces cruelles perplexitez, il reçevoit fréquemment des lettres de l'Empereur qui tantôt lui conseilloit, tantôt le prioit de venir, il lui représentoit captieusement que la République ne devoit, ni ne pouvoit être partagée, mais que chacun devoit la secourir de tout son pouvoir dans le danger présent (il faisoit allusion par là au ravage des Gaules) à quoi il ajoutoit un exemple récent, c'est que du tems de

Dioclétien & de ſon Collégue (*a*), les Céſars ne réſidoient nulle part, mais que dociles aux ordres qu'ils recevoient, ils ſe portoient de côté & d'autre comme des Appariteurs (*b*); qu'en Syrie, Galere quoique révetu de la pourpre, fut à plus de mille pas au devant du char d'Auguſte qui étoit irrité contre lui.

A la ſuite de pluſieurs émiſſaires, parut enfin Scudillon Tribun des Scutaires qui malgré des dehors groſſiers poſſédoit ſupérieurement, l'art de perſuader; mêlant adroitement la flatterie à des raiſons ſpécieuſes, il fut le ſeul qui réuſſit à faire partir Gallus, il ne ceſſoit de lui dire avec un viſage compoſé, que ſon oncle deſiroit paſſionément de le voir; que doux & clément

(*a*) C'étoit le *CÉSAR MAXIMIEN*. *Voy. Ruf. Feſtus. Eutrope Liv. IX. Chap. 15.*

(*b*) Le terme d'Appariteurs étoit proprement un terme générique qui déſignoit les miniſtres des juges qui étoient toujours auprès d'eux, prets à recevoir & à exécuter leurs ordres; il y avoit des Appariteurs de Cohortes, & des Appariteurs Prétoriens; les Pontifes avoient auſſi leurs Appariteurs.

ment comme il étoit, il lui pardonneroit des fautes, que l'imprudence seule lui avoit fait commettre; qu'il partageoit déjà avec lui l'empire & qu'il l'associeroit aux soins que demandoient les provinces septentrionales qui avoient si prodigieusement souffert depuis longtems.

Le destin aveugle d'ordinaire ceux qu'il a résolu de perdre. Ces amorces donnerent à Gallus l'espoir d'un sort plus heureux. Il sortit donc d'Antioche sous de funestes auspices, & pour aller selon l'ancien proverbe *de la fumée au feu* (*a*). Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, comme s'il eut encore été au haut de la roue, il s'amusa à des courses de char & couronna de sa main comme vainqueur le cocher Corax. Cette conduite enflamma Constance d'une colere inconcevable, & de peur que Gallus, vû l'incertitude du sort qui l'attendoit, ne pensât chemin faisant à se sauver, on eut soin de retirer

(*a*) Façon de parler proverbiale qui revient à celle-ci, *de mal en pis*, *de fievre en chaud mal.*

rer les garnisons de toutes les villes qui étoient sur la route. Dans le même tems Taurus qu'on envoyoit en qualité de Questeur en Arménie, passa sans daigner même le voir.

Un certain nombre de personnes destinées à l'observer & à l'empêcher de former quelqu'entreprise, se rendirent auprès de lui comme autant d'officiers de sa maison. Parmi eux étoit en qualité de Questeur Léontius qui fut depuis Préfet de Rome, Lucilien sous le nom de Commendant de la garde, & un Tribun des Scutaires nommé Bainobaudes.

Après une longue marche il arriva à Hadrianople (*a*) autrefois Uscudame dans le Thrace Hémimonte. Tandis qu'il s'y reposoit, il apprit que les légions Thébaines qui hyvernoient dans les forts voisins, se confiant sur les frontières qu'elles occupoient, lui députoient quelques-uns de leurs camarades pour l'engager par toute sorte de promesses à rester là; mais la vigi-

(*a*) *Andrinople* dans la Romanie.

vigilance de ceux qui l'observoient, lui ôta tous les moyens de s'entretenir avec eux. Les lettres qu'il recevoit coup sur coup, l'obligerent enfin à partir & à faire usage de dix chariots qui avoient été ordonnés pour lui; il quitta donc le palais & laissa en arrière tout ce qui composoit sa cour, excepté un petit nombre d'officiers de sa chambre & de sa table qui l'avoient accompagné. Couvert de poussiere & forcé par plusieurs de ceux qui l'escortoient à hâter sa marche, il maudissoit souvent son imprudence qui l'exposoit aux outrages & aux mépris de gens de rien.

Ses momens de sommeil étoient troublés par des spectres qui frémissoient autour de lui; il croyoit voir ces troupes de malheureux égorgés par ses ordres, & à leur tête Domitien & Montius qui le saisissoient pour le livrer aux tourmens des furies; car l'ame dégagée des liens du corps toujours active & occupée des soins qui inquiétent ordinairement les hommes, se forme pendant la nuit des représentations que nous nommons des visions.

Le

Le ſort le plus triſte le conduiſant au terme auquel il devoit perdre la vie avec l'Empire, après avoir changé de relais ſur la route, il arriva au bout de quelques journées à Pétobio (*a*) ville de la Norique.

Ici tout déguiſement ceſſa, & le Comte Barbétion qui avoit été ſous Gallus Commendant des gardes, parut avec Apodeme Intendant de l'Empereur; ils étoient ſuivis de ſoldats que Conſtance s'étoit ſi fort attachés par des bienfaits, qu'il étoit ſûr qu'ils ſeroient inébranlables aux récompenſes & à la pitié.

On n'uſa plus de détour, & la partie du palais qui eſt hors des murs fut inveſtie de gens armés. Sur le ſoir Gallus fut dépouillé de ſes vêtemens royaux & couvert d'une tunique & d'une caſaque commune; Barbétion ne ceſſoit cependant, comme s'il en avoit l'ordre de l'Empereur, de lui jurer qu'il ne lui feroit rien fait de plus, & tout de ſuite lui ordon-

(*a*) C'eſt *Pettau* ſur la Drave.

donnant de ſe lever, il le mit ſur un chariot ordinaire & le conduiſit en Iſtrie près de la ville de Pola où nous ſavons qu'on fit autrefois périr Criſpe fils de Conſtantin.

Pendant qu'on le gardoit étroitement à demi mort de la crainte que lui cauſoit l'approche du dénouement; Euſebe Grand Chambellan, Pentade le Secrétaire & Mellobaude Tribun de la garde vinrent pour l'interroger par ordre de l'Empereur, & ſavoir de lui les motifs de la condamnation de tous ceux qu'il avoit fait mettre à mort à Antioche.

Gallus auſſi pale que le fût Adraſte (*a*) en voyant périr ſes deux gendres, ſe borna à répondre que la plûpart de ceux qu'il avoit fait mourir, n'avoient été condamnés que par les conſeils de ſa femme Conſtantine. Il ignoroit ſans doute qu'Alexandre preſſé par ſa mere de faire périr

(*a*) *Adraſte* Roi de Sicyone. Ses deux gendres Tydée & Polynice périrent devant Thebes. *V. Virgile Eneide Liv. VI. v.* 480.

périr un innocent & lui entendant répéter pour l'y déterminer qu'elle l'avoit porté neuf mois dans son sein, lui dit, *demandez-moi ma mére, toute autre récompense, car il n'est aucun bienfait, qui équivaille la perte d'un homme.* Constance outré de douleur & de colère à ce rapport, ne crut pas pouvoir mieux assurer son salut qu'en perdant ce Prince; il envoya donc le Secrétaire Pentade, Apodeme chargé d'affaires; & ce Sérénianus que nous avons vu plus haut trainé en cause pour crime de léze-majesté & absous par Gallus lui-même. Ainsi les mains liées comme à un voleur de grand chemin, on lui trancha la tête, & on laissa sans sépulture ce cadavre informe qui peu auparavant étoit l'objet de la terreur des villes & des provinces. Mais l'équité du maître du monde ne perdit pas de vue ses bourreaux.

Car si elle termina les jours de Gallus par une mort cruelle, peu après, bien que ce Prince fut coupable, elle fit périr d'une maniére également terrible, ceux

qui

qui par leurs caresses & leurs faux sermens le conduisirent dans des piéges mortels. Scudillon mourut d'une maladie de poitrine, & Barbétion qui déjà autrefois avoit calomnié Gallus, parvenu au grade de Général d'infanterie & sourdement accusé de desseins ambitieux, fut condamné à mort & satisfit ainsi aux manes d'un Prince que ses ruses avoient perdu.

Telle fut dans cette occasion comme dans un grand nombre de pareilles la conduite que tint Adrastie; qui punit, (& plût à Dieu que ce fut toujours) les actions atroces, comme elle récompense quelque fois les bonnes; nous entendons encore par ce nom Némésis, cette sorte de pouvoir sublime qu'exerce avec efficace un être Supérieur aux révolutions de ce monde sublunaire, ou comme d'autres la définissent, cette force universelle qui en dirigeant l'univers préside aux différentes destinées. Les anciens Théologiens imaginent qu'elle est la fille de la Justice, & que du sein de l'éternité elle

pro-

promene ſes regards ſur la terre. Reine des cauſes, arbitre & Juge des événemens, elle diſpoſe de l'urne des ſorts, enfante les viciſſitudes humaines, & donnant quelquefois à nos entrepriſes une iſſue différente de celle que nous en attendons, elle produit par ces changemens de nombreuſes révolutions. C'eſt elle encore qui enchaîne par les nœuds indiſſolubles de la néceſſité, le vain faſte des mortels, & qui fixant à ſon gré les momens de leur décadence ou de leur élévation, tantôt écraſe & rend puſillanime l'orgueilleux, tantôt éléve les gens de bien & les tire de l'oppreſſion. La fabuleuſe antiquité lui a ſuppoſé des ailes, pour faire entendre qu'elle ſe porte partout avec la rapidité d'un oiſeau; on lui donne auſſi un gouvernail & on met une roue ſous ſes pieds, afin qu'on ſache que parcourant, pour ainſi dire les élémens, elle en gouverne l'enſemble.

Gallus à charge à lui même termina donc ſes jours par une mort prématurée

à

à l'âge de vingt neuf ans, après en avoir regné quatre. Il étoit né à Maſſa Véterneſe (a) dans la Toſcane, de Conſtance frere de Conſtantin, & de Galla ſœur de Rufin & de Céréales, honorés tous deux des dignités de Conſul & de Préfet de Province.

Il étoit bien fait de ſa perſonne, avoit une figure avantageuſe & les membres proportionnés. Ses cheveux étoient blonds ſans être rudes & quoique ſa barbe ne commençât qu'à paroître, il eut de bonne heure un certain air de dignité. Il différoit autant des mœurs douces de ſon frére Julien, que les fils de Veſpaſien, Domitien & Titus différoient l'un de l'autre. Placé au faite de la fortune il en éprouva l'inconſtance qui ſe joue des mortels & replonge ſouvent dans l'abyme ceux qu'elle avoit élevés juſqu'au ciel. Les exemples en ſont ſans nombre, je n'en toucherai pourtant que quelques uns. C'eſt

(a) C'eſt *Maſſa* dans le Siennois en Toſcane.

C'eſt cette fortune inconſtante & mobile qui fit du potier Agathocle (*a*) un Roi de Sicile, & de Dénis (*b*) autrefois la terreur des peuples, un maître d'école à Corinthe. C'eſt elle qui fit paſſer pour Philippe (*c*), Andriſcus d'Adramyte qui étoit né dans un moulin à foulon & réduiſit le fils légitime de Perſée à apprendre le métier de forgeron pour gagner ſon pain. C'eſt elle qui livra aux Numantins Mancinus (*d*) qui avoit commandé l'armée. Vetérius (*e*) à la cruauté des Samnites, Claudius (*f*) aux

(*a*) *V. Juſtin. Liv. XXII. Chap. 1.*

(*b*) *V. Juſtin. Liv. XXI. Chap. 5.*

(*c*) *V. Florus Liv. II. Chap. 14.*

(*d*) *V. Vellejus Paterc. Liv. II. Chap. 1. 11. 90. Flor. Liv. II. Chap. 18. Liv. III. Chap. 14.*

(*e*) *V. Tite-Live Liv. IX. Valere Maxime Liv. VI. Chap. 1. §. 9.*

(*f*) *V. Valere Maxime Liv. VI. Chap. 3.*

aux Corses; & Régulus (*a*) à la fureur de Carthage. Son injustice a fait périr en Égypte par le caprice des eunuques, Pompée qui mérita par ses belles actions le surnom de Grand. Certain esclave Syrien nommé Eunus (*b*) a commandé en Sicile une armée de fugitifs. Combien de personnes d'une naissance illustre, ont été forcées par la volonté de cette souveraine absolue d'embrasser les genoux de Viriathus (*c*), ou de Spartacus (*d*)! Que de têtes devant lesquelles les peuples trembloient, abattues par d'affreux bourreaux!

L'un

(*a*) *V. Flor. Liv. II. Chap.* 2.

(*b*) *V. Flor. Liv. III. Chap.* 19. *Tite-Live Ép.* 52.

(*c*) *V. Vellejus Paterc. Liv. II. Chap.* 90. *Flor. Liv. II. Chap.* 16.

(*d*) *V. Vellej. Paterc. Liv. II. Chap.* 30. *Plutarque Vie de Crassus. Eutrop. Liv. VI. Chap.* 6. *Flor. Liv. III. Chap.* 20.

L'un eſt chargé de fer, l'autre revêtu d'un pouvoir inattendu, un troiſième précipité du haut des honneurs. Il y auroit autant de folie à prétendre connoître tous ces changemens, qu'il y en auroit à vouloir compter les grains de ſable qui couvrent le rivage, ou déterminer le poids des montagnes.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XV.

CHAPITRE I.

On annonce à l'Empereur la mort de Gallus.

Je viens de raconter ſelon l'ordre des faits, & autant que j'ai pû en découvrir la vérité, les choſes que j'ai vues dans ma première jeuneſſe, ou dont j'ai tâché de m'aſſurer en conſultant adroitement ceux qui en avoient été les témoins; j'expoſerai ce qui ſuivra avec plus de ſoin encore & ſelon la meſure de mes talens, ſans redouter ces critiques qui mépriſent un ouvrage, par cela ſeul qu'il leur paroit long. La briéveté n'eſt eſtimable

que lorſqu'en retranchant des détails déplacés, elle ne fait rien perdre de la ſuite des événemens.

A peine Gallus fut-il expiré dans le Norique (*a*), qu'Apodéme cet ardent inſtigateur de troubles, prit la chauſſure de ce Prince, & pouſſant les chevaux dont il changea ſur la route au point d'en crever quelques-uns, arriva en courier à Milan, entra dans le palais, & jetta ces dépouilles au pieds de Conſtance, comme ſi c'euſſent été celles d'un Roi des Parthes. Au récit qu'il fit de cette affaire, qu'on regarda comme une entrepriſe très-difficile, & qui pourtant avoit réuſſi au delà de ce qu'on pouvoit eſpérer, les courtiſans redoublerent leurs adulations, & exalterent le courage & la fortune de l'Empereur, qui avoit par un ſeul acte de ſa volonté, quoi qu'en divers tems, déſarmé deux Princes, Vétéranion

(*a*) Ce pays comprenoit une grande partie de l'*Autriche*, l'Archevêché de *Saltzbourg*, la *Carinthie* & la *Styrie*.

nion (*a*) & Gallus, comme on congédie de ſimples ſoldats ; ces flatteries enorgueillirent beaucoup Conſtance, & depuis ce moment il s'éloigna tellement de la ſageſſe, qu'il ſe crût à l'abri de tout accident humain, s'attribua quelquefois en dictant l'Éternité, & qu'en écrivant même de ſa propre main, il ſe nomma le Seigneur de toute la terre ; éloge qui lui étant donné par d'autres, auroit dû le remplir d'indignation, lui qui ſe vantoit de travailler ſans relâche à imiter par ſes mœurs, & par ſa conduite les bons Princes ; car eut-il même gouverné ces mondes infinies de Démocrite (*b*), qu'imaginoit Alexandre le Grand d'après Anaxarque ; il

(*a*) Les médailles anciennes portent *Fl. Vëtranion.* Il étoit Général dans la Pannonie. A la mort de CONSTANT, il ſe fit nommer Empereur par les légions qu'il commandoit. Dix mois après ſon élévation il fut dépoſé. On a dit qu'il étoit brutal & d'une ſimplicité qui alloit juſqu'à la bêtiſe. JULIEN aſſure au contraire que ce n'étoit point un homme mépriſable. *V. Tillemont Hiſt. des Emp. T. XI. pag.* 720. *Zoʒime Liv. XI.*

(*b*) *V. Valere Maxime Liv. VIII. Ch.* 14. §. 2.

il auroit compris, ſoit en liſant ſoit en écoutant, que l'enceinte de toute la terre qui nous paroit immenſe, n'eſt qu'un point, comme l'enſeignent les Mathématiciens, comparé à l'étendue réelle de l'univers.

CHAPITRE II.

Urſicin Général de la cavalerie en Orient, Julien frére de Gallus, & Gorgonius le Chambellan, ſont accuſés du crime de Léze-Majeſté.

D'abord après la fin malheureuſe de Gallus, la trompette des dangers judiciaires ſe fit entendre, & l'envie qui s'acharne contre les gens de bien, ſe déchainant pour perdre Urſicin, le chargea du crime de Léze-Majeſté. Une circonſtance fit craindre qu'il ne ſuccombât, c'eſt que les oreilles de Conſtance étoient auſſi inacceſſibles aux défenſes juſtes

juftes & fondées, qu'elles étoient ouvertes aux fecretes infinuations des délateurs, qui lui faifoient croire que fon nom étant prefqu'ignoré dans tout l'Orient, on y défiroit Urficin, qu'on regardoit comme un Général redoutable aux Perfes. Mais celui-ci en homme magnanime, fe montra inébranlable à ces atteintes; attentif à ne pas s'oublier, il fe borna à gémir tout bas, de voir fon innocence attaquée & fes amis autrefois fi affidus auprès de lui, fe tourner du côté des favoris, comme les Licteurs qui par l'ufage établi, paffent toujours au fervice des fucceffeurs. Arbétion fon collégue qui excelloit à tendre des piéges mortels à l'innocence, & qui malheureufement étoit alors trop puiffant, l'attaquoit par de feintes careffes, & lui donnoit en public le nom de vaillant homme. Tel qu'un ferpent caché fous terre qui guette les voyageurs pour les affaillir à l'improvifte, de même l'ame du miférable Arbétion qui de fimple foldat s'étoit élevé aux premiers grades de l'ar-

81687

mée, étoit dévorée de l'ardeur insatiable de nuire sans en avoir de sujet légitime. Il fut donc décidé dans un conseil que tint l'Empereur avec un petit nombre de confidens de ses secrets, qu'Ursicin seroit traîné la nuit suivante loin des yeux des soldats & mis à mort sans autre formalité; on rapporte que ce fut ainsi que périt Domitius Corbulon (*a*) ce défenseur fidéle & prudent des provinces, dont on trancha les jours, au milieu des troubles qui signalerent le règne de Néron.

Cette résolution prise, tandis qu'on attendoit le moment favorable pour l'exécuter, on se détermina pour un parti plus doux & l'affaire fut remise à une seconde délibération.

On conspira ensuite contre Julien, ce Prince devenu si célébre & qu'on avoit récemment rappellé. Les machinations de la calomnie lui imputerent deux crimes, le premier d'avoir quitté Macelle,

(*a*) *V. Ann. de Tacite Liv. III. XI. XIII. XIV. XV.*

celle (*a*) en Cappadoce, pour aller en Afie fous le prétexte d'y étudier; le fecond d'avoir vu fon frére Gallus qui paffoit par Conftantinople. Quoiqu'il fe difculpât de ces accufations, en faifant voir, qu'il n'avoit rien fait, fans y être autorifé, il auroit cependant fuccombé fous les efforts de la cabale, fi l'Impératrice Eufébie, comme fi le ciel l'eut infpirée, n'eut obtenu par fon interceffion, qu'on le conduiroit à Come dans le voifinage de Milan; après y avoit fait un petit féjour, il obtint fur la demande qu'il en fit avec inftance, la liberté de paffer en Grèce pour y cultiver fon efprit.

Ces révolutions donnerent lieu cependant à des incidens qu'on peut regarder comme heureux, tant parce que la juftice févit d'un côté contre quelques coupables, que de l'autre, elle rendit vaines & inuti-

(*a*) C'étoit un chateau royal, affis au pied du mont Argée affez près de Céfarée en Cappadoce. La *Caramanie* comprend aujourd'hui une partie de la *Cappadoce*.

inutiles des entreprises dangereuses. Mais il arrivoit quelquefois aussi, que les riches s'appuyant sur la protection des gens en place, comme le lierre s'attache aux arbres forts & élevés, achetoient par d'énormes présens l'impunité de leurs crimes; les pauvres au contraire, qui manquoient de tout, ou qui n'avoient que peu, privés de toute ressource, étoient promptement condamnés. C'est ainsi que le *mensonge* enveloppoit la vérité, & que de fausses apparences tenoient quelquefois lieu du vrai.

On cita encore dans le même tems, Gorgonius, qui avoit été Chambellan de Gallus, mais bien qu'il constât par son propre aveu qu'il avoit trempé dans des entreprises criminelles, le pouvoir des eunuques qui couvroient d'un voile épais la justice, le sauva de la peine.

CHAPITRE III.

On punit les amis, & les favoris de Gallus.

Pendant que ceci se passoit à Milan, on conduisit de l'Orient à Aquilée (*a*) des troupes de militaires & plusieurs Courtisans qui pouvant à peine se traîner sous le poids de leurs chaines, maudissoient une vie exposée à tant d'infortunes. On leur imputoit d'avoir été les ministres des fureurs de Gallus, les instrumens de la mort de Domitien (*b*), & de Montius, & la cause de l'exil de tant de malheureux.

Arborius & Eusébe grand Chambellan de l'Empereur, tous deux d'une arrogance extrême & également injustes & cruels, furent chargés d'entendre les accusés; sans examen, & sans mettre la moindre dif-

(*a*) *Aquilée* dans le Frioul.

(*a*) *V. ci-dessus. Liv. XIV. Chap. 7.*

différence entre les coupables, & les innocens, ils condamnerent les uns au banniſſement, après les avoir battus de verges, ou tourmentés par les tortures; d'autres furent dégradés, & placés dans les plus bas rangs de la milice; le reſte enfin fut mis à mort.

Après avoir ſurchargé, pour ainſi dire, les buchers de victimes, ils retournerent comme en triomphe, rendre compte de leur commiſſion à l'Empereur, qui ne cachoit pas même dans de ſemblables occaſions, l'inflexible dureté de ſon caractere. Depuis ce moment & dans la ſuite, Conſtance, comme s'il ſe fut propoſé de bouleverſer l'ordre des deſtinées, ouvrit en quelque ſorte ſon ame à tous les inſidiateurs. Auſſi-tôt, on vit nombre d'hommes à l'affût de tous les bruits, attaquer d'abord les gens en place, puis indiſtinctement les riches & les pauvres; ils ne léchoient pas ſeulement comme ces fréres (*a*) Ciby-

(*a*) *V. Cic. dans ſa IX. Harangue contre Verrès. Chap. 13.*

Cibyrates de Verrés, le tribunal d'un Lieutenant, mais ils profitoient des moindres incidens pour tourmenter tous les membres de la République.

A leur tête étoient Paul & Mercure, l'un Perse, l'autre Dace d'origine. Le premier Secrétaire, le second d'officier de la bouche de l'Empereur avoit été fait receveur des domaines. On donna comme nous l'avons déjà dit, à Paul le surnom de la Chaine, à cause de sa funeste adresse à ourdir des trames indissolubles de calomnie, à semer des bruits empoisonés, à inventer mille moyens de perdre, à peu près comme ces habiles athlétes qui dans les luttes savent surprendre & saisir leurs ennemis (*a*).

Mer-

(*a*) Il y a proprement dans l'original *qui savent arrêter leurs ennemis par le talon*, mais il se peut que le mot *calce* soit corrompu; & qu'Ammien ait voulu faire allusion ici, à cette espèce de gladiateurs nommés *Retiarii*, qui combattoient tenant d'une main un trident, & de l'autre un filet dont il tachoient d'envelopper leur ennemi.

Mercure surnommé le Comte des songes, tel qu'un chien qui d'abord caresse pour faire ensuite en trahison de cruelles morsures, se glissoit dans les festins & dans les assemblées, & si quelqu'un racontoit à un ami les songes, que la marche bisarre de l'imagination enfante pendant le sommeil, il alloit aussi-tôt en faire part à l'avide curiosité de Constance & chargeoit ses récits des plus odieuses couleurs; il arrivoit de là qu'on se trouvoit accablé de tout le poids du crime, & traité comme coupable d'une faute irrémissible.

Le bruit de ces rigueurs s'étant répandu, on fut si éloigné de raconter les songes qu'on avoit eûs, qu'à peine avouoit-on devant des étrangers qu'on eut dormi; les gens éclairés, gémissoient de n'être pas nés chez les Atlantes (*a*) où l'on dit qu'il n'y

(*a*) Voici ce qu'en dit Pline H. N. Liv. V. Ch. 8. „S'il faut croire ce qu'on en débite, les Atlantes ont „entiérement dégénéré de la qualité d'hommes dans leur „constitution habituelle; ils n'ont point de noms pro„pres pour se distinguer entr'eux; ils maudissent le So-

n'y a point de ſonges; nous abandonnons aux ſavans l'explication de ce phénomène. Au milieu de cette affreuſe variété de tortures & de ſupplices, il arriva en Illyrie un autre déſaſtre, qu'une trop grande légéreté de propos produiſit, & rendit funeſte à bien des perſonnes.

Dans un feſtin qu'Africanus Recteur de la ſeconde Pannonie, donna à Sirmium (*a*), quelques-uns des convives qui avoient bû largement & qui penſoient être à l'abri de temoins ſuſpects, parlerent avec liberté de l'exceſſive rigueur du gouvernement actuel; quelques-uns, comme s'ils en avoient des préſages certains, aſſurerent que la révolution qu'ils

„leil à ſon lever & à ſon coucher comme leur propre „fléau & celui de leurs campagnes; quand ils dor„ment, ils ne ſongent pas comme il arrive aux autres „hommes.“ *De la traduction de Mr. Poinſinet de Sivry.*

(*a*) On retrouve dans la Carte de T. C. Lotter ſous le nom de *Alt-Sirmium* ou *Ancienne-Sirmium* l'emplacement de cette ville à l'endroit où la rivière de *Botzwrha* ſe réunit dans l'Eſclavonie à la *Save*.

qu'ils souhaitoient n'étoit pas éloignée; d'autres par une folie inconcevable, trouvoient que les augures de leurs ancêtres, annonçoient un changement heureux; parmi ceux-ci Gaudence agent (*a*) du Prince, personnage borné, & qui se conduisoit sans réflexion, déféra ces détails comme une affaire sérieuse, à Rufin qui étoit alors chef des officiers de la Préfecture Prétorienne: cet homme atroce & exercé depuis longtems au crime, comme s'il eut eû des ailes, vole aussi-tôt à la cour de l'Empereur, & l'échauffe tellement par des rapports auxquels il n'étoit que trop accessible, que sans aucune délibération, il fut ordonné d'enlever Africanus & tous les convives de ce repas funeste; par là cet affreux délateur, toujours porté

(*a*) L'office des Agens du Prince étoit de faire connoître aux habitans des Provinces, les noms des Consuls, les Victoires & les Édits du Prince. Ils étoient encore chargés du soin d'observer & de découvrir si l'on ne tramoit rien de contraire aux intérêts de l'Empereur dans les diverses parties de l'état. *V. les F. Valois.*

porté à ce qui n'eſt que trop dans la nature humaine, (aux choſes illicites) obtint ce qu'il ſouhaitoit avec ardeur, d'être confirmé pour deux ans encore dans ſon emploi.

Teutomer officier des gardes, fut donc envoyé avec ſon collégue pour ſaiſir ſelon l'ordre du Prince ces malheureux convives, & les amener chargés de chaînes. Lorſqu'on fut arrivé à Aquilée, Marinus qui de maître d'exercice étoit devenu Tribun, mais qui alors ſe trouvoit hors d'activité, fut laiſſé ſeul dans l'auberge pendant qu'on préparoit les choſes néceſſaires pour le voyage; celui-ci naturellement violent & qui avoit tenu des diſcours dangereux, ſaiſit un couteau que le hazard fit trouver ſous ſa main, & s'arrachant les entrailles, il expira auſſi-tôt. Les autres accuſés furent conduits à Milan, où après avoir avoué au milieu des tortures leurs indiſcrets propos, ils furent renfermés dans des priſons, ſous l'eſpoir très-douteux d'en ſortir un jour. Quant à Teutomer & à ſon ca-

mara-

marade on les condamna au bannissement, comme complices de la mort de Marinus; les prières d'Arbétion obtinrent cependant leur grace.

CHAPITRE IV.

Les Lentiens Allemands sont en partie détruits & en partie mis on fuite par Constance.

Cette affaire ainsi terminée, on déclara peu après la guerre aux bourgades Lentiennes Allemandes (*a*), qui par leurs fréquentes irruptions se répandoient sur les frontières de l'Empire. L'Empereur s'étant mis en marche pour cette expédition, arriva dans les Rhéties (*b*) aux champs

(*a*) Ces peuples tiroient leur nom de la ville de *Lentia* aujourd'hui *Lintz* capitale de la haute Autriche.

(*b*) Les Rhéties comprenoient la Rhétie proprement dite & la Vindelicie qui dans la suite fut nommée seconde Rhétie.

champs Canins (*a*). Après une longue délibération, il fut trouvé convenable qu'Arbétion Général de la cavalerie, marchât à la tête d'un parti de troupes en cottoyant avec un bon détachement les bords du lac de Brigance (*b*), pour pouvoir en venir d'abord aux mains avec les barbares. Je vais donner succintement & autant que le sujet le demande une idée de ce lieu. Le Rhin qui dans sa source sort avec impétuosité du milieu de hautes montagnes, tel que le Nil qui se précipite par ses cataractes, se répand sans se mêler avec d'autres eaux au travers de rochers entrecoupés; & il seroit assez fort pour porter bateau dès son origine s'il avoit moins de rapidité. Dégagé en quelque sorte de ces entraves, & après avoir coulé aux pieds des hautes rives

(*a*) Grégoire de Tours Liv. X. Chap. 3. dit que *Bilitio*, aujourd'hui Bellinzona ville Suisse dans le baillage de *Bellinzone* étoit située dans les *champs Canins*.

(*a*) A présent le *Lac de Constance*.

rives qui le renferment, il ſe jette dans un rond & vaſte lac que les habitans de la Rhétie appellent Brigance, & qui s'étend quatre cens ſoixante ſtades en longueur, & preſque autant en largeur. La ſombre horreur des forêts, les barbares qui les habitent, la nature des lieux, & l'intempérie de l'air, ſemblent le rendre inacceſſible, ſi ce n'eſt du côté où l'ancienne valeur des Romains qui ne s'attachoït alors qu'à l'utile, a pratiqué un chemin ſpacieux. Ce fleuve ſe jettant donc avec fracas dans ce lac, en traverſe les eaux tranquilles, qu'il partage également juſqu'au bout. Tel qu'un élément ſéparé par une diſcorde éternelle, il n'augmente ni ne perd rien de ſon volume, & conſervant ſon nom & ſa rapidité pendant le reſte de ſa courſe, ſans ſe ſouiller par aucun mélange, il va ſe perdre dans la mer. Ce qui eſt encore bien étonnant, c'eſt que le mouvement prodigieux de ſes eaux n'émeut pas plus celles du lac, que le limon épais de celui-ci, ne retarde la marche impétueuſe du fleuve.

On

On croiroit ce fait impoſſible, ſi l'on n'étoit pas à portée de s'en convaincre à chaque inſtant par ſes propres yeux : ainſi Alphée né en Arcadie & épris d'amour pour la fontaine d'Aréthuſe, fend ſelon la fable, la mer d'Ionie, pour couler juſqu'aux lieux qu'arroſe ſon amante.

Arbétion qui négligea d'attendre ceux qui devoient lui donner avis de l'arrivée des ennemis, bien qu'il ſut que les commencemens des guerres ſont toujours difficiles, tomba dans une embuſcade & frappé d'un danger auquel il ne s'attendoit pas, il reſta immobile. Sur ces entrefaites les ennemis, ſortirent de leurs retraites & ſans donner quartier, percerent, tout ce qui ſe préſenta ; nos gens hors d'état de réſiſter ne trouverent de ſalut qu'en une prompte fuite ; ne penſant donc qu'à ſe mettre à couvert des traits, ils errérent ſans ordre & à l'avanture ayant toujours l'ennemi à leurs trouſſes. Cependant la plûpart de ceux que la nuit déroba à la fureur des barbares, & qui s'étoient jettés dans d'étroits

ſen-

ſentiers, ſe rendirent à leurs drapeaux dès que le jour fut revenu.

Cette malheureuſe ſurpriſe nous coûta dix Tribuns, & un grand nombre de ſoldats; les Allemands encouragés par ce ſuccès, avancerent avec plus de férocité; tous les jours ils profitoient des brouillards du matin, pour venir juſqu'aux retranchement des Romains; puis courant çà & là l'épée à la main, ils leur faiſoient en grinçant des dents des menaces pleines d'orgueil.

Tout à coup nos Scutaires firent une ſortie, mais repouſſés par les Eſcadrons ennemis ils s'arrêterent & inviterent avec inſtances leurs camarades à venir prendre part au combat; tandis que ceux-ci penſent encore avec frayeur au dernier échec & qu'Arbétion héſite & craint d'expoſer le reſte des troupes, ont vit paroître trois Tribuns, Arinthée qui faiſoit l'office d'Intendant des Exercices, Seniauchus qui conduiſoit les Gardes à cheval, & Bappo Chef des vétérans ſuivis de ceux que le Prince lui avoit confiés. Chacun fit

fit de la cauſe commune la ſienne propre, tous s'exciterent par les exemples de leurs ancêtres, & tombant ſur l'ennemi comme un fleuve qui ſe déborde, il le mirent en fuite, non par un combat réglé, mais en l'attaquant par pelotons. Les barbares qui rompirent leurs rangs & qui pour ſe ſauver jetterent leurs armes, furent percés à coups d'épées & de piques, pluſieurs furent maſſacrés avec leurs chevaux, & tout morts qu'ils étoient, ils ſembloit encore qu'ils fuſſent colés à leurs dos. A la vuë de cette déroute nos ſoldats que la crainte avoit retenus dans le camp, en ſortirent au plus vîte pour écraſer ceux de ces vils ennemis que la fuite avoit ſouſtrais à la mort, & foulant aux pieds des monceaux de cadavres il furent couverts du ſang des mourans. Tel ayant été le ſuccès de ce combat, l'Emperenr triomphant & plein de joye s'en retourna paſſer l'hyver à Milan,

CHA-

CHAPITRE V.

Silvain Général d'Infanterie dans les Gaules, est décoré à Cologne du titre d'Auguste, & au bout de vingt-huit jours de règne il périt par des embuches.

Du sein des désordres publics, & d'un mal non moins funeste aux Provinces, naquit un tourbillon de nouvelles calamités, qui auroit tout détruit, si la fortune qui dirige les destinées des hommes, n'en eût promptement arrêté l'effet.

Les massacres, les rapines, & les incendies des barbares qui ravageoient en pleine liberté les Gaules négligées depuis longtemps, firent que Silvain Général d'Infanterie qu'on croyoit propre à dissiper ces maux, reçut ordre du Prince de se transporter dans ces contrées : Arbétion travailla de toutes ses forces à hâter son départ, il espéroit que l'absence d'un rival

val qui lui étoit à charge, lui fourniroit l'occaſion de le perdre.

Un certain Dyname dont l'office étoit de tenir régiſtre des chevaux de bât de l'Empereur, avoit prié Silvain de lui donner des lettres de recommandation à ſes amis, pour qu'il en fut reçu comme un homme qu'il affectionnoit. Il les obtint, attendu qu'on ne lui ſuppoſoit aucun mauvais deſſein ; mais il les garda dans l'intention d'en faire un uſage funeſte lorſqu'il en ſeroit tems.

Pendant que Silvain parcourt les Gaules pour le ſervice de la République & chaſſe les barbares qui déjà ſe défioient d'eux-mêmes & trembloient : ce même Dyname, déployant peu à peu ſon caractere inquiet & turbulent, imagina en homme ruſé & qui étoit dans l'habitude de tromper, une impoſture criante. Il y fut pouſſé, ſi l'on en croit des bruits, à la vérité incertains, par Lampadius Préfet du Prétoire, par Euſebe qui avoit été Intendant du Domaine, & auquel on avoit donné le ſurnom de Mattioco-

pe,

pe (*a*), & par Ædefe ci-devant Sécretaire du Prince. Lampadius dont ils étoient intimes amis, les avoit invités lorfqu'il prit poffeffion du Confulat (*b*). Dyname effaça donc avec un pinceau, tout ce qui étoit dans la lettre à la réferve de la fignature, & y mit des chofes bien différentes de celles qui s'y trouvoient d'abord; par exemple, il y faifoit dire à Silvain en termes couverts, tant à ceux de fes amis, qui étoient à la cour, qu'à ceux qui menoient une vie privée (tels que Tufcus Albinus & plufieurs autres) que fur le point de s'élever au trône, ils les prioit de l'aider dans ce hardi projet.

Cette impofture avoit comme on le voit pour but, de faire périr un innocent. Dyname fut chargé d'approfondir cette affaire au nom de l'Empereur. Après

(*a*) Sobriquet deftiné à peindre un homme exceffivement avare, & qui pouffe la léfine jufque dans les plus petites chofes.

(*b*) Les Confuls défignés invitoient leurs amis pour le premier de Janvier, jour auquel fe faifoit la cérémonie de leur entrée dans le Confulat. *V. les F. Valois.*

Après avoir ainſi formé ce plan, Lampadius dans l'eſpérance de perdre un ſujet plein de zéle pour ſon Prince, ſaiſit le moment de s'introduire ſeul dans le cabinet de Conſtance; on fit enſuite lecture en plein conſeil de ce que la ruſe avoit malicieuſement fabriqué. Les Tribuns furent arrêtés ſur le champ & l'on fit venir des Provinces les particuliers dont il étoit fait mention dans les lettres.

Malarich Chef des Gentils (*a*), outré de cette injuſtice, ſe joignit à ſes collégues, dit hautement qu'il étoit indigne qu'on permit aux factions & à la ruſe de tendre des piéges à des hommes dévoués au ſervice de l'Empereur; & demanda, que laiſſant ſa famille en ôtage & Mellobaude pour garant de ſon retour, il lui fut permis d'aller chercher Silvain, qui étoit incapable d'entreprendre ce que l'acharnement d'ennemis inſidieux lui imputoit; ou que Mellobaude dont il s'offrit

(*a*) C'étoient les étrangers qui ſervoient dans les Armées Romaines. *V. Notice de l'Empire.*

frit d'être caution, fût envoyé à sa place; il ajoutoit, qu'il connoissoit assez Silvain pour être persuadé, que naturellement ombrageux, il bouleverseroit tout, si l'on chargeoit un autre de cette commission. Mais quelque sages, & solides que fussent ces idées, on n'y fit pas la moindre attention; car d'après le conseil d'Arbétion, on remit à Apodéme, cet homme de tout tems ennemi des gens de bien, des lettres qui ordonnoient à Silvain de venir.

Apodéme faisant peu de cas de l'objet principal de sa commission, s'écarta dés qu'il fut dans les Gaules des ordres qu'il avoit reçus. Sans voir Silvain, & sans lui présenter les lettres qui le rappelloient, il manda le receveur des domaines, & avec toute l'insolence d'un ennemi, il persecuta les cliens & les domestiques de Silvain, ni plus ni moins, que si cet Officier fut déjà proscrit & condamné à mort. Pendant qu'on attendoit l'arrivée du Général, & qu'Apodéme brouilloit ainsi les affaires, Dyname

name pour donner plus de couleur aux choſes que ſa ſcélérateſſe avoit imaginées, adreſſa au nom de *Silvain* & de *Malarich*, au Tribun de la Fabrique qui eſt à Crémone des lettres compoſées dans le goût de celles qu'il avoit fait remettre par le Préfet à l'Empereur; il y exhortoit cet homme comme étant du ſecret, à préparer tout promptement.

Celui-ci à la lecture de ces lettres, incertain & ne ſachant pendant longtems, ce qu'elles ſignifioient (car il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais parlé d'affaires ſecretes avec ceux qui lui écrivoient) les envoya par celui qui les avoit portées, en le faiſant accompagner d'un ſoldat, à Malarich qu'il pria de lui faire connoître d'une manière moins ambigue ce qu'il ſouhaitoit; il lui proteſtoit, qu'étant un homme ſimple & ſans artifice, il ne lui avoit pas été poſſible de percer l'obſcurité de ces lettres. Malarich, que le ſort de ſon ami & de ſon compatriote inquiétoit, n'eut pas plutôt cet avis qui lui dévoiloit les embuches que l'impoſture avoient dreſſées

contr'eux, qu'il aſſembla les Francs qui dans ce tems étoient en grand nombre & très-conſidérés au Palais, parla fort haut & fit beaucoup de bruit. L'Empereur à l'ouïe de ces plaintes, chargea des Officiers, & d'autres membres de ſon Conſeil, de faire des recherches plus particulières. Comme les juges paroiſſoient mépriſer cette affaire, Florentius fils de Nigrinianus, qui faiſoit alors les fonctions de maître des Offices (*a*), trouva en examinant avec attention l'écriture, des traces des premières lettres, auxquelles on avoit ſubſtitué des choſes conformes au plan que la ruſe avoit imaginé, & totalement différentes de celles que Silvain avoit dictées.

Après

(*a*) C'étoit un poſte très-conſidérable. La charge de maître des Offices ne comprenoit pas ſeulement les affaires civiles, mais encore le militaire. Il admettoit à l'audience du Prince, lui préſentoit les ſujets propres aux emplois, décidoit les procès, régloit tout ce qui avoit du rapport aux voitures publiques, reçevoit les Ambaſſadeurs &c. *V. Hederich, Pitiſcus.*

Après qu'on eut donc ainsi dissipé cette imposture, l'Empereur sur le rapport fidéle qu'on lui en fit, cassa le Préfet & ordonna qu'on lui fit son procès; mais les efforts réunis de plusieurs personnes qui lui vouloient du bien, le sauverent. Eusebe autrefois Intendant des Domaimaines, avoua sur le chevalet qu'il avoit eû connoissance de cette manœuvre. Pour Ædese il s'en tira, en soutenant avec obstination, qu'il n'avoit rien sû; cette affaire se termina par l'absolution de tous ceux que la délation du crime avoit fait citer: Dyname, comme si ses belles actions l'eussent illustré, fut envoyé en qualité de Correcteur, pour gouverner les Toscans.

En attendant Silvain qui étoit à Cologne, sur les avis fréquens que ses amis lui donnoient de tout ce qu'Apodéme faisoit pour le perdre, craignant, comme il connoissoit la foiblesse & l'inconstance du Prince, qu'on ne profitât de son absence pour le traiter en coupable & le condamner, pensa au milieu de cet

étrange embarras, à s'abandonner à la bonne foi des barbares. Mais Laniogaise qui pour lors étoit Tribun, & qui seul avoit assisté, comme nous l'avons dit, n'étant encore que Candidat (*a*), à la mort de Constant, l'en empêcha, & lui représenta, que les Francs qu'il connoissoit bien puis qu'il en descendoit, ou le tueroient, ou du moins le livreroient pour une somme. Ne voyant donc de tous côtés que des sujets de craindre, il se porta au dernières extrêmités, s'ouvrit peu à peu aux Chefs des principales troupes, les gagna par de grandes promesses, & après avoir dépouillé pour un tems de la pourpre, les Enseignes & les Dragons (*b*), il s'éleva à la dignité Im-

(*a*) Les Candidats ou aspirans aux charges de la République, étoient ainsi nommés parce qu'ils étoient vêtus de blancs pendant les deux années de leur poursuite. *V. Notice de l'Empire.*

(*b*) La pourpre étoit tellement un des attributs de la dignité Impériale que *prendre la pourpre* étoit une expression équivalente à celle de *s'élever à l'Empire.* (*V. Saumaise dans ses notes sur T. Pollion.*) Com-

Impériale. Sur le déclin du jour, on apprit tout à coup à Milan que l'ambitieux Silvain avoit engagé l'armée à le proclamer Empereur. Cet événement frappa Conſtance comme d'un coup de foudre. Le Conſeil fut aſſemblé & les principaux ſe rendirent en hâte à la ſeconde veille de la nuit au Palais.

Aucun d'eux n'étant en état dans la circonſtance préſente, d'imaginer ou de dire ce qu'il convenoit de faire, on parla tout bas d'Urſicin, comme d'un Général habile & d'un homme qui ne conſerveroit aucun reſſentiment de l'outrage qu'on lui avoit fait; il fut donc mandé par le maître des cérémonies, ce qui eſt une manière honorable d'introduire quelqu'un; lorſqu'il entra, on lui donna plus gra-

me il étoit défendu ſous peine de mort à tout particulier, de faire fabriquer une étoffe de cette couleur, ceux qui oſoient former le deſſein d'uſurper le trône commençoient par dépouiller les Enſeignes & les Dragons de la pourpre qui y étoit attachée; ſouvent auſſi ils l'enlevoient des ſtatues des Dieux. *V. J. Caſaubon dans ſes notes ſur J. Capitolin.*

gracieuſement, que ci-devant la pourpre à baiſer. Dioclétien fut le premier qui ſe fit adorer par un culte étranger & à la façon des Rois (*a*), tandis que nous liſons qu'on ne les abordoit autrefois, que comme des juges.

Cet Urſicin dont on diſoit peu avant qu'il vouloit envahir l'Orient, & placer ſes fils ſur le trône, étoit dans ce moment un Chef prudent, l'ancien compagnon d'armes du grand Conſtantin, le ſeul qu'on crut capable d'éteindre cet incendie, & qu'on deſirât par des raiſons valables, quoiqu'inſidieuſes; car tout en travaillant à détruire Silvain comme un rebelle très-dangereux, on ne penſoit pas à moins, ſi l'on échouoit, qu'à ſe délivrer de tout ſujet de crainte en perdant Urſicin lui-même, dont au fond on ſuppoſoit l'ame ulcérée.

Lors donc qu'il fut queſtion de hâter le départ, l'Empereur arrêta par un diſcours

(*a*) *V. Eutrope Liv. IX. Chap. 16. & Trebell. Pollion dans la vie de Zénobie.*

cours plein de douceur, Urſicin qui ſe préparoit à ſe juſtifier des crimes qu'on lui avoit imputés, & lui dit qu'il ne s'agiſſoit plus de la diſcuſſion de ces objets; que le danger préſent, demandoit qu'on ſe réunit par la concorde, & par l'oubli du paſſé. Après bien des délibérations ſur les moyens de faire croire à Silvain que l'Empereur ignoroit encore ce qui venoit d'arriver, on crut y réuſſir en lui notifiant en termes très-honorables, qu'il eut à révenir avec toute ſa dignité & qu'Urſicin avoit été nommé pour le remplacer.

Dès qu'on eut formé ce plan, les Tribuns, auxquels on joignit à la réquiſition d'Urſicin dix Officiers des Gardes, pour le ſoutenir dans ce commun danger, reçurent ordre de partir; je me trouvai de ce nombre avec mon collégue Verinianus; les autres étoient ou nos parens, ou nos amis. Chacun de nous s'occupa ſur la route des riſques que nous courrions, & quoique nous nous regardaſſions comme de gens qu'on expoſoit à la fureur de bêtes

farouches, cependant en reflechiſſant que les ſituations malheureuſes font ſouvent place à des momens heureux, nous admirions cette belle penſée de Cicéron, qu'il ſemble avoir puiſée dans les ſources même du vrai.

C'eſt que, toute déſirable que ſoit une continuation de bonheur & de ſuccès, cette uniformité eſt moins agréable cependant, que lorſqu'on paſſe d'un état rude & déſeſpéré à une meilleure fortune (*a*).

Nous marchames donc à grandes journées, afin qu'Urſicin, qui bruloit d'envie de s'acquiter avec honneur de ſa commiſſion, pût arriver ſur les frontières dont il ſe défioit avant que le bruit de la révolte ſe fut répandu dans l'Italie. Mais la renommée fendant en quelque ſorte les airs, avoit trahi & précédé notre courſe: parvenus à Cologne, nous y trou-

(*a*) Le paſſage qu'allégue ici Ammien Marcellin n'eſt pas en tout autant de termes dans Cicéron; on trouve cependant un morceau qui en approche de beaucoup, dans le début du diſcours qu'il fit à ſon retour.

trouvames les choses dans un état qui ne nous permit pas de rien entreprendre; car à la vuë de cette foule de peuple & des troupes nombreuses qui accouroient de toutes parts pour appuyer l'entreprise de Silvain, il parut plus convenable aux circonstances, que notre infortuné Général se pliât à la volonté & au dessein du nouvel Empereur, qui cherchoit à affermir son autorité par ces forces accrues sous de ridicules auspices; il ne restoit d'ailleurs d'autre moyen d'endormir & de perdre plus surement Silvain, que d'écarter de son esprit par de feintes apparences d'approbation, toute idée de projet ennemi; & ce role n'étoit pas sans danger, car il falloit, pour ainsi dire, épier l'occasion sans la prévenir ni la négliger, puisqu'il est sur que pour peu que nos desseins eussent transpiré, nous périssions d'un seul coup.

Ursicin reçu avec bonté, se vit forcé pour le moment, d'adorer publiquement cet ambitieux rebelle qui le distinguant, & le traitant en ami, lui accorda un libre accès au-

près de sa personne, l'admit préférablement aux autres à l'honneur de manger à sa table, & le consulta secretement sur ce qui concernoit l'empire. Silvain trouvoit mauvais qu'on eut élevé d'indignes sujets au Consulat & aux premiers postes, tandis qu'Ursicin & lui, qui avoient essuyé tant de fatigues pour la République, étoient méprisés au point, que sur l'aveu de ses domestiques, & par d'injustes procédures, on l'accusoit du crime de Léze-Majesté, & qu'Ursicin rappellé de l'Orient se voyoit livré aux fureurs de ses ennemis; voilà ce dont il se plaignoit & en public, & en particulier.

Au milieu de ces discours, & d'autres semblables, les murmures du soldat qui souffroit de la disette & qui bruloit du desir de passer les Alpes Cottiennes, nous causoient de vives allarmes. Dans cette perplexité, nous nous occupames en secret des moyens d'en venir à quelque chose de décisif. Enfin divers sujets de crainte nous ayant fait souvent changer d'avis, nous résolumes, après avoir choisi

avec

avec tout le soin possible des personnes prudentes, & après nous être assurés de leur discrétion par la religion du serment, de gagner les Bracates (*a*) & les Cornutes (*b*) que nous savions être inconstans, & que l'appât des récompenses, porte d'un instant à l'autre au changement.

Lorsque nous eumes ainsi assuré l'entreprise, & excité par des promesses l'avidité de quelques valets de l'armée que leur obscurité même rendoit propres à notre dessein, un corps de gens armés, sortit avec impétuosité au Soleil levant, & son audace augmentant par l'incertitude même de l'événement, il entra dans le palais après en avoir égorgé la garde, & perça de coups Silvain qu'on tira d'une petite chapelle où se tenoit une assemblée de

(*a*) C'étoient des soldass tirés de Gaule Narbonnoise, anciennement nommée Gaule *Braccate* à cause des brayes, ou haut-de-chausses que portoient ses habitans. *V. Plin. H. N. Liv. III. Chap. 4. Notice de l'Empire.*

(*b*) On les nommoit ainsi parce qu'on les tiroit de *Cornutum* ville de l'Illyrie. *V. Notice de l'Empire.*

de Chrétiens, & dans laquelle, il s'étoit réfugié tout tremblant. Ce fut ainsi que cet Officier termina ses jours; c'étoit un homme d'un mérite peu commun, mais que la crainte des calomnies dont une faction de gens iniques l'accabla pendant son absence, porta pour assurer son salut à recourir aux dernières extrêmités. Bien qu'il eut mérité la reconnoissance de Constance, puisqu'avant le combat de Murse (*a*), il déserta fort à propos avec sa troupe le parti de Magnence pour se ranger sous nos drapeaux, l'Empereur le craignit cependant toujours comme un homme inconstant & peu sur, malgré l'étalage qu'il faisoit des actions de valeur de son père Bonite qui tout Franc qu'il étoit, avoit pourtant fortement combattu pendant les troubles civils, en faveur de Constantin contre Licinius.

Avant

(*a*) Présentement Essex en Esclavonie peu au dessus de la jonction de la Drave avec le Danube. *V. Tillemont Hist. des Emper. T. XI. p. 741. Fleury Hist. Ecclesf. T. III. p. 373.*

Avant que ceci se passât dans les Gaules, il arriva que le peuple qui étoit à Rome dans le grand Cirque s'écria, on ne sait si ce fut avec raison, ou par pur pressentiment, *Silvain est vaincu.*

La nouvelle de sa mort transporta de joye Constance, & son orgueil lui fit mettre aussitôt cet événement sur le compte des heureux succès de son regne, car la haine qu'il eut toujours pour les gens de mérite, le portoit à l'exemple de Domitien à faire tous ses efforts pour les éclipser; il s'en fallut donc de beaucoup qu'il louât ce qu'Ursicin avoit exécuté avec tant de dextérité, puisqu'au contraire, il insinua dans ses lettres qu'on avoit détourné les trésors de la Gaule, auxquels on n'avoit cependant pas touché, & ordonna d'exactes recherches à ce sujet; on fit aussi subir des interrogatoires à Rémigius, qui avoit la caisse militaire; c'est le même qu'on étrangla dans la suite sous Valentinien à l'occasion de l'ambassade de Tripoli.

Les flatteurs saisirent cette occasion pour élever Constance jusqu'au ciel, & le représenter comme supérieur aux accidens humains; lui-même les excitoit encore à ce vil métier, par le mépris qu'il témoignoit à ceux qui ne s'y vouoient pas.

C'est ainsi qu'on raconte de Crésus (*a*) qu'il chassa Solon qui ne savoit pas le flatter; & de Dénis qu'il voulut mettre à mort le Poëte Philoxene (*b*) qui gardoit le silence à l'ouïe de mauvais vers que ce Prince récitoit au milieu des applaudissemens de ses courtisans; une pareille conduite est la mére nourricière des vices; car la louange ne doit plaire aux Grands, que lorsqu'ils accordent la liberté de censurer quelquefois leurs défauts.

(*a*) *Voy. Hérodote Liv. I. Plutarque Vie de Solon.*

(*b*) On connoit la réponse du Poëte Philoxene à Dénis, *qu'on me rammene aux Carrières. V. Diodore de Sicile Liv. XV. p. 331.*

CHA-

CHAPITRE VI.

Les amis & les complices de Silvain sont mis à mort.

La tranquillité étant rétablie, on recommença selon l'usage les enquêtes, & plusieurs personnes chargées de fers comme coupables, furent jettées dans les prisons; Paul, ce délateur infernal, se prépara gayement à exercer avec plus d'audace encore ses funestes talens. Les membres du conseil tant civils que militaires firent des recherches; Proculus officier de Silvain fut appliqué à la question; c'étoit un homme foible & valétudinaire, tout le monde craignit, vû la délicatesse de son tempérament, que la violence des douleurs, ne le forçât à nommer plusieurs complices, mais le contraire arriva. Car se rappellant un songe, pendant lequel il assuroit qu'il lui avoit été défendu d'accuser un innocent, il

il ſoutint les plus grands tourmens, & non ſeulement, il ne nomma, ni ne trahit perſonne, mais il affirma conſtamment, & prouva par des argumens ſans replique, que Silvain ne s'étoit pas porté volontairement à cette entrepriſe, & que la néceſſité ſeule l'y avoit entrainé. Il allégua comme une préſomption très-forte en faveur de ce Général, un fait connu de bien des gens, c'eſt que cinq jours avant qu'il prit les ornemens royaux, il avoit diſtribué la paye aux ſoldats au nom de Conſtance, & les avoit exhorté à être fermes & fidéles; d'où l'on devoit naturellement inférer, qu'il n'auroit pas manqué de donner en ſon nom une auſſi forte ſomme, s'il eut penſé à s'aſſurer l'Empire. Poëménius, fut enſuite trainé au ſupplice & mis à mort comme coupable; c'eſt lui, comme nous l'avons dit, qui fut élu, pour défendre le peuple de Treves, lorſqu'il ferma ſes portes au Céſar Décentius (*a*); alors auſſi

péri-

(*a*) *DECENTIUS MAGNUS*, Frére ou Couſin de Magnence, qui l'avoit créé *CÉSAR*.

périrent par les mains des bourreaux, Afclépiodore, les Comtes Luton, Maudius & plufieurs autres, car l'inflexible cruauté de ces tems recherchoit avec avidité de pareils fupplices.

CHAPITRE VII.

Léontius, Préfet de la ville, appaife une fédition du peuple: le Pape Libére eft banni de fon fiége.

Tandis qu'une fureur deftructive excitoit ces défaftres publics, Léontius gouvernoit Rome & joignoit à tous les talens, les qualités d'un Juge eftimable; il étoit prompt à écouter, jufte dans la difcuffion, & naturellement bon & porté à la

Ammien Marcellin rapporte Liv. XVI. Chap. 12. que Chnodomaire, Roi des Allemands, vainquit Décenne en bataille rangée. Les foldats appellés *Décentiaques* tenoient vraifemblablement cette dénomination de ce Prince.

la douceur; l'attention cependant qu'il donnoit à faire respecter son autorité, le fit passer pour sévère aux yeux de quelques personnes: il avoit aussi du penchant pour l'amour.

La première cause de la sédition qu'on excita contre lui fut très-frivole, & très-méprisable; car sur l'ordre qui fut donné d'arrêter le cocher Philorome, la populace l'environna pour le défendre comme s'il lui appartenoit, & comptant d'intimider le Préfet, elle l'attaqua avec fureur; mais celui-ci ferme & résolu, en fit saisir quelques-uns par ses officiers, & après les avoir fait chatier, il les condamna à l'éxil sans que personne osât remuer.

Quelque jours après la même populace, excitée par cette ardeur qui lui est naturelle, se rendit sous le prétexte de la disette dans le quartier de la ville où est le Septizone (*a*), lieu célèbre que l'Empereur Marcus a orné de cet édifice superbe, connu sous le nom de Nymphée. Le

(*a*) V. sur le Septizone & sur le Nymphée. *Pitiscus. Donat. de urb. R. Lib. III. Chap. 13.*

Le Préfet s'y transporta à dessein, quoique lui pussent dire les Magistrats, & les Officiers qui le conjuroient de ne pas s'exposer à une troupe insolente, furieuse, & qui le ménaçoit; mais Léontius que rien n'effrayoit, marcha droit à elle, de sorte qu'une partie de ceux qui le suivoient l'abandonnerent, bien qu'ils vissent tout le danger qu'il couroit.

Du haut de son char & d'un œil ferme, il considéroit avec tout l'extérieur de l'assurance, ces flots de séditieux qui s'agitoient ainsi que des serpens; enfin après avoir essuyé plusieurs outrages, appercevant un certain homme remarquable par la hauteur de sa taille, par une figure imposante & des cheveux roux, il lui demanda s'il ne portoit pas le nom de Pierre Valvomere; à peine celui-ci eut-il répondu avec insolence qu'on le nommoit ainsi, que le Préfet ordonna, malgré les oppositions de plusieurs, qu'on le suspendit en lui liant les mains sur le dos, comme au chef de la sédition qu'il connoissoit depuis longtems. Dès que la

po-

populace, toute nombreuſe qu'elle étoit, vit qu'on l'élevoit, & qu'il imploroit en vain le ſecours de ſes camarades, elle s'écoula ſi promptement par les différentes rues de la ville, que ce dangereux promoteur de troubles, fut fuſtigé auſſi tranquillement que s'il eut été dans une priſon ſolitaire; chaſſé enſuite dans le Picentin (*a*): il y attenta peu après à l'honneur d'une fille de bonne maiſon, & fut condamné à la mort par le Conſul Patruinus. Ce fut ſous l'adminiſtration de Léontius, que le Pape Libére fut mandé à la cour par l'ordre de Conſtance, comme coupable de s'être oppoſé aux ordres de l'Empereur, & aux déciſions d'autres Évêques, dans une affaire dont je vais dire un mot.

Une aſſemblée de gens qui ſe rendent dans un lieu qu'on nomme Synode, avoit dépoſé Athanaſe Évêque d'Alexandrie pour être ſorti des devoirs de ſon état en s'occupant ſelon le rapport de plu-

(*a*) Aujourd'hui la Marche d'*Ancone* en Italie.

plusieurs, de choses étrangéres à sa vocation; il passoit pour s'entendre si bien aux sorts, & aux présages des oiseaux qu'il avoit, à ce qu'on disoit, prédit quelquefois l'avenir. On l'accusoit encore d'actions contraires aux principes de la religion, dont il étoit le premier ministre.

Libére qui étoit dans les mêmes idées que le reste de ses confréres, averti que l'Empereur vouloit qu'il souscrivit à l'expulsion d'Athanase, s'y opposa de toutes ses forces, dit hautement, que c'étoit le comble de l'injustice, de condamner un homme sans le citer ou sans l'entendre, & résista ainsi ouvertement aux volontés du Prince.

Quoique Constance, qui de tout tems avoit haï Athanase, sut bien que la condamnation prononcée contre lui avoit tout son effet, il souhaitoit pourtant avec ardeur, la confirmation de l'Évêque de la capitale; n'ayant pû l'obtenir, Libére fut à grand' peine enlevé de nuit, tant on craignoit le peuple dont il étoit chéri.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Julien frére de Gallus est nommé César & préposé aux Gaules, par Constance Auguste son cousin.

Tel étoit, ainsi que nous venons de le voir l'état des affaires dans Rome. Cependant de fréquentes nouvelles qui annonçoient la désolation des Gaules, où personne ne s'opposoit aux barbares qui ravageoient tout, allarmoient Constance.

Longtems inquiet sur les moyens d'éloigner ces maux sans quitter l'Italie où il souhaitoit de rester, car il sentoit tout le danger qu'il y auroit à se porter dans une région aussi éloignée; il prit enfin le sage parti d'associer à l'Empire, son cousin Julien qu'il avoit fait venir depuis peu de l'Achaïe, où il fréquentoit encore les écoles des Philosophes.

Constance accablé du poids des maux qui le menaçoient fit part de son projet

jet à ses confidens, & prouva par là ce qu'il n'avoit jamais avoué, c'est qu'il ne pouvoit pas faire face tout seul à d'aussi nombreux embarras. Mais ses courtisans exercés à la flatterie lui répétoient sans cesse pour augmenter sa folie qu'il n'y avoit rien de si difficile, dont sa rare valeur & sa fortune qui l'élévoit presqu'au ciel ne vinssent à bout, comme il l'avoit constamment éprouvé; plusieurs d'entre eux qui se rappelloient intérieurement le mal qu'ils avoient voulû faire à Julien, ajoutoient qu'il falloit se défier du nom de César, & rappelloient ce qui s'étoit passé sous Gallus.

La Reine seule luttoit contre leurs efforts; on ignore si c'étoit parce qu'elle appréhendoit un voyage de long cours, ou si sa prudence naturelle l'éclairoit sur le bien public; mais elle ne cessoit de dire qu'il falloit préférer un parent à tout.

Enfin après bien des délibérations, Constance se fixa & méprisant les vains discours des flatteurs, il résolut d'associer

Julien à l'Empire. Lorſque ce Prince fut arrivé au jour marqué, on aſſembla tout ce qu'il y avoit de militaires & on dreſſa ſur un lieu élevé un tribunal qu'environnerent les aigles & les autres enſeignes. L'Empereur y montant avec Julien qu'il tenoit par la main, parla affectueuſement en ces termes. » C'eſt à vous, généreux défenſeurs » de la République, que je m'adreſſe ſur » les moyens de venger unanimément la » cauſe commune ; je vais vous les expo- » ſer en peu de mots, comme à des Juges » équitables. Depuis la mort des Tyrans » rebelles que la fureur & la rage, porterent aux entrepriſes les plus hardies, les » barbares, pour honorer en quelque ſorte » leurs manes impies, en répandant le » ſang Romain, parcourent la Gaule au » mépris des traités, & comptent que les » affaires qui nous retiennent ici, ne nous » permettront pas de franchir les eſpaces » immenſes qui les ſéparent de nous ; » mais ſi votre avis ſe réunit au nôtre, il » ſera encore tems de rémédier à ce mal, » qui a déjà franchi les barrières qu'on lui

» avoit

„avoit opposées, ces nations superbes „seront humiliées & les frontières de „l'Empire respectées. Il ne me reste qu'à „souhaiter que vous répondiez par des ef- „fets à mes espérances; après y avoir „murement pensé, j'ai résolu si vous l'ap- „prouvez, d'élever au rang de César mon „cousin Julien; sa jeunesse, vous le savez, „donne les plus belles espérances, & sa „modestie me le fait autant chérir que sa „qualité de parent.« Un doux murmure de la multitude qui par une sorte de pres- sentiment, sembloit dire que c'étoit là une inspiration du ciel & non le projet d'un homme, l'empêcha de continuer; l'Empereur attendit tranquillement qu'on fit silence & poursuivit ensuite avec plus de confiance. „Puisque ces témoignages de „joye expriment vôtre approbation, que le „modeste & vaillant jeune homme, dont „il vaudroit mieux imiter les mœurs, que „se borner à en faire le panégyrique, se „leve pour recevoir l'honneur qui lui est „destiné. Mon choix en tombant sur „lui semble faire suffisamment connoître,

 „qu'un

„qu'un heureux naturel qu'il a cultivé par „les beaux arts, l'en rend digne. Je le „revêts donc ſous le bon plaiſir du ciel des „ornemens royaux.“ Auſſi-tôt, il le couvrit du manteau de pourpre que ſes ancêtres avoient porté, & le déclarant Céſar aux acclamations de l'armée, il adreſſa ce diſcours à Julien dont la contenance ſembloit exprimer la triſteſſe plutôt que la joye. „Mon cher frére, vous parvenez „très-jeune encore à l'honneur dont a „joui votre famille. Il me ſemble je l'a„voue que ma gloire s'accroit, & que l'é„quité avec laquelle je confére l'autorité „ſuprême à mon parent, m'éleve au deſſus „de mon rang: ſoyez donc le compagnon „de mes travaux & de mes périls; char„gez-vous du Gouvernement des Gaules; „ſoulagez-en par des bienfaits les parties „qui ont ſouffert des malheurs des tems.“

„S'il faut en venir aux mains avec les „ennemis, marchez d'un pas ferme en„tre les enſeignes mêmes; diſtinguez„vous en exhortant les troupes lorſque le „béſoin l'exigera; encouragez les com-

„bat-

„battans, mettez-vous à propos à leur „tête, soutenez ceux qui seront ébranlés, „censurez avec modération les moins „courageux; apprenez à connoître par „vous-même les lâches, aussi bien que les „braves. Allez enfin où la grandeur du „danger présent vous appelle, & montrez-„vous le vaillant conducteur de vaillans „hommes. Nous vous assisterons avec la „constance, & le zéle de l'amitié, nous „combattrons ensemble pour gouverner „ensuite avec autant de modération que „de sagesse l'Empire pacifié; & veuille le „ciel nous accorder ce bonheur! Vous „me verrez par tout, & jamais je ne vous „manquerai au besoin. Partez, partez „accompagné de tous nos vœux & défen-„dez avec vigilance le poste que vous „confie la République.«

Un bruit général succéda à ce discours, les soldats frapperent leurs genoux de leurs boucliers, ce qui est un signe de satisfaction, comme c'en est un au contraire de mécontentement & de colè-

re, lorſqu'ils les frappent de leurs jave-lots, Il eſt incroyable qu'elle joye, ſi l'on en excepte un petit nombre, ils té-moignerent du choix qu'avoit fait Au-guſte. Ils reçurent avec l'admiration qu'il méritoit, le Céſar brillant de la pour-pre impériale. Ils contemplerent long-tems ſes yeux, tout à la fois beaux & ter-ribles & les traits de ſon viſage pleins d'ame & d'agrément; ils en préſageoient ce qu'il feroit un jour, comme s'ils avoient puiſé dans ces anciens livres qui peignent le caractère d'après la phyſiono-mie. Dans la crainte cependant que leurs louanges ne fuſſent funeſtes à ce Prince, ils ne les pouſſerent pas au delà des bornes, & l'on eut dit que c'étoient des Cenſeurs plutôt que des ſoldats, qui les diſtribuoient.

Julien s'étant enſuite placé ſur le char d'Auguſte arriva au palais en récitant tout bas le vers d'Homere qui revient à cette idée

Une mort sanglante & son puissant destin
l'enleva (a).

Ceci arriva le sixième de Novembre sous le Consulat d'Arbétion, & de Lollianus. Peu de jours après, Julien épousa Hélene sœur de Constance, & les préparatifs qu'exigeoit la nécessité de partir étant faits, il se mit en marche le premier de Décembre avec une suite peu nombreuse. Auguste l'accompagna jusqu'à cet endroit célébre par deux colonnes qu'on voit entre Laumelle (b) & Ticinus (c), d'où il se rendit en droiture dans le Piémont.

Il y apprit une nouvelle qui le toucha sensiblement; Auguste qui la savoit, en avoit fait mystere, pour ne pas rendre inuti-

(a) *Hom. Liv. VI. l. v. 83.* Le Grec porte proprement. *La mort couleur de pourpre & son puissant destin l'enleva.* La couleur de la pourpre a tant de conformité avec celle du sang, qu'Homere donne à la mort dans une foule d'endroits l'épithète de *pourprée*, & c'est sans doute par allusion à la pourpre dont il venoit d'être revêtu que JULIEN récita ce vers.

(b) Aujourd'hui Lumello dans le Milanois.

(c) Pavie.

inutiles les arrangemens qu'on avoit faits; c'eſt que Cologne ville célébre dans la ſeconde Germanie avoit été emportée & détruite par les effors des barbares.

Affligé de ce malheur comme d'un triſte préſage des maux qui l'attendoient, il ſe répandoit en plaintes, & diſoit que tout le fruit qu'il retireroit de ſa nouvelle dignité, c'eſt qu'il mourroit au milieu de plus de travaux. Lorſqu'il arriva à Vienne (a) les habitans de tout âge & de toute condition, auſſi bien que ceux qui étoient venus des environs, s'empreſſerent à honorer l'entrée d'un Prince chéri & qu'ils obtenoient ſelon leurs vœux. Du plus loin qu'ils le virent, ils lui prodiguerent les noms de Général heureux & clément, & le précéderent en le comblant d'éloges & en ſe repaiſſant du plaiſir de le voir légitimement revêtu de la pourpre; ſon arrrivée leur parut être un remède puiſſant à leurs maux, & ils eſtimerent qu'un génie bienfaiſant, avoit pré-

(a) En Dauphiné.

présidé à son élection. Une vieille femme privée de la vue, ayant appris que c'étoit Julien qui entroit, s'écria, *c'est lui qui qui rétablira les temples des Dieux.*

CHAPITRE X.

De l'origine des Gaulois ; de leurs noms de Celtes, de Galates ; & de leurs Docteurs.

Puisque j'entreprens comme dit Virgile, un plus grand ouvrage, & qu'un ordre supérieur d'événemens s'offre à moi, il conviendra je crois de décrire les différentes parties & la situation des Gaules, de peur que parlant de choses inconnues, au milieu d'un récit d'entreprises importantes & de divers combats, je ne ressemble à ces navigateurs négligens, qui se voyent obligés au milieu des flots & de la tempête, de racommoder leurs voiles & leurs cordages qu'ils auroient pu préparer à loisir.

Les anciens auteurs, incertains ſur l'origine des Gaulois, ne nous en ont laiſſé qu'une connoiſſance imparfaite. Mais Timagène (*a*) qui étoit Grec & qui avoit les talens propres à cette nation, a tiré de divers écrits bien des choſes qu'on avoit longtems ignorées; m'appuyant donc ſur ſon témoignage, après avoir écarté ce qu'il y a d'obſcur dans ce ſujet, je vais les expoſer ici avec autant de franchiſe que de clarté.

Quelques-uns ont aſſuré, que les premiers hommes qu'on vit dans ces contrées, étoient des aborigenes appellés Celtes, du nom de leur premier Roi, & Galates, (car c'eſt ainſi que les Grecs nomment les Gaulois) de Galata ſa mere. D'autres prétendent que les Doriens qui ſuivirent le plus ancien des Hercules, habiterent les bords de l'Océan. Les Druides diſent qu'en effet une partie de ce peuple étoit indigéne, mais que d'autres

(*a*) Grammairien d'Alexandrie, également aimé de POMPÉE & de CÉSAR. *V. Suidas. Séneque de la Colère Liv. III. Chap. 24.*

que des guerres fréquentes & l'accroissement de l'impétueux Océan chasserent de leurs foyers, vinrent des îles les plus éloignées & de pays, situés au delà du Rhin, se joindre à eux.

Quelques-uns disent encore, qu'un petit nombre échappés à la ruine de Troye, pour éviter les Grecs qui étoient répandus par tout, occuperent cette contrée qui alors étoit déserte; ses habitans même assurent plus que personne, ce que nous trouvons gravé dans leurs monumens, c'est qu'Hercule fils d'Amphitrion, se hâta de détruire les Tyrans Gérion & Tauriscus dont l'un ravageoit l'Espagne & l'autre les Gaules, qu'il les défit, & que du commerce qu'il eut avec des femmes des premières familles de ce pays, naquirent plusieurs enfans qui donnerent leurs noms aux diverses régions qu'ils gouvernerent; qu'un peuple Asiatique quittant ensuite Phocée (*a*) pour éviter

(*a*) Présentement Fochea ou Foggia dans la Turquie Asiatique.

éviter la cruauté d'Harpalus Préfet du Roi Cyrus, aborda en Italie. Une partie de ces fugitifs fonda dans la Lucanie Vélia (*a*), une autre Marſeille dans la Viennoiſe (*b*); leurs forces s'accrurent enſuite, & ils conſtruiſirent pluſieurs villes; mais ne pouſſons pas juſqu'au dégoût cette variété d'opinions.

Les hommes de ce pays s'étant peu à peu policés, firent fleurir les études utiles que les Bardes, les Euhages, & les Druides avoient commencé à cultiver.

Les Bardes chanterent en vers héroïques au ſon de leurs lyres, les hauts faits des hommes célébres. Les Euhages, tacherent par la méditation d'expliquer l'ordre & les merveilles de la nature. Au milieu de ceux-ci ſe diſtinguoient les Druides qui réunis en ſociété, ſelon la déci-

(*a*) Aujourd'hui Caſtello a mare della Brucca dans le royaume de Naples.

(*b*) La partie de la Gaule qu'on appelloit alors Viennoiſe, s'étendoit ſur la rive gauche du Rhone depuis ſon iſſue du Lac *Leman* ou de Genève, juſqu'aux embouchures de ce fleuve dans la mer.

décision de Pythagore, s'occupoient de questions profondes & sublimes, s'élevoient au dessus des choses humaines, & soutenoient l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE X.

Des Alpes Gauloises & des divers chemins qu'on y a faits.

On seroit tenté d'attribuer à l'art, ce que la nature a fait pour fortifier de toutes parts cette partie des Gaules qui par de hautes montagnes, & l'horreur des neiges éternelles qui les couvrent, a été autrefois presque inconnue au reste de l'Univers, si ce n'est du côté des lieux qui touchent à l'Océan.

Au midi, elle a la mer de Toscane (*a*), & celle de Provence. Au Septentrion, le

(*a*) C'est cette partie de la Méditerranée qui est renfermée entre la Toscane, l'État de l'Église, le

le Rhin la sépare de nations féroces; la mer & les Pyrenées l'enveloppent au couchant, elle à pour bornes & pour rempart à l'Orient les Alpes Cottienes (*a*). Lorsque nous eumes dompté les Gaules, le Roi Cottius qui d'abord se tint renfermé dans ces défilés qu'il regardoit comme de lieux inaccessibles, s'humanisant enfin, fut admis dans l'alliance d'Octavien, & s'immortalisa en ouvrant aux voyageurs par d'immenses travaux, des chemins courts & commodes, à travers les Alpes anciennes dont nous dirons bientôt ce que nous en avons appris. Sur ces Alpes Cottienes qui commencent à la ville de Suze (*b*), s'éléve une haute montagne dont aucun chemin n'ouvre l'accès; sa pente en venant des Gaules paroit douce; de l'autre côté ce sont des rochers qui

Royaume de Naples, & les Iles de Sicile, de Sardaigne & de Corse.

(*a*) C'est le mont Genevre où la Durance prend sa source peu loin de Briançon dans le Dauphiné.

(*a*) Dans le Marquisat de Suze en Piémont.

qui semblent suspendus; spectacle effrayant sur-tout au printems, où les glaces & les neiges que fondent des vents chauds, se répandent par toutes ces gorges étroites, & où des amas de bruines qui cachent les creux qu'on rencontre dans ces sombres routes font tomber les hommes, le bêtail, & les voitures. Le seul reméde qu'on oppose à ce mal, c'est d'employer des hommes & des bœufs qui au moyen de grosses cordes, attachées par derrière aux voitures, les tirent avec effort & les font peu à peu avancer avec moins de péril. Voilà ce qui arrive au printems.

En hyver une glace dure & polie, qui rend le chemin très-glissant, force à marcher à pas précipités, & de larges fondrières répandues dans la plaine que couvre une croute perfide, engloutissent souvent ceux qui s'y fient.

Les personnes qui connoissent ces lieux, fichent en terre, & dans les endroits surs, des perches destinées à diriger les voyageurs dans leurs routes; mais si l'abondance des neiges cache ces pieux,

ou que les torrens qui tombent des montagnes les enlevent, on ne passe que difficilement, même avec le secours des paysans qu'on prend pour guides. Du sommet de ce mont Italien, jusqu'à un endroit nommé Mars, se présente la plaine qui peut avoir sept milles d'étenduë, & de là s'éleve une autre montagne, plus roide encore, & d'un plus difficile accès, jusqu'au sommet de la Dame, nom qui lui vient de l'accident arrivé à une femme de qualité; d'ici le chemin commence à aller en pente & devient plus commode jusqu'au fort de Virgance (*a*). Le tombeau du Roi qui construisit comme nous avons dit ces chemins, est près des murs de Suze.

On vénére ses manes, par deux motifs; d'un côté parce qu'il gouverna ses états avec équité; de l'autre, parce qu'ayant fait alliance avec les Romains, il fit jouir son peuple d'une paix constante.

Quoi-

(*a*) Briançon en Dauphiné.

Quoique la route dont nous venons de parler soit la plus fréquentée, la plus courte, & la plus renommée, on en a fait cependant d'autres dans des tems fort antérieurs. Hercule le Thebain lorsqu'il marcha, comme je l'ai dit, contre Geryon & Tauriscus fit la première près des Alpes qui touchent à la mer, & lui donna le nom d'Alpes Grecques (*a*). Il consacra aussi comme un monument éternel de sa gloire la citadelle, & le port de Monaco; enfin voici pourquoi plusieurs siècles après, on nomma les Alpes, Alpes Pennines (*b*). Lorsque P. Cornelius Scipion, père de l'Africain, fut au secours de Sagonte dont les habitans célébres par leurs malheurs & leur fidélité étoient vivement assiéges par les Africains; il passa en Espagne avec une flotte chargée de bons soldats; mais cette ville qui fut obligée de céder

(*a*) Ces montagnes s'étendoient depuis le mont Cénis jusqu'au Grand St. Bernard.

(*b*) Elles alloient du Grand St. Bernard au mont St. Gothard.

céder à la force ayant été détruite, il se vit hors d'état de poursuivre Annibal; qui avoit passé le Rhône trois jours avant lui & prenoit sa route vers l'Italie; il navigea donc avec célérité, pour observer près de Genes, ville de la Ligurie, le moment où il déboucheroit des montagnes & si l'occasion s'en présentoit, pour l'attaquer dans la plaine avant qu'il put se remettre des fatigues de cette marche.

Scipion qui pensoit à tout, avertit encore Cn. Scipion son frére de se rendre en Espagne, pour empêcher également Asdrubal d'en sortir; mais celui-ci qui étoit aussi fin qu'actif, instruit de ce dessein par des transfuges, que des gens de Turin lui emmenerent, vint par le Tricastin (*a*) & par l'extrêmité de la côte des Voconciens (*b*) aux défilés du pays

(*a*) C'est le Territoire de St Paul de trois Chateaux en Dauphiné.

(*b*) Peuples de la Gaule Narbonnoise. *Vocance* bourg aux environs de Frejus en Provence, semble conserver quelque trace de cette dénomination.

pays des Tricoriens (*a*) & s'ouvrit là une route impraticable jusqu'alors; car il tailla un roc d'une hauteur immense, qu'il rompit par la violence des flammes & en y répandant du vinaigre, puis il se jetta dans l'Etrurie (*b*), après avoir passé le fleuve tortueux & rapide de la Durance. Mais c'en est assez sur les Alpes, passons au reste.

CHAPITRE XI.

Description abrégée des Gaules & du cours du Rhône.

Ces pays, anciennement inconnus comme barbares, furent à ce qu'on croit divisés en trois parties; les Celtes qui étoient

(*a*) Le nouveau Traducteur de Pline pense que c'est le pays compris entre la Durance & l'Issolet, depuis Entrebeirs, jusqu'à Collobrious Liv. III. Chap. 4.

(*b*) La Toscane.

étoient les Gaulois, les Aquitains & les Belges, tous différens par leurs mœurs, leurs langages & leurs loix. La Garonne sépare les Gaulois qui sont les Celtes, des habitans de l'Aquitaine; elle sort des Pyrenées & après avoir passé par plusieurs villes, se jette dans la mer. Les Gaulois sont encore séparés des Belges, par la Marne & la Seine, rivières également considérables, elles traversent le Lionnois, se joignent après avoir environné comme une île, le Chateau des Parisiens nommé Lutece, & roulant ensuite leurs eaux réunies, elles vont au loin se perdre dans la mer près du fort de Constance.

Les Belges passoient pour être de tous ces peuples, les plus vaillans, parce que n'étant ni civilisés ni efféminés par les plaisirs étrangers, ils combattirent longtems contre les Germains qui sont au delà du Rhin.

Les habitans de l'Aquitaine au contraire, chez lesquels le voisinage & les agrémens de leurs côtes faisoient aborder des

des marchandiſes étrangères, s'amollirent bientôt & ſubirent le joug des Romains.

Toutes les Gaules, depuis la conquête qu'en fit Jules Céſar, furent partagées en quatre Gouvernemens. La Narbonnoiſe étoit le premier, il avoit ſous lui le Viennois & le Lionnois. Le ſecond comprenoit toutes les Aquitaines. Le troiſième les deux Germanies; & les Belges le quatrième. Mais à préſent les Provinces compriſes dans toute l'étenduë des Gaules ſont, la ſeconde Germanie (la première commençant à l'Occident) qui a Cologne & Tongres, villes conſidérables & opulentes. La première Germanie, où l'on trouve, outre pluſieurs villes municipales, Mayence, Worms, Spire & Strasbourg célébres par la défaite qu'y eſſuyerent les barbares. Vient enſuite la première Belgique, elle s'étend juſqu'à Metz & à Treves, où les Princes font leur réſidence. La ſeconde Belgique lui eſt limitrophe, elle renferme Amiens qui mérite d'être remarquée,

Cha-

Chalons ſur Marne & Rheims. Les principales villes des Sequanois ſont Beſançon & Basle. Lion, Chalons ſur Saone, Sens, Bourges & Autun dont les murailles ſont ſi anciennes, embelliſſent la première Lionnoiſe. Tour & Rouen, Evreux & Troyes ſont dans la ſeconde. Les Alpes Grecques & Pennines ont outre des villes moins connuës, Avenche (*a*), déſerte à la vérité, mais qui doit avoir eû autrefois de la réputation à en juger par les ruines de ſes édifices. Ce ſont là les villes & les provinces les plus diſtinguées des Gaules.

Dans l'Aquitaine qui eſt du côté des Pyrenées, & de cette partie de la mer qui touche à l'Eſpagne, la première Province Aquitanique renferme de grandes & belles cités, ſans parler de pluſieurs autres, Bourdeaux, Clermont, Saintes & Poitiers s'y diſtinguent, Auſch & Bazas ſont honneur à la Novempopulane.

(*a*) Entre Berne & Fribourg en Suiſſe.

ne (*a*). Eufes, Narbonne, Toulouse, sont les premières villes de la Narbonnoise. La Viennoise à plusieurs belles cités telles que Viennes même, Arles, Valence, auxquelles on joint Marseilles dont l'alliance, à ce qui paroit par l'histoire, a souvent été utile aux Romains dans des circonstances périlleuses. Aix, Nice, Antibes, & les Iles Hieres, sont dans le voisinage.

L'histoire que je décris, m'appellant à parler de tant d'objets divers, il me paroitroit absurde & contraire à l'ordre, de passer sous silence ce fleuve si célébre & connu sous le nom de Rhône.

Abondant dès sa source, il sort des Alpes Pennines, remplit de son propre volume son lit, descend avec impétuosité dans la plaine, & se jette ensuite dans un lac nommé Leman (*b*) qu'il traverse sans se confondre jamais avec lui, mais cherchant de l'autre côté une issue, il coule au

(*a*) C'étoit la partie de l'Aquitaine qui se trouvoit entre la Garonne & les Pyrenées.

(*b*) C'est le Lac de Genéve.

au dessus d'eaux moins rapides, & s'ouvre avec violence un passage. De là sans causer le moindre dommage, il parcourt la Savoye & le pays des Sequaniens (*a*), & se répandant au loin, il arrose à gauche la Viennoise, & à droite la Lionnoise; puis il traverse des espaces tortueux & donne son nom à l'Ar nommé autrement la Saone, qui coule dans la première Germanie, où est proprement le commencement des Gaules, & où l'on ne compte plus le chemin par milles, mais par lieues. Ici le Rhône enrichi du tribut d'autres rivières, porte de gros navires qui sont souvent le jouet des vents; enfin après avoir parcouru les lieux que la nature lui a marqués, à peu près à dix-huit milles d'Arles, il joint par un large détroit appellé les gros du Rhône, son onde écumante à la mer. C'en est assez sur la position des lieux, venons à la figure & aux mœurs des Gaulois.

(*a*) La Franche Comté.

CHA-

CHAPITRE XII.

Des mœurs des Gaulois.

Les Gaulois ſont preſque tous blancs & de haute taille; ils ont les cheveux blonds, le regard farouche, aiment les querelles, & ſont déméſurément vains. Pluſieurs étrangers réunis, ne pourroient pas ſoutenir l'effort d'un ſeul d'entr'eux avec qui ils prendroient querelle, s'il appelloit à ſon ſecours ſa femme qui l'emporte encore ſur lui & par ſa vigueur & par ſes yeux hagards. Elle ſeroit redoutable ſur tout, ſi enflant ſon goſier & grinçant des dents elle s'apprétoit de ſes bras forts, & auſſi blancs que la neige, à jouer des pieds & des poings, pour en donner des coups auſſi vigoureux, que s'ils partoient d'une catapulte. Ils ont pour la pluſpart, la voix effrayante & menaçante, lors même qu'ils ne ſont pas en colère. Ils ſont généralement cas de la propreté; dans ces contrées, ſur tout

chez les habitans de l'Aquitaine, vous ne trouverez pas comme ailleurs un homme, ou une femme, quelques pauvres qu'ils ſoient, qui ait des vêtemens ſales, ou déchirés:

A tout âge ils ſont propres à la guerre; le vieillard-y-va avec autant de courage que la jeuneſſe; endurcis par le froid & le travail, ils mépriſent tous les dangers; aucun d'eux ne s'eſt jamais coupé le pouce, comme en Italie, pour ſe ſouſtraire aux fatigues de Mars; auſſi appellent ils en badinant ces gens là, des Murcons (*a*).

Ils aiment le vin à la paſſion & tachent de l'imiter par diverſes boiſſons. On voit chez eux le bas peuple courir çà & là, dans un état d'yvreſſe que Caton à définie, une eſpèce de fureur volontaire, ce qui confirme ce qu'à dit Cicéron en défendant Fonteius, que les Gaulois *en boiront leur vin plus trempé, eux qui auroient cru s'empoiſonner en y mélant de l'eau.*

(*a*) D'un vieux mot qui ſignifioit mutiler.

l'eau. Ces régions & sur tout celles qui confinent à l'Italie, ont passé successivement, & sans de grands efforts, sous la domination des Romains. Le premier essay en fut fait par Fulvius (*a*); fatiguées ensuite par les petits combats que leur livra Sextius (*b*), elles furent enfin vaincues par Fabius Maximus. Le succès de cette entreprise, qui fut décidé par la défaite entière des Allobroges, la plus rebelle de ces Nations, lui en mérita le surnom (*c*). Car César après une guerre de dix années & des pertes réciproques, subjugua & nous attacha selon Saluste par une alliance éternelle, toutes les Gaules, à l'exception de celles que des marais rendoient inaccessibles. Mais je me suis trop écarté, revenons à notre sujet.

(*a*) M. Fulvius Flaccus. *V. Tite-Live Ep. LX.*

(*b*) Sextius Calvinus. *V. Vellejus Paterc. Liv. I. Chap. 15.*

(*c*) *V. Valere Maxime Liv. VI. Chap. 9. §. 4. Vellejus Paterc. Liv. XI. Chap. 10. Florus Liv. III. Chap. 2.*

CHAPITRE XIII.

De Musonien Préfet du Prétoire en Orient.

Après qu'une mort cruelle eut terminé les jours de Domitien, Musonien qui lui succèda, gouverna l'Orient en qualité de Préfet du Prétoire. Renommé pour la connoissance qu'il avoit de la langue grécque & latine, il jouit de plus de gloire qu'il n'avoit lieu d'espérer. Constantin qui vouloit s'instruire à fond de la secte de Manichéens & d'autres semblables, ne trouvant personne qui fut propre à les lui faire connoitre, le choisit pour cela, sur le témoignage avantageux qu'on lui rendit de sa capacité. Le succès avec lequel il s'en acquitta, lui valut le surnom de Musónien, à la place du nom de Stratégius qu'il portoit auparavant; de là, s'élévant de grade en grade, il parvint à la préfecture; il étoit d'ailleurs sage, agréa-

agréable aux Provinces, doux & caressant; mais dominé par un sordide intérêt, il saisissoit toutes les occasions de gagner, & ce qui est sur tout déteſtable, il profitoit des embarras des procès pour satisfaire sa passion. On en eut une preuve, dans les recherches qu'on fit à l'occasion de la mort de Théophile que livra la trahison du César Gallus, & que la populace en fureur mit en pièces. Les pauvres qui lorsqu'on commit cette horrible action, étoient absens, comme on le prouva, furent condamnés, & les riches, seuls coupables, ne furent que dépouillés de leurs biens & renvoyés absous. Prosper égaloit à cet égard Musonien. Il gouvernoit les Gaulois & faisoit l'office de Général de la cavalerie, plein de bassesse & de lacheté, & comme dit Plaute *méprisant l'art de voler sous main* (a), il pilloit à découvert. D'accord entr'eux, ils s'aiderent mutuellement à s'enrichir. Les Chefs des Perses voisins des fleuves, pro-

(a) *Epid. Act I. Sc. 1.*

profiterent de l'éloignement de leur Roi qui étoit occupé ſur les frontières, pour inquiéter audacieuſement les nôtres par des corps de pillards, qui tantôt tomboient ſur l'Arménie, tantôt ſur la Méſopotamie, pendant que les Gouverneurs Romains, ne penſoient qu'à s'approprier les dépouilles des ſujets.

AM-

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVI.

CHAPITRE I.

Éloge du César Julien.

Tandis que les deſtinées faiſoient paſſer l'Empire Romain par cette ſuite de révolutions, le Céſar fut créé Conſul à Vienne, par Auguſte qui l'étoit pour la huitiéme fois; ce jeune Prince dont l'ame naturellement hardie s'occupoit nuit & jour du tumulte des combats & de la défaite des barbares, ne penſoit qu'à profiter de la première occaſion pour réunir toutes les parties qu'on avoit détachées des Provinces. Les grandes choſes qu'il eut le courage & le bonheur d'exécuter dans les Gaules, l'emportant ſur quantité de faits célébrés par l'anti-

quité, j'employerai tout ce que j'ai de talens à les expoſer avec ordre.

Ce que j'en dirai ſera, non l'ouvrage d'une ingénieuſe impoſture, mais l'expreſſion de la vérité même appuyée ſur de bons témoignages, & approchera en quelque ſorte du genre du Panégyrique.

Il paroît que ce Prince fut animé depuis ſon enfance juſqu'à ſon dernier moment, du déſir invariable de conformer toutes ſes actions aux loix de la ſageſſe; car par les plus rapides accroiſſemens, il ſe diſtingua ſi fort, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, que ſa prudence l'égala à Titus fils de Veſpaſien, & le cours glorieux de ſes exploits, à Trajan. Il eut la clémence d'Antonin, & ſe propoſant pour modèle les mœurs & la conduite de Marc-Aurele, il lui reſſembla par le ſoin qu'il prit de cultiver & de perfectionner ſa raiſon; & bien qu'il en ſoit ſuivant Cicéron (*a*), de la perfection à laquelle on

(*a*) Dans ſon traité de l'Orateur adreſſé à Brutus. Ch. 43.

on a porté les beaux arts, précisément de même, que de ces arbres dont l'extrême-hauteur fait éprouver une satisfaction que ne nous causent, ni leurs troncs ni leurs rejettons; on peut dire pourtant que les premiers traits de cette ame héroïque, que tant de nuages cacherent d'abord, mériteroient d'être préférés à tout ce que ce Prince fit de glorieux dans la suite, par la raison qu'élevé dans sa première jeunesse comme Érechtée (*a*), dans le sanctuaire de Minerve, & tiré, non d'une tente militaire, mais de la vie obscure & privée de l'Académie, pour passer au champ de Mars; après avoir vaincu l'Allemagne, & pacifié les contrées qu'arrosent les froides eaux du Rhin; tantôt il répandit le sang de Rois qui ne respiroient que carnage, tantôt il les chargea de fers.

(*a*) *Voy. Hygin. Fabl. CLXVI.*

CHAPITRE II.

Julien attaque les Allemands, qu'il bat, disperse, ou fait prisonniers.

Au milieu des soins qui l'occuperent pendant cet hyver à Vienne, il apprit par les avis fréquens qu'il recevoit, qu'Autun (*a*), ville dont les murailles étoient fort étendues, mais que le laps du tems avoit ruinées, ayant été inopinément attaquée par les barbares, & la garnison qui s'y trouvoit, manquant de courage, les Vétérans, comme il arrive lorsque réduit au désespoir on repousse des dangers imprévus, étoient accourus & l'avoient vaillament défendue. Sans perdre de tems, & sourd à la basse adulation de ceux qui l'environnoient, & qui faisoient tous leurs efforts pour l'amollir; dès qu'il eut fait les préparatifs suffisans, il se rendit

(*a*) En *Bourgogne.*

dit le 24. de Juin dans cette ville. Tel qu'un vieux Capitaine, il montra tant d'intelligence & de bravoure pendant cette marche, qu'à chaque inſtant il auroit pû, s'il l'avoit fallu, en venir aux mains avec les barbares répandus de différens côtés.

Tenant enſuite conſeil avec ceux qui connoiſſoient le pays, ſur la route qu'il convenoit de prendre, on parla beaucoup; les uns vouloient qu'on marchât par Arbor.... d'autres par Sédelaucus (a), & Cora (b); mais quelques-uns ayant dit que Sylvain Général d'Infanterie avoit paſſé, non ſans peine peu auparavant, avec un corps de huit mille auxiliaires par un chemin plus court, mais dangereux à cauſe des épaiſſes forêts qui le couvrent, c'en fut aſſez pour l'animer à ſuivre l'exemple de ce vaillant officier.

Ne

(a) *Saulieu* petite ville en Bourgogne à ſix lieues d'Autun.

(a) *Cure* village ſur la rivière de ce nom; elle coule ſur les confins de la Bourgogne & du Nivernois.

Ne prenant donc avec lui que des Cuiraſſiers (*a*) & des Archers (*b*) troupes peu propres. à défendre un Général, il parcourut en diligence ce chemin & vint à Auxerre (*c*); après y avoir, ſelon ſa coutume, donné quelque repos au ſoldat, il prit la route de Troyes; pendant la marche il renforça ſes flancs & obſerva ſoigneuſement les mouvemens des barbares qu'il ſuppoſoit plus nombreux qu'ils n'étoient en effet, & qui fondoient par pelotons ſur lui; tantôt il occupoit des poſtes avantageux d'où il écraſoit ſans peine les ennemis; tantôt il en faiſoit priſonniers quelques-

(*a*) L'original porte les *Cataphractaires* & les *Balliſtaires*. J'ai crû devoir rendre ces termes par quelque choſe d'équivalent. Les *Cataphractaires* étoient des Cavaliers armés de toutes pièces; & couverts de fer auſſi bien que leurs chevaux. *Tite - Live Liv. XXXV. Chap. 48. & Liv. XXXVII. Chap. 40.* parle déjà de cette eſpèce de troupes. *Voy. encore Pitiſcus. Saumaiſe ſur la vie d'Aurélien par Vopiſcus.*

(*b*) *Juſte - Lipſe. Poliocert. Liv. III. Dial. 3.* croit qu'il s'agit ici de Frondeurs ou d'Arbalétriers. *Voy. ſur les Balliſtaires, Pitiſcus, & la Notice de l'Empire.*

(*c*) En Bourgogne

ques-uns que la frayeur lui livroit. Il laissa les autres s'échapper, parceque le poids des armes ne permettoit pas à nos gens de les poursuivre. Cet heureux début lui fit espérer qu'il tiendroit tête à cet ennemi, & après bien des dangers, il se présenta si inopinément aux portes de Troyes, que les habitans glacés d'effroy à cause de cette multitude de barbares répandus autour de leur ville, ne lui ouvrirent qu'en tremblant.

Il ne s'y arrêta que le tems qu'il fallut pour refaire un peu ses troupes, & se rendit promtement à Rheims où il avoit ordonné à son armée de se rassembler & de l'attendre.

Marcel successeur d'Ursicin la commandoit; Ursicin qui avoit eu ordre de rester là jusqu'à la fin de l'expédition, s'y trouvoit aussi. Après bien des délibérations, on résolut enfin d'attaquer les Allemands par Dieuze (*a*); le soldat serra ses rangs & marcha plus gayement que de coutume.

Les

(*a*) Dans la Lorraine.

Les ennemis profiterent de la connoiſſance qu'ils avoient de ces lieux & d'un brouillard qui empêchoit de diſtinguer les objets les plus voiſins, pour tomber par un ſentier détourné ſur l'arrière-garde de Julien; ils auroient preſque entiérement détruit deux légions qui fermoient la marche, ſi le bruit qu'occaſiona cette attaque n'eut fait venir les troupes des alliés au ſecours. Depuis ce moment Julien fut toujours ſi circonſpect & ſi prévoyant, qu'on le vit dans toutes ſes marches, & à chaque paſſage de rivière, ſe conduire comme s'il avoit quelques embuches à craindre; qualité excellente dans les grands Capitaines, & qui aſſure ſouvent le ſalut d'une armée. Apprenant donc que Strasbourg, Brumat, Saverne, Seltz, Spire, Worms & Mayence étoient entre les mains des barbares, & qu'ils en occupoient les dehors (car ils craignent le *ſéjour* des villes qu'ils regardent comme des tombeaux où l'on s'enferme tout vivant) la première de ces places dont il s'empara fut Brumat. Comme il en approo-

prochoit, un corps de Germains se présenta pour l'attaquer; mais il rangea aussi-tôt son armée en croissant, & dès le premier choc, les ennemis qui se virent pressés de deux côtés, prirent la fuite, quelques-uns des leurs ayant été faits prisonniers, & d'autres ayant péri dans le combat.

CHAPITRE III.

Julien reprend Cologne & y fait la paix avec les Rois des Francs.

Comme rien ne s'opposoit plus à ses entreprises, il marcha pour reprendre Cologne qui avoit été détruite avant son arrivée dans les Gaules. On ne trouve dans ces quartiers ni villes ni châteaux, excepté près de Coblens (*a*) (ainsi nommé par-

(*a*) Du latin *Confluens*, Confluent, c'est l'endroit où se joignent deux rivières.

parce que la Moselle s'y joint au Rhin) où est Rheinmagen (*a*) & une tour près de Cologne même. Il entra donc dans cette derniére, & la terreur qu'il inspiroit aux Rois Francs affoiblissant la rage de ces peuples, il ne sortit pas de cette ville, avant d'avoir non seulement procuré à la République une paix avantageuse, mais encore assuré la possession de cette importante place. Content de ces premiers succès, il passa par Tréves, pour hyverner à Sens (*b*) qui étoit alors une ville très-commode. Il n'y fut pas dans l'inaction, accablé pour ainsi dire sous le poids de toutes les guerres qui se préparoient, il se vit encore obligé de s'occuper d'objets sans nombre, comme du soin de placer dans des lieux où on craignoit des surprises, les soldats qui avoient quitté leurs anciens postes, de dissiper les nations qui conspiroient à la perte du nom Romain, & de pourvoir à la subsistance

(*a*) Dans le Duché de Juliers.

(*b*) En Champagne.

tance d'une armée qui avoit d'immenſes eſpaces à parcourir.

CHAPITRE IV.

Julien eſt aſſiégé à Sens par les Allemands.

Au milieu de tous ces travaux, il fut attaqué par une multitude d'ennemis qu'animoit l'eſpoir de s'emparer de la ville; & ils comptoient d'autant plus de réuſſir qu'ils ſavoient par le rapport des transfuges qu'il n'avoit auprès de lui ni les Scutaires, ni les Gentils, répandus dans les places municipales pour la commodité de la ſubſiſtance. Comme.... (*a*) ayant donc fermé les portes & fortifié la partie des murailles qui étoit peu ſure, on le voyoit nuit & jour avec les ſoldats entre les tours & les crénaux, grinçant des dents

(*a*) Il y a ici une lacune dans l'original.

dents lorſqu'il ne pouvoit pas exécuter avec ſa foible garniſon, tout ce que ſa valeur oſoit tenter. Enfin après trente jours de ſiége, les barbares ſe retirerent abattus, & avouant tout bas que c'étoit en vain & follement qu'ils avoient formé cette entrepriſe. Il eſt à remarquer que Marcel Général de la Cavalerie qui ſe trouvoit dans le voiſinage, commit l'indignité de laiſſer le Céſar expoſé à ce danger, ſans daigner le ſécourir, tandis qu'il auroit dû, le Prince eût-il même été abſent, voler à la défenſe de cette place, & la ſouſtraire aux maux qui la menaçoient. L'actif Julien, dès qu'il fut délivré de cet embarras, ne penſa qu'à réparer les forces de ſes ſoldats en leur accordant le repos néceſſaire; exténués par la miſére ils ne trouvoient dans ce pays ſi ſouvent dévaſté, que peu d'alimens convenables; mais la diligence attentive du Prince rémédia encore à ce mal, & l'eſpoir de tems plus heureux encouragea les troupes à de nouvelles entrepriſes.

CHA-

CHAPITRE V.

Vertus de Julien.

D'abord ce qui n'eſt pas fort aiſé, il ſe fit un devoir de vivre toujours avec autant de tempérance, que s'il eut été aſtreint à ces loix ſomptuaires tirées des ordonnances de Lycurgue & de Solon; qu'on obſerva aſſez longtems à Rome, & que Sylla (*a*) le Dictateur releva de la décadence où elles alloient tomber; Julien penſoit avec Démocrite que les repas ſplendides ſont un beſoin pour le luxe; & que la vertu n'en demande que de ſobres.

(*a*) *Voyez Auln-Gelle Liv. II. Chap. 24.* Plutarque obſerve encore dans la vie de Sylla, qu'il viola la loi qu'il avoit faite pour modérer l'exceſſive dépenſe des funérailles, & que rien n'égala la magnificence des obſèques qu'il fit à ſa femme Metella; il ne s'écarta pas moins auſſi des réglemens qu'il avoit dreſſés pour ramener les repas & les feſtins à l'ancienne ſimplicité.

bres. C'eſt auſſi avec beaucoup de raiſon que Caton de Tuſculum (*a*) à qui la ſageſſe de ſa conduite à fait donner le ſurnom de Cenſeur, a dit, *s'occuper beaucoup de la table, c'eſt négliger beaucoup la vertu.* Enfin comme il liſoit ſouvent un petit livre que Conſtance, lorſqu'il l'envoya faire ſes études lui avoit adreſſé, & dans lequel il déterminoit avec trop de profuſion ce qui devoit paroître ſur ſa table; il défendit d'exiger & de lui ſervir, le phaiſan (*b*), les poitrines & les tettines de truïe (*c*), content comme le dernier des ſoldats, des mets ſimples que le hazard lui fourniſſoit.

Delà

(*a*) *Fraſcati* dans l'état de l'Égliſe en Italie, répond aſſez à la ſituation de Tuſculum. *Voyez ſur la tempérance & la frugalité de Caton* VALERE MAXIME. *Liv. IV. Chap. 3. §. 2. & Plutarque.*

(*b*) *Voy. ſur cet oiſeau Pitiſcus.*

(*c*) *Pline Liv. VIII. Chap. 51.* „On trouve „dans les régiſtres des cenſeurs, des pages entiéres „de reglemens portant défenſes de ſervir dans les feſ„tins pluſieurs friandiſes tirées du pourceau mâle ou „femelle, telles que des tettines, des glandes, des „béatilles, des matrices & des fronts de hure.

Delà vint qu'il partagea ses nuits en trois parties, dont il donnoit l'une au repos, la seconde aux affaires, & la troisième au commerces des Muses, comme le faisoit Alexandre le Grand, quoique d'une façon moins màle. Car ce Prince tenoit de sa main étendue hors du lit, une boule d'argent qui lorsque le sommeil avoit relaché ses membres, le reveilloit par le bruit qu'elle faisoit, en tombant dans un bassin d'airain. Julien au contraire, se réveilloit aussi souvent qu'il le vouloit, sans le secours d'aucun artifice, & se levant toujours au milieu de la nuit, non de dessus des lits de duvet ou de couvertures de soye brillamment colorées, mais d'un tapis & d'une peau d'ours. que le peuple appelle sisurne, il sacrifioit en cachette à Mercure que la Théologie dit être l'intelligence la plus active du monde & celle qui imprime du mouvement aux pensées.

Au milieu d'une aussi grande abstinence, il donnoit toute son attention aux affaires de la République. Après s'en être

oc-

occupé comme d'objets importans & sérieux, il consacroit le reste du tems à la culture de son esprit. Il est incroyable à quel point l'ardeur d'approfondir les choses les plus élevées, l'animoit; comme s'il eut cherché des alimens propres à nourrir son ame brulante du desir de s'élever aux connoissances les plus sublimes, il parcouroit toutes les parties de la Philosophie & les discutoit murement. Mais tout en se livrant avec contention à ces graves méditations, il ne négligeoit pas les sciences moins sérieuses; il s'appliqua passablement encore à la Poésie, à la Rhétorique, (ce qu'indique le style enjoué quoique toujours décent de ses discours & de ses lettres) à l'histoire de son pays & à celle des autres nations. Joignez à cela que lorsqu'il traitoit quelque sujet en latin, il s'en aquittoit assez bien. S'il est vrai comme on le dit de (*a*) Cyrus, Roi de Perse, du Poëte

(*a*) *Pline Liv. VII. Chap. 24. Cic. de l'Orat. Liv. II. Chap. 86. & sur Hippias Liv. III. Ch. 32.*

Poëte Lyrique Simonide, & du ſubtil Sophiſte Hippias d'Elée, qu'ils avoient acquis une prodigieuſe mémoire par l'uſage de quelque boiſſon, on pourroit ſoupçonner Julien d'avoir, épuiſé juſqu'à la derniére goute le tonneau qui renferme la mémoire, ſi ce tonneau a jamais exiſté (a). Cette façon de s'occuper ainſi pendant la nuit, prouve donc ſa chaſteté & ſes vertus. Nous ferons connoître à meſure que les circonſtances l'exigeront, comment ſes journées étoient remplies, ce qu'il dit d'agréable & d'élégant, de quelle maniére il ſe comporta avant & durant les combats, auſſi bien que les changemens avantageux qu'il fit avec autant de courage que de liberté, dans les affaires civiles. Philoſophe, & ſe voyant appellé comme Prince aux exercices militaires, & à apprendre au ſon des inſtrumens, l'art de marcher plus en cadence, il s'appliquoit tout haut l'ancien

(a) Lindenbrug croit qu'Ammien fait alluſion ici à l'hiſtoire de Pandore rapportée par Héſiode.

cien proverbe & nommoit fréquemment Platon; *On met*, difoit il, *un bât fur un bœuf, ce n'eſt affurément pas là le fardeau qui nous convient.*

Les agens de l'Empereur ayant été admis dans le confeil pour y recevoir de l'or, l'un d'eux préfenta contre l'ufage fes deux mains au lieu du pan de fa robe, Julien dit à cette occafion, „*les gens d'affaires raviffent & ne reçoivent pas.* Sur les plaintes que lui firent des gens, contre un homme qui avoit violé leur fille, il ordonna, après qu'on eut convaincu l'accufé, de l'exiler; mais ceux-ci peu contents de cet arrêt vouloient qu'on mit le coupable à mort. „*Que les loix,* leur dit-il, *condamnent ma clémence, il faut qu'un Prince foit humain, & qu'il tempére leur rigueur.* Partant pour une expédition, il renvoya à l'examen des Gouverneurs de Province, plufieurs perfonnes qui fe plaignoient d'avoir été lézées; après s'être informé à fon retour de ce que chacun avoit commis, il mitigea par la bonté, les châtimens que méritoient les dé-

délits. Enfin, outre ses victoires par lesquelles il chassa plus d'une fois avec autant de bravoure que de succès les barbares toujours disposés à remuer, une preuve incontestable qu'il soulagea les Gaules réduites à la derniére misére, c'est qu'il trouva à son entrée dans ce pays, qu'on exigeoit pour chaque tête un impôt de vint cinq pièces d'or, & à son départ il avoit réduit à sept, tous les objets des charges. Aussi ces peuples le regardoient-ils dans les transports de leur joye comme un astre bienfaisant, qui paroissoit après de sombres ténébres. Disons encore qu'il observa scrupuleusement & avec fruit jusqu'à la fin de sa vie, de ne jamais dispenser par ce qu'on appelle indulgences, des arrérages des Tributs. Il n'ignoroit pas que c'étoit un moyen sur, d'augmenter la fortune des riches: puisqu'il est connu, que ce sont toujours les pauvres qu'on force à payer sans délai, dès les premiers momens de l'imposition.

Cependant au milieu de ces principes de modération qu'il suivoit dans le gouverne-

ment, & que les bons Princes dévroient imiter à l'envi; la fureur des barbares s'étoit accrue. Tels que des bêtes féroces qui s'accoutument à vivre de rapine par la négligence de leurs gardiens, & qui n'y renoncent pas même lorsqu'on leur en donne de meilleurs, mais tombent sur les troupeaux selon que le besoin les y incite, & aux risques d'y perdre leur vie; de même ceux-ci après avoir consommé tout ce qu'ils avoient ravi, & pressés par la faim, enlevoient encore de tems en tems des proyes; quelquefois aussi ils périssoient, avant d'en rencontrer.

CHAPITRE VI.

Le Consul Arbétion est accusé & absous.

Telle fut l'heureuse révolution qui se fit cette année dans les Gaules, malgré les apparences qui d'abord étoient peu favorables. Mais à la cour d'Auguste les cris de l'envie accuserent hautement Arbétion,

de

de s'être fait faire les ornemens Impériaux, comme s'il alloit obtenir l'Empire. Le Comte Vérissime poursuivoit cet Officier & lui attribuoit des choses atroces; il lui reprochoit ouvertement, que non content d'être parvenu de simple soldat, au premier grade militaire, il osoit penser à s'emparer du rang suprême. Arbétion étoit encore plus particulièrement persécuté par un certain Dorus, autrefois médecin des Scutaires, & qui ayant obtenu sous Magnence l'emploi de Centurion des statues & autres ornemens (*a*) de Rome, imputa comme je l'ai dit, au Préfet de la ville Adelphius, d'aspirer au thrône. Lorsqu'on en vint aux recherches, & que les choses en furent au point qu'on n'attendoit plus que la preuve; tout à coup, si l'on en croit le bruit public, les accusés aux instances des Chambel-

(*a*) L'office de cette sorte de Centurions étoit de veiller sur les statues & autres ornemens de marbre ou d'airain répandus dans la ville & d'empêcher qu'on les brisât. *Voyez les Frères Valois.*

bellans, furent délivrés de leurs fers, Dorus disparut & Vérissime se tût, à peu près comme lorsque la toile du théatre s'abat.

CHAPITRE VII.

Euthérius Chambellan de Julien, le défend devant Constance contre Marcel. Éloge d'Euthérius.

Sur ces entrefaites, Constance à qui l'on avoit rapporté que Marcel n'avoit donné aucun secours à Julien lorsqu'il étoit assiégé dans Sens, ôta le commandement à cet officier & le renvoya chez lui. Cet homme, piqué de ce procédé comme d'une souveraine injustice, & comptant sur l'attention que donnoit l'Empereur à tout ce qu'on lui disoit à la charge de quelqu'un, trama contre Julien; c'est ce qui engagea le Prince à envoyer après lui lorsqu'il partit, le Chambellan Euthérius, pour qu'il

qu'il fut à portée de diſſiper les fauſſetés que Marcel pourroit débirer. Celui-ci qui ignoroit qu'il étoit ſuivi, arriva donc bientôt à Milan & faiſant grand bruit, car il étoit impétueux & bavard, dès qu'il fut dans le Conſeil, il accuſa Julien d'inſolence, & donna à entendre en geſticulant beaucoup, que ce Prince ſe préparoit à prendre bientôt un plus grand eſſor. Comme il pouſſoit ces diſcours au delà des bornes, Euthérius qui obtint la permiſſion de paroître & de parler, diſſipa avec autant de décence que de retenue les menſonges qui enveloppoient la vérité. Il dit que pendant que Marcel étoit reſté malicieuſement dans l'inaction, (& perſonne n'en doutoit); Julien aſſiégé dans Sens, avoit avec l'activité la plus ſage repouſſé les barbares, & qu'il répondoit ſur ſa tête de l'attachement inviolable de ſon Prince, aux intérêts de Conſtance.

L'occaſion m'invite à entrer ſur cet Euthérius, dans quelques détails qui paroîtront peut-être peu croyables, par la raiſon qu'on revoqueroit en doute, fuſ-

ſent elles même appuyées de ſermens, les choſes que Numa Pompiſius, ou Socrates diroient à l'avantage d'un Eunuque. Mais il nait des roſes au milieu des épines, & parmi les animaux les plus farouches, il s'en trouve de doux. Je dirai donc un mot de ce que j'ai appris des bonnes qualités de cet homme. Il naquit en Arménie d'une famille libre, & fut pris dans ſon enfance par des ennemis qui infeſtoient les frontiéres.

On le fit Eunuque; vendu enſuite à des marchands Romains, il fut conduit au palais de Conſtantin. A meſure qu'il avanca en âge, il fit paroître de l'eſprit & ſe conduiſit bien; inſtruit autant qu'il convenoit à ſon état, il ſe diſtingua par le rare talent de débrouiller les affaires douteuſes, & embaraſſées.

Sa mémoire étoit prodigieuſe; il étoit avide des occaſions de faire du bien, & plein de bons conſeils; auſſi Conſtance n'auroit il jamais commis que des fautes dignes d'indulgence, s'il avoit toujours ſuivi les exhortations droites & honnêtes

de

de cet homme. Sa qualité de Chambellan de Julien lui fournit l'occaſion de corriger quelquefois ce Prince, de la légéreté que ſes mœurs ardentes des Aſiatiques lui avoient fait contracter. Tiré de la vie tranquille qu'il avoit embraſſée, & rappellé à la Cour, il ſoutint toujours ce caractère de modération & de probité, & y pratiqua ces vertus, au point qu'il n'y à pas d'exemple qu'il ait jamais trahi un ſecret, à moins que ce n'ait été pour aſſurer le ſalut de quelqu'un, ou qu'il ait été dévoré comme les autres de la paſſion de s'enrichir. De là vient auſſi que lorſqu'il ſe retira dans la ſuite à Rome pour y paſſer le reſte de ſes jours; ſa bonne conſcience qui l'y accompagna, le fit aimer & eſtimer de tous les ordres, tandis que pour l'ordinaire des hommes de cette eſpèce, après avoir acquis des richeſſes par des voyes indignes, tels que des hiboux, recherchent les ténébres, & redoutent les regards des malheureux qu'ils ont véxés.

En repassant plusieurs fois ce que l'histoire nous a transmis des anciens Eunuques, il ne m'a pas été possible d'en trouver un seul qui pût lui être comparé. Il en est un petit nombre, je le sais, qui ont été fidéles & honnêtes, mais cependant toujours entichés de quelque vice: parmi les bonnes qualités que chacun d'eux tenoit de la nature, ou de l'éducation, tantôt c'étoit l'avidité ou la rusticité qui dominoit; tantôt un penchant plus décidé à nuire, ou une basse adulation pour leur maître, ou enfin l'insolence d'un orgueil nourri par le pouvoir; mais j'avoue d'après les témoignages sans nombre de mes contemporains, que ni la lecture, ni la conversation ne m'en ont présenté aucun, qui fut aussi estimable par tant d'en droits, que le fut Euthérius; que si un lecteur versé dans l'histoire ancienne, m'objectoit Ménophile Eunuque de Mithridate Roi du Pont, je le prierois de se rappeller que la seule chose qu'on observe sur son sujet, c'est la belle action qu'il fit étant dans le danger le plus éminent. Son maître vaincu par

les

les Romains & par Pompée, & fuyant dans la Colchide, laiſſa entre ſes mains dans le fort de Synhore ſa fille Drypetine (*a*) qui étoit trés-mal; Ménophile, après l'avoir rétablie par ſes remèdes & ne penſant qu'à la conſerver, lorſqu'il vit que Manlius Priſcus, Lieutenant du Général Romain, aſſiégeoit la ville & que les habitans alloient ſe rendre, tourna contre lui-même l'épée qu'il avoit enfoncée dans le ſein de cette Princeſſe, pour ſauver ainſi à cette fille illuſtre la honte de la captivité & l'opprobre d'être violée. Mais reprenons le fil des événemens.

(*a*) *Voyez Valere Maxime Liv. I. Chap. 8.*

CHAPITRE VIII.

Rapports & calomnies qu'on sème dans le camp de Constance. Rapacité de ses Courtisans.

Marcel ayant été confondu & renvoyé comme nous l'avons dit, à Sardique sa patrie (*a*), on commit des iniquités sans nombre dans le camp de Constance, sous le prétexte de défendre la Majesté de l'Empire; car si quelqu'un consultoit un expert à l'occasion du cri d'une souris, de la rencontre d'une belette ou de tel autre présage; ou si pour appaiser quelque douleur il faisoit usage (ce que la Médecine même autorise) d'un reméde, ou d'une formule magique de vieille, il étoit aussitôt dénoncé comme coupable, trainé en justice, & mis à mort, sans savoir pourquoi.

(*a*) Aujourd'hui Sophie ou Triaditza dans la Bulgarie.

quoi. Environ dans ce tems, la femme d'un certain Danus accusa son mari pour des bagatelles qui firent pourtant craindre pour lui : on ne sait ce qui avoit attiré à cet homme la haine de Rufin que son prétendu zèle aux intérêts du Prince avoit élevé au grade de Chef des Officiers de la préfecture & qui profita comme nous l'avons dit, des rapports de Gaudence Agent du Prince, pour faire mourir avec tous ses convives, Africain homme Consulaire de la Pannonie.

Rufin qui étoit grand parleur, après un commerce criminel qu'il eut avec cette femme, abusa de sa facilité & l'entraîna dans un complot funeste : il lui persuada d'accuser à l'aide d'un tissu de mensonges, son innocent mari du crime de léze-Majesté, & de feindre qu'avec quelques complices, il cachoit le voile de pourpre qu'il avoit volé du tombeau de Dioclétien. Avec cette trame ourdie pour perdre plusieurs personnes, Rufin court, plein de l'espoir de grandes récompenses, porter ces calomnies au camp de l'Empereur.

Auſſitôt Mavortius, Préfet du Prétoire, homme d'une fermeté ſupérieure, & Urſule Grand Thréſorier, & qui n'étoit pas moins recommandable par ſon intégrité, reçurent ordre de faire une recherche exacte de ce crime. L'affaire fut donc traitée avec toute la rigueur qui étoit d'uſage, mais les tortures qu'on fit ſouffrir à pluſieurs perſonnes n'ayant rien découvert, & les juges reſtant indécis, la vérité étouffée juſqu'alors parut enfin; la femme fut contrainte d'avouer que Rufin étoit l'auteur de toute cette impoſture, elle ne déguiſa pas même l'infamie de ſon adultére: auſſitôt ſelon l'ordre & la juſtice, tous deux furent condamnés à la mort. Conſtance frémit à cette nouvelle & pleurant la perte de Rufin comme de ſon défenſeur le plus zélé, il envoya des cavaliers, & ordonna avec ménace à Urſule de révenir à la Cour. Celui-ci, ſans s'arrêter à ce qu'on lui dit pour l'empêcher d'obéir, part avec intrépidité & expoſe en plein Conſeil d'un ton ferme & libre ce qui s'étoit paſſé. Son aſſurance im-

imposa silence aux Courtisans; & le sauva ainsi que Mavortius du plus grand danger.

Ce fut dans ce tems encore que se passa dans l'Aquitaine une chose dont on parla beaucoup. Un certain fourbe invité à un repas splendide & somptueux, tel qu'on à coutume d'en donner dans ce pays, ayant apperçu deux couvertures de lit avec deux nœuds de pourpre si amples que par l'adresse avec laquelle les domestiques les avoient rangés, ils sembloient n'en faire qu'un, & la table étant couverte de semblables tapis, il en prit un de chaque main, cria que c'étoient les devants d'une robe impériale, puis parcourut l'intérieur des principaux appartemens, & occasionna ainsi la ruine d'une famille opulente. La même malignité fit qu'un agent qui se trouva invité en Espagne à un souper, ayant entendu les domestiques, qui selon l'usage, crioient en portant les lumières, le mot solemnel *Triomphons* (a), donna à cette expression un

(a) *V. Juste Lipse. Saturn. Lib. I. Cap. XIX.*

un ſens ſiniſtre, & fit la perte d'une maiſon diſtinguée. Ces maux & d'autres ſemblables ſe multiplioient d'autant plus, que Conſtance extrêmement craintif, croyoit toujours que c'étoit à lui qu'on en vouloit, tel que ce Dénis Tyran de Syracuſe qui pour ne pas confier ſa vie à des mains étrangères, enſeigna à ſes filles à le raſer (*a*), & fit environner la petite maiſon où il paſſoit la nuit, d'un large foſſé ſur lequel étoit un pont qu'on pouvoit déjoindre, & dont il enlevoit avant de ſe coucher, les chevrons & les ais pour les rajuſter enſuite à ſon réveil.

Ceux qui avoient quelque crédit à la Cour, augmentoient encore le nombre des malheurs civils, dans la vue d'obtenir les biens des condamnés & de groſſir leur fortune par la ruine de tout ce qui les environnoit. Il n'eſt pas douteux que Conſtantin excita le premier l'avidité des favoris, mais on peut dire que Conſtance les

(*a*) Plutarque dit dans la vie de Dion que Dénis employoit un charbon pour cette opération. *Voyez Valere Maxime Liv. IX. Chap. 13.*

les engraissa de la substance des Provinces. Sous son règne les Chefs de tous les ordres, brûlerent, au mépris du juste & de l'honnête, de la soif dévorante de s'enrichir. On peut compter parmi les juges civils, Rufin premier Préfet du Prétoire, parmi les militaires le Général de la Cavalerie Arbétion, le Chambellan Eusebe, & . . . . . Questeur; dans la ville, les Anicius dont les successeurs marchant dignement sur les traces d'aussi illustres Ancêtres, continuerent à être insatiables, malgré les biens immenses qu'ils possédoient déjà.

CHAPITRE IX.

On traite de la Paix avec les Perses.

Cependant les Perses enlevoient *en* Orient, non comme autrefois, en livrant de petits combats, mais comme des brigands & des filous, les hommes & les trou-

troupeaux; quelquefois ils s'en saisssoient à l'improviste, quelque fois aussi vaincus par le nombre, ils perdoient leur proye: souvent encore on avoit soin de soustraire à leurs yeux ce qui pouvoit être pris. Musonien, Préfet du Prétoire, qui ne manquoit pas comme nous l'avons dit de belles connoissances, mais dont l'ame étoit vénale & facile à corrompre, tâcha par des émissaires adroits & habiles à en imposer, de découvrir le projet des Perses, il admit dans les délibérations que demandoit cette entreprise Cassianus Duc de la Mésopotamie: c'étoit un homme endurci aux travaux & aux dangers de la guerre. Dès qu'ils eurent appris par le rapport uniforme de leurs espions, que Sapor, après avoir perdu beaucoup de monde, avoit peine à écarter de son royaume des nations ennemies, ils envoyerent secretement des soldats obscurs, représenter au Satrape Tamsapor qui étoit près de nos frontiéres, qu'il feroit bien lorsqu'il écriroit à son Roi, de l'engager à faire la paix avec les Romains, qu'assu-

rant

rant ainsi ses états, il pourroit marcher contre les rebelles. Tamsapor accepta la proposition & plein de confiance il écrivit à son maître, que Constance embarrassé dans des guerres opiniâtres demandoit la paix avec instances. Il se passa pourtant bien du tems, avant que ces nouvelles parvinssent au Roi qui se trouvoit cet hyver sur les frontiéres des Chionites & des Eusenes.

CHAPITRE X.

Entrée militaire & presque triomphale de Constance à Rome.

Telles étoient les arrangemens qu'on faisoit, en Orient & dans les Gaules, autant que les circonstances le permettoient. Constance, comme s'il eut fermé le temple de Janus & vaincu tous ses ennemis, conçut le dessein de voir Rome pour y célébrer la défaite de Magnence par un triom-

triomphe bien peu glorieux, puiſqu'il n'étoit teint que du ſang Romain; car ce Prince ne dompta ni par lui-même ni par ſes Généraux, aucune des nations qui lui firent la guerre, & n'ajouta aucune conquête à l'Empire; on ne le vit jamais dans les grands dangers, à la tête ou au milieu des premiers combattans; ce ne fut donc ſimplement que pour étaler aux yeux d'un peuple indolent, qui n'avoit ni eſpéré ni ſouhaité de le voir, une pompe faſtueuſe, des drapeaux éclatans d'or & un brillant cortége; il ignoroit peut-être, que d'anciens Princes s'étoient contentés de licteurs pendant la paix, mais que lorſqu'il s'étoit agi de combats où il faut de la valeur, on avoit vu l'un, s'expoſer dans une frêle barque à la fureur des vents & des flots, l'autre à l'exemple des Décius s'immoler pour la République, un troiſième accompagné des moindres ſoldats, reconnoître par lui-même le camp de l'ennemi: tous enfin s'illuſtrer par des actions dignes de tranſmettre la gloire de leurs faits à la poſtérité.

Après

Après qu'on eut donc fait de grands préparatifs, Orfite étoit alors pour la seconde fois Préfet de Rome; Constance enflé de gloire traversa Orticoli, & fixa tous les regards par la suite redoutable qui l'accompagnoit, & qui ressembloit à un corps d'armée. En approchant de la ville il contempla d'un œil serein l'ordre des Sénateurs & les graves Patriciens qu'il ne prit pas, à l'exemple de Cineas cet Envoyé de Pyrrhus pour une assemblée des Rois, mais pour l'azyle du monde entier. Se tournant ensuite du côté du peuple, il s'étonna de la célérité avec laquelle ce concours de tant de nations avoit pu se rassembler: & comme s'il eût voulu effrayer l'Euphrate ou le Rhin par la terreur de ses armes, ses enseignes qu'accompagnoit une suite nombreuse, le précédoient; seul sur un char tout brillant d'or & dont les pierres prétieuses qui le couvroient multiplioient l'éclat, on le voyoit environné des Dragons tissus de pourpre & attachés au haut de piques enrichies d'or & de pierreries; ils sem-

bloient

bloient siffler de colère par le bruit que faisoient leurs queues qui voltigoient au gré du vent.

Deux files de soldats l'escortoient, leurs boucliers & leurs casques éclatans brilloient au loin; à certains intervalles, se trouvoient des cavaliers armés de toutes pièces, les Perses les appellent Clibanares; en voyant les cuirasses qui couvrent leur poitrine & leurs ceintures de fer, on seroit tenté de croire que ce sont, non des hommes, mais des figures polies par Praxitelle; de minces cercles d'acier sont encore adaptés aux jointures des membres qu'ils embrassent, de maniére que cédant à chaque mouvement ils demeurent toujours colés au corps.

Les cris de ce monde de spectateurs dont les échos répétoient les acclamations saisirent Constance. Il garda cependant selon sa coutume, la contenance grave & guindée qu'il affectoit dans les Provinces, car tout petit qu'il étoit, il se baissa au passage des plus hautes portes, & le col roide, le regard fixe, tel qu'une

ne ſtatue, il ne ſe tourna d'aucun côté; on ne le vit pendant toute cette marche, ni céder au mouvement du char, ni cracher, ni s'eſſuyer le viſage, ni ſe moucher, ni remuer la main. Bien que ce maintien fut l'effet de l'affectation, il étoit pourtant dans la vie privée de ce Prince, l'indice d'une patience ſingulière & qui ſembloit n'être accordée qu'à lui. Je crois avoir déjà dit, que ſon orgueil lui fit religieuſement obſerver pendant toute ſa vie, de ne faire jamais aſſeoir quelqu'un dans ſon char, ni de s'aſſocier un particulier au Conſulat; ce qu'ont fait cependant les Princes les plus révérés.

Lorſqu'il fut entré dans la ville, ce ſéjour de la puiſſance & des vertus, & qu'il fut parvenu à la place où on faiſoit les harangues, il admira ce monument de l'ancienne Majeſté de Rome; frappé des merveilles ſans nombre qui s'offroient de toutes parts à ſa vue, après avoir parlé à la nobleſſe dans le Sénat, au peuple de deſſus ſon Tribunal, il fut reçu avec de grandes expreſſions de joye dans le Pa-

lais

lais où il ſavoura le plaiſir qu'il avoit ſi fort deſiré ; & comme il donna ſouvent des jeux équeſtres, il ſe divertiſſoit, ſans rien perdre néantmoins de ſa gravité, ni de ſon maintien à entendre les plaiſanteries du peuple, qui ne s'écarta pourtant pas des bornes convenables ; Conſtance ne ſouffrit pas comme dans d'autres villes, que les combats ne duraſſent qu'autant qu'il le jugeoit à propos, mais il voulut qu'on ſuivit l'uſage & certaines regles.

Parcourant enſuite les diverſes quartiers de la ville, il croyoit, à chaque objet qui ſe préſentoit, que le reſte lui étoit inférieur, par exemple le Temple de Jupiter Tarpeien, autant que les choſes divines l'emportent ſur les choſes humaines, l'immenſe étendue de bains, cet Amphithéatre conſtruit de pierres de Tivoli, & dont la hauteur étonne les regards ; la beauté de la voute du Panthéon qui embraſſe dans ſa circonférence un ſi grand eſpace, ces Colonnes qui portent les ſtatues des anciens Princes, le Temple de la ville, la place de la Paix, le théa-

théatre de Pompée, l'Odée, le Stade & les autres ornemens de cette ville éternelle.

Mais lorſqu'il fut venu à la place de Trajan, édifice ſelon nous, de l'aveu même des Dieux, d'une ſtructure unique & admirable, il s'arrêta tout ſtupéfait & promena ſon attention ſur ces prodigieux morceaux, auſſi inimitables que difficiles à décrire. Perdant donc tout eſpoir de produire quelque choſe de ſemblable, il dit qu'il ſe flattoit du moins de pouvoir imiter le cheval qui porte Trajan & qui eſt au milieu de l'enceinte; le Prince Hormiſdas qui s'étoit enfui de Perſe comme nous l'avons dit, & qui ſe trouvoit près de lui, repliqua finement, *Faites donc conſtruire avant toutes choſes, une écurie ſemblable à celle-ci, afin que le cheval que vous voulez faire, y ſoit auſſi commodément;* c'eſt ce même Hormiſdas qui, interrogé ſur ce qu'il penſoit de Rome, répondit, que tout ce qui lui en plaiſoit, *c'eſt qu'il voyoit qu'on y mouroit comme ailleurs.*

L'Em-

L'Empereur après avoir témoigné beaucoup d'admiration à chaque objet qu'il vit, se plaignit de ce que la renommée qui d'ordinaire exagére, demeuroit ici bien au dessous du sujet; délibérant ensuite sur ce qu'il pourroit faire pour ajouter quelqu'ornement à la ville, il résolut d'ériger dans le cirque voisin un Obélisque dont j'indiquerai dans son lieu, l'origine & la forme.

Ce fut pendant ce tems qu'Hélene, femme de Julien & sœur de Constance, qu'on avoit sous prétexte d'amitié menée à Rome, devint l'objet des complots d'Eusébie qui étoit stérile, & qui lui fit avaler par surprise, un breuvage destiné à la faire avorter toutes les fois qu'elle concevroit; déja dans les Gaules, un fils qu'elle mit au monde, mourut par les ruses de cette Princesse qui engagea la sage-femme à le faire périr; tant on étoit attentif à empêcher que ce grand homme eut de postérité.

Tan-

L'Empereur qui souhaitoit de s'arrêter plus long tems dans cette auguste Ville pour y gouter la douceur du repos & des plaisirs qu'elle lui offroit, fut tout à coup allarmé par des avis surs & réitérés qui lui annonçoient que les Sueves ravagoient la Rhétie, les Quades la Valérie, les Sarmates peuple exercé au brigandage, la Mésie supérieure, & la seconde Pannonie; frappé de ces nouvelles, il partit de Rome le trentième jour depuis son entrée, c'est à dire le 28. May, & passant par Trente il se rendit en diligence en Illyrie; de là il envoya à la place de Marcel, Sévere qu'un long usage de la guerre avoit instruit, & manda Ursicin. Celui-ci reçut ces ordres avec joye, vint à Sirmium avec sa suite, & après de mures réfléxions sur la paix avec les Perses que Musonien assuroit qu'on pouvoit espérer, il fut renvoyé en Orient avec le caractère de Général; les plus anciens ayant été tirés de notre corps pour être employés au commandement des troupes; en qualité de plus jeunes, nous eumes

ordre de ſuivre Urſicin & de faire tout ce qu'il ordonneroit pour la République.

CHAPITRE XI.

Julien attaque les Allemands qui s'étoient retirés avec tout ce qu'ils avoient, dans les Iles du Rhin, & met Saverne en état de leur réſiſter.

Julien, Conſul pour la ſeconde fois avec Auguſte qui l'étoit pour la neuvième, après avoir paſſé à Sens un hyver fort agité, les menaces des Allemands retentiſſant de toutes parts, ſe hâta ſous d'heureux auſpices de ſe rendre à Rheims. Il étoit d'autant plus gay & ſatisfait, que l'armée étoit conduite par Sévere qui n'étoit ni vain ni contrediſant, mais qui ayant au contraire donné des preuves de ſa ſageſſe & de ſes talens militaires, le ſeconderoit & le ſuivroit en tout, comme un ſoldat docile. D'un autre côté il fit ve-

venir à Augſt avec un corps de vint cinq mille hommes, Barbation qui depuis la mort de Sylvain avoit été fait Général d'Infanterie; on prit donc ſérieuſement des meſures pour que notre armée ſéparée en deux corps, pût en formant une eſpèce de tenaille, reſſerrer & maſſacrer les Allemands qui ravageoient plus que de coutume, & ſe répandoient au loin.

Pendant qu'on preſſoit l'effet de ces diſpoſitions, les barbares agiles dès qu'il s'agiſſoit d'une occaſion de piller, ſe gliſſant à la dérobée entre les deux Camps, tomberent ſur le territoire de Lion qu'ils ravagerent; ils auroient même ſaccagé & réduit en cendres la ville, ſi on n'en eut pas fermé les portes. A la nouvelle de ce contretems, le Céſar envoya promptement trois bonnes troupes de cavalerie d'élite, & fit garder trois paſſages par leſquels il ſavoit que ces brigands déboucheroient infailliblement. Son projet ne fut pas ſans ſuccès, car tous ceux qui ſortirent par ces chemins, furent maſſacrés, & le butin qu'ils avoient fait, fut repris.

Il n'échappa que ceux qui passerent tranquillement à côté du Camp de Barbation; on ne leur permit cette rétraite, que parce que Cella tribun des Scutaires qu'on avoit associé à Barbation, défendit de la part de ce Général, à Bainobaude le Tribun & à Valentinien qui dans la suite fut Empereur, & qui étoient commandés avec leurs escadrons pour cette manœuvre, d'observer le chemin par lequel ils savoient que les Allemands devoient revenir.

Non content de cela, le lache Barbation, détracteur acharné de la gloire de Julien, sachant que ce qu'il venoit d'ordonner étoit contraire à l'intérêt de la République, (car Cella avoua cette intrigue lorsqu'il en essuya le reproche) trompa Constance par sa relation, & feignit que ces deux Tribuns étoient venus sous le prétexte d'une commission, débaucher ses soldats, ce qui fit qu'ils furent démis de leurs charges, & renvoyés chez eux.

Dans le même tems les ennemis qui avoient fixé leur demeure en deçà du Rhin,

Rhin, éffrayés de l'arrivée de nos armées, embarasserent avec art par d'immenses abattis, les chemins naturellement difficiles & montueux; d'autres occupant les îles nombreuses qui sont sur ce fleuve, vomissoient d'un ton lugubre des injures, & insultoient les Romains & le César. Julien que cette conduite irrita, résolut de saisir quelques-uns de ces misérables, & fit demander à Barbation sept de ces barques qu'il avoit rassemblées sous prétexte d'en faire un pont, comme s'il eut eu dessein de passer le fleuve: mais Barbation les brula toutes plutôt que d'envoyer quelques-unes au Prince. Enfin Julien ayant appris d'espions nouvellement saisis, qu'on pouvoit, vû la chaleur, passer la rivière à gué; après avoir exhorté les Velites auxiliaires, il les envoya avec Bainobaudes Tribun des Cornutes, tenter une action à jamais mémorable; ceux-ci tantôt marchant à gué, tantôt nageant à l'aide de leurs boucliers, aborderent à un île voisine, où ils massacrerent indistinctement hommes & femmes, jeunes &

vieux, & au moyen des nasselles qu'ils trouverent, ils pénétrerent ainsi, non sans quelque danger dans plusieurs de ces retraites; puis rassasiés de carnage, ils revinrent sains & saufs chargés d'un butin dont ils perdirent cependant une partie, à cause de la rapidité du fleuve. Les autres Germains avertis de cette déroute abandonnerent ces îles qu'ils regarderent comme une retraite peu sure, & se transporterent plus loin avec leurs familles, leurs provisions & leurs richesses.

Julien partit ensuite de là, pour réparer le fort nommé Saverne que ces barbares avoient détruit peu auparavant, (il étoit clair qu'en le rétablissant c'étoit empêcher les Germains de pénétrer comme ils avoient coutume de faire dans le cœur des Gaules); il acheva cet ouvrage plutôt qu'il ne l'avoit espéré, & fit malgré le danger, moissonner par ses soldats les campagnes des ennemis, de manière qu'il assembla assez de provisions de bouche pour entretenir pendant un an, la garnison

qu'il

qu'il mit dans cette place. Non content de cela, il ramaſſa encore pour ſon armée, des vivres pour vint jours. Ses troupes trouvoient d'autant plus de plaiſir à faire uſage de ce qu'elles avoient aquis à la pointe de leurs épées, qu'elles étoient indignées de n'avoir rien eu du dernier convoi qui leur étoit arrivé, parce que Barbation en paſſant près d'elles, s'en étoit inſolemment arrogé une partie, & avoit brulé le reſte; on n'a jamais ſu s'il falloit mettre ces indignes procédés ſur le compte de l'orgueil & de la folie de cet officier, ou ſur celui de Conſtance qui autoriſoit bien des perſonnes, à d'auſſi coupables démarches. Un bruit qui s'étoit généralement répandu, c'eſt que Julien avoit été choiſi, moins pour ſoulager les Gaules, que pour périr dans cette guerre cruelle, car on le croyoit ſi incapable de commander, qu'on ne ſuppoſoit pas même qu'il put ſupporter le fracas des armes.

Pendant qu'on ſe hâte de fortifier le camp, qu'une partie des ſoldats ſe diſtri-

bue dans les postes établis à la campagne, que l'autre pour éviter les embuches, ramasse avec précaution du blé, une troupe de barbares prévenant par sa célérité le bruit de sa marche, tombe sur l'armée de Barbation qui n'étoit séparée, comme on là dit, de celle de Sévere que par un retranchement, la mène battant jusqu'à Augst, & aussi loin qu'elle le pût au delà, s'empare des bagages, d'un grand nombre de mulets, & de valets d'armée, puis, s'en retourne & réjoint ses camarades. Barbation, comme s'il eut heureusement terminé la campagne, distribua ses troupes dans les quartiers d'hyver, & revint à la cour de l'Empereur dans l'intention selon sa coutume, de charger Julien de nouvelles calomnies.

CHAPITRE XII.

Julien attaque sept Rois Allemands, & défait les barbares près de Strasbourg.

Le bruit de ce honteux échec s'étant répandu, les Rois Allemands Chnodomaire Vestralpe, & même Urius, Ursicin, Sérapion, Suomaire & Hortaire, réunirent toutes leurs forces & vinrent asseoir leur camp près de Strasbourg.

Ils pensoient que Julien s'étoit retiré pour échapper à une entiére défaite, tandis qu'il n'étoit occupé que du soin de fortifier Saverne. Ce qui augmentoit encore leur confiance, c'étoit le rapport d'un Scutaire que la crainte d'être puni d'une faute qu'il avoit commise, fit passer du côté des ennemis après la défaite de Barbation: ce transfuge leur dit qu'il n'étoit resté à Julien que treize mille hommes; c'étoit en effet à quoi se montoient les troupes avec lesquelles il s'étoit mis

marche aux premières nouvelles qu'il eut des entreprises des barbares.

L'assurance réitérée que ce transfuge leur donna que ses avis étoient surs, éleva leur courage; ils envoyerent des députés ordonner fièrement à Julien, qu'il eut à se retirer d'un pays que leur valeur & leurs armes avoient conquis. Ce Prince que rien n'effrayoit, sans s'émouvoir de ces menaces, se moqua de leur fanfaronade, & retenant les députés, il resta immobile jusqu'à ce que les ouvrages de la place fussent achevés.

En attendant le Roi Chnodomaire, enflé de plusieurs succès qu'il avoit eus & capable d'entreprises les plus hardies, s'étendoit au loin, & portoit de tous côtés le trouble & la désolation. C'est lui qui après avoir gagné à forces égales une bataille contre le César Décentius (*a*) détruisit & ravagea plusieurs villes riches & opulentes, parcourant audacieusement les Gaules sans y rencontrer d'obstacles.

La

(*a*) *V. ci-dessus Liv. XV. Chap. 6.*

La déroute de Barbation qui lui étoit ſupérieur & par le nombre & par la qualité des troupes, augmentoit encore ſa confiance. Car les Allemands à la vuë des armoiries de nos boucliers, reconnurent que les troupes qui venoient de lâcher le pied devant un petit nombre de leurs coureurs, étoient les mêmes qu'ils n'avoient attaquées juſques là, qu'en tremblant, & avec perte de pluſieurs de leurs camarades. Cette circonſtance inquiétoit d'autant plus Julien qu'il ſe voyoit par la fuite de Barbation dans la néceſſité de marcher avec de braves gens, il eſt vrai, mais en petit nombre, contre une multitude d'ennemis.

Au premiers rayons du ſoleil, l'Infanterie ſortit du camp à pas lents & au bruit des trompêtes; Julien fit marcher ſur ſes flancs les eſcadrons de cavalerie avec ſes cuiraſſiers & ſes archers à cheval que le genre de leurs armes rendoit redoutables. Et comme de l'endroit où les enſeignes Romaines avoient commencé à ſe mettre en mouvement, il y avoit juſ-

qu'aux retranchemens des barbares quatorze lieues (*a*) c'eſt à dire vingt & un mille pas, le Céſar afin de pourvoir à la ſureté de ſon armée, rapella prudemment les détachemens & les patrouilles qui avoient précédé la marche, & après avoir fait halte, il tint ſelon l'uſage & avec la ſérénité qui lui étoit naturelle, ce diſcours à ſes troupes rangées autour de lui.

„Le beſoin preſſant de penſer à notre „ſalut commun & non le découragement „m'oblige à vous conſeiller & à vous „conjurer, mes chers camarades, de choi„ſir avec la confiance qui convient au „ſentiment de notre ancienne valeur la „voye la plus ſure, & non la plus précipi„tée & la plus dangereuſe, pour ſupporter „ou pour repouſſer les maux qui nous „menaçent. S'il importe que la jeuneſſe „ſoit active & même téméraire dans le „péril, il n'importe pas moins lorſque „l'occaſion l'exige, qu'elle agiſſe avec „réflé-

(*a*) La lieue étoit de quinze cens pas. *Voy. les Fréres Valois.*

„réfléxion & docilité. Voici donc en peu „de mots mon avis que je soumets au vô„tre, & à la juste indignation qui doit vous „animer. Il est près de midi, fatigués „de la marche, nous allons entrer dans „des défilés raboteux & obscurs, la lune „qui est sur son déclin, nous laissera dans „une nuit qu'aucune étoile n'éclaire; plus „loin nous trouverons des terres brulan„tes & qui manquent d'eau: supposons „même que nous les traversions avec suc„cès, que ferons nous lorsque ces trou„pes ennemies, réposées, & rafraichies, „fondront sur nous? Comment remet„trons-nous nos corps affoiblis par la „faim, par la soif & la lassitude? Puis „donc que des dispositions faites à pro„pos ont quelquefois facilité des entre„prises très-difficiles; & qu'en suivant „de sages avis, on a vu des secours inat„tendus rétablir des affaires désespérées, „arrêtons-nous ici je vous prie, en nous „fortifiant d'un rempart & d'un fossé. „Après avoir distribué les gardes & ré„paré nos forces autant que nous le pou-

„vons, par les alimens & par le ſommeil, „demain dès la pointe du jour, nous dé- „ployerons ſous le bon plaiſir du ciel, „nos aigles & nos enſeignes victorieuſes.“

Les ſoldats ne lui permirent pas d'achever, mais grinçant des dents & animés du deſir de combattre, ils frapperent de leurs piques leurs boucliers, & le conjurerent de les mener à l'ennemi qu'on découvroit déjà. L'aſſiſtance du ciel, leur valeur, & l'expérience qu'ils avoient faite des talens de leur heureux chef, tout leur inſpiroit la plus vive confiance; & certes l'événement fit bien voir qu'un génie favorable les ſoutint & leur inſpira cette ardeur. Ce qui la redoubla encore, ce fut le conſentement unanime des principaux officiers, ſurtout de Florence Préfet du Prétoire, qui penſoit que malgré le danger, il convenoit pourtant d'en venir aux mains, puiſque les ennemis étoient réunis, & que s'ils venoient à ſe diſperſer, il ſeroit difficile de calmer les ſéditions des ſoldats naturellement violens, & qui ſupporteroient avec

peine

peine l'idée de se voir arracher une victoire sur laquelle ils comptoient déjà. Deux considérations remplissoient encore nos troupes d'assurance; elles se rappelloient que les Romains s'étant répandus l'année dernière dans les contrées qui sont au delà du Rhin, aucun des ennemis ne s'étoit montré, ni n'avoit pris la défense de son pays, mais que renfermés de tous côtés par d'épais abattis, ils avoient péniblement passé l'hyver dans une retraite éloignée; qu'à l'entrée de l'Empereur sur leurs terres, n'osant ni résister, ni même se faire voir, ils avoient demandé la paix en supplians. Personne n'observoit que les tems étoient bien differens; qu'alors ces barbares avoient en tête trois redoutables ennemis; Constance du côté des Rhéties; Julien qui les serroit à n'en pas laisser échapper un seul; enfin leurs voisins, dont ils s'étoient fait autant d'ennemis, qui les prenoient à dos. Mais depuis la la paix conclue, Constance s'étoit retiré; les sujets de disputes avec leurs voisins

avoient

avoient cessé; l'union s'étoit rétablie & la fuite honteuse de Barbation avoit enhardi leur férocité naturelle.

Un nouvel incident rendoit encore la situation de nos affaires des plus critiques; de deux Rois fréres qu'un traité fait avec Constance l'année précédente, empêchoit de remuer & d'exciter des troubles; l'un, Gundomade le plus honnête & le plus fidéle à ses engagemens, ayant péri peu après dans des embuches qu'on lui tendit, ses peuples se joignirent à nos ennemis, & les sujets de Vadomaire ainsi qu'il l'assura, se rangerent aussi sous les drapeaux des barbares pour nous attaquer.

Au milieu de ce desir unanime de combattre; un Enseigne s'écria tout à coup. *Marchez, heureux César, où la fortune vous appelle, vous nous avez appris tout ce que peut la valeur & la sagesse guerrière; précédez-nous comme un chef vaillant & fortuné, vous verrez de quelle action est capable avec la protection du ciel, le soldat qu'anime la présence d'un*

d'un Général habile & qui juge par lui-même de la conduite de chaque particulier ; à ces mots les troupes ne donnant point de relâche, on conduisit l'armée près d'une colline qui s'élevoit doucement, elle étoit couverte de bleds murs, & peu éloignée des bords du Rhin. Trois vedettes ennemies qui étoient à cheval & observoient de dessus la hauteur nos mouvemens, se hâterent de tourner bride pour annoncer que les Romains approchoient, mais une quatrième qui étant à pied ne put les suivre, n'échappa pas à la célérité de nos gens & nous apprit que les Germains avoient employé trois jours & trois nuits à passer le Rhin. Nos Généraux qui s'apperçurent que l'ennemi serroient tout en avançant ses lignes, pour tomber sur nos bataillons, firent halte, & les Antepilains, les Hastaires, & les Officiers formant les premiers rangs, tinrent ferme comme un mur que rien ne peut ébranler. Les Germains s'arrêterent avec la même précaution. Nos chefs découvrant conformément au rapport du transfuge, que toute leur

leur cavalerie étoit à l'aile droite, placerent ce qu'ils avoient de gens de cheval à la gauche, & les entremêlerent avec beaucoup de prudence de fantassins agiles & armés à la légére, car ils savoient bien qu'un cavalier armé de toutes pièces qui combat avec nos gens, obligé de retenir d'une main la bride & le bouclier, & d'agir de l'autre avec son javelot, ne sauroit quelqu'habile qu'il soit, nuire à celui que garantit son armure de fer; que le fantassin au contraire, qui dans la mêlée n'est occupé que de son seul danger, en se trainant à terre, peut non seulement percer le flanc du cheval, mais encore renverser & égorger sans effort celui qui le monte. C'est ainsi qu'ils dresserent à leur droite ces piéges dont l'ennemi ne se doutoit pas.

Chnodomaire & Sérapion en qualité des plus distingués de ces Rois, conduisoient ces peuples tous belliqueux & féroces. Chnodomaire, détestable auteur de cette guerre, la tête couverte d'un cas-

casque éclatant comme du feu, se tenoit à la gauche où il espéroit que se porteroit l'ardeur du combat; plein d'audace & de confiance en sa vigueur il montoit un cheval écumant, & se tenoit appuyé sur une énorme lance; l'éclat de ses armes le faisoit remarquer au loin; il s'étoit déjà montré soldat intrépide & Général habile; Sérapion conduisoit l'aile droite; ce Prince étoit dans la première jeunesse, mais ses talens dévançoient son age, il étoit fils de ce Médérich, frére de Chnodomaire, qui se distingua tant qu'il vécut, par sa perfidie; retenu longtems comme ôtage dans les Gaules & instruit dans quelques mystères des Grecs, il changea le nom d'Agénarique que portoit son fils, & lui donna celui de Sérapion.

Après eux venoient cinq Rois dont les forces approchoient le plus de celles de ces deux; dix fils ou parens de Rois, un grand nombre de Seigneurs & trente cinq mille combattans tirés de diverses nations, en partie à la solde de ces Princes, &

en

en partie engagées sous promesse qu'on les assisteroit en pareille occasion. Déjà le bruit effrayant des trompettes se faisoit entendre, lorsque Sévere qui conduisoit l'aile gauche des Romains, découvrant des fossés remplis de gens armés qui avoient ordre d'en sortir avec impétuosité pour porter le désordre partout, s'arrêta sans s'effrayer & se défiant de ces piéges, il ne recula ni n'avança. Le César que les plus grands dangers ne faisoient qu'animer d'avantage s'en apperçut, & escorté de deux cens cavaliers, il parcourut rapidement les rangs de l'infanterie pour l'animer dans ce moment critique; mais comme il ne pouvoit adresser la parole à tous, vu leur nombre & l'étendue qu'ils occupoient, (& que d'ailleurs il vouloit éviter le poids de l'envie & ne pas paroître s'arroger ce qu'Auguste croyoit ne convenir qu'à lui seul,) évitant autant qu'il le pouvoit les traits des ennemis, il exhortoit ceux qu'il connoissoit, aussi bien que ceux qu'il ne connoissoit pas, à se conduire vaillamment.

Voici,

Voici, disoit il aux uns, *voici mes chers amis, le moment favorable, nous l'avons souhaité jusqu'ici & vôtre impatience a paru l'appeller*; puis s'adressant à ceux qui étoient dans les derniers rangs, *Camarades, voici le jour si longtems desiré, qui nous appelle à éffacer les taches que le nom Romain a reçues & à lui rendre son véritable lustre. C'est à notre valeur à dompter ces barbares que la rage & une aveugle fureur fait courir à leur perte*; quant à ceux qu'un long usage de la guerre avoit déjà instruits, il les encourageoit en ces termes, *allons, braves guerriers, allons repousser les outrages qu'on nous à faits; c'est le ressentiment de ces maux, qui seul m'a fait résoudre à prendre le nom de César*. Enfin à tous ceux qui demandoient imprudemment le signal, & dont il prévoyoit qu'ils troubleroient le commandement par des mouvemens irréguliers. *Evitez*, leur disoit il, *je vous en conjure, évitez, pour ne pas perdre l'honneur de vaincre, de poursuivre avec trop d'acharnement l'ennemi*

nemi qui fuira, & que perſonne auſſi ne céde qu'à la derniére extrémité; j'abandonnerai certainement les lâches, & je ſerai ſans me ménager avec ceux qui pourſuivront les fuyards, pourvu que cela ſe faſſe avec une prudente circonſpection. Tout en tenant de ſemblables diſcours, il oppoſa la majeure partie de ſon armée au front des ennemis: auſſitôt on entendit les Allemands pouſſer un cri général mêlé d'indignation, & demander que les Princes miſſent pied à terre pour combattre avec eux, afin qu'en cas d'échec, ils ne profitaſſent pas de leurs chevaux, pour abandonner en fuyant, le gros de l'armée. Chnodomaire deſcendit ſans délai de cheval & fut ſuivi des autres, car aucun d'eux ne doutoit de la victoire. Les trompettes ſonnerent la charge, & l'on en vint de part & d'autre avec ardeur aux mains. Les traits partirent; les Allemands avancerent avec plus d'impétuoſité que de prudence, & en vomiſſant des injures atroces, ils lacherent leurs javelots & fondirent ſur nos eſcadrons; leurs

leurs longs cheveux se dressoient pour ainsi dire, d'horreur, & leurs yeux étincelloient de rage; nos braves soldats qui se couvroient de leurs boucliers, éffrayoient ces furieux en tirant leurs épées & en sécouant leurs javelots.

Comme au moment où l'affaire s'engageoit, la cavalerie escadronnoit avec force, & que l'infanterie fortifiant ses flancs, présentoit un front inabordable par l'union de ses boucliers; il s'éleva d'épais nuages de poussière, & il y eut des assauts sans nombre, les uns tantôt tenant ferme, tantôt cédant; quelques-uns de ces barbares habilement appuyés sur leurs genoux faisoient tous leurs efforts pour nous repousser, mais l'acharnement devint si grand, qu'on se prit corps à corps, & que les boucliers se choquerent; l'air retentissoit du mélange confus des cris des vainqueurs & des mourans; tandis cependant que nôtre aile gauche double le pas, pousse les nombreux bataillons des Germains, & tombe avec furie sur ces barbares, nos

cava-

cavaliers de la droite contre toute attente lachent le pied; mais arrêtés dans leur fuite les uns par les autres, ils se réplient sur nos légions, & protégés par elles, ils se rallient & recommencent le combat; ce contretems vint de ce qu'en formant leurs rangs, nos gens d'armes avoient vu leur chef légérement blessé, & un de leurs camarades accablé sous le poids de ses armes & de son cheval qui s'abattit; fuyant donc par où ils pouvoient, ils auroient tout confondu & écrasé l'infanterie elle-même, si celle-ci en se resserrant ne leur eut pas opposé une barrière impénétrable. Le César qui s'apperçut de loin que ses cavaliers cherchoient à fuir, piqua son cheval & s'opposa à eux comme un mur. Le Tribun d'une troupe le reconnut à son enseigne qui étoit un Dragon de pourpre au haut d'une longue pique; ses lambeaux sembloient étaler ses longs services; aussitôt cet officier honteux & tremblant retourna rallier sa troupe. Julien comme il convient dans les affaires douteuses re-

prit

prit avec douceur les fuyards. „Pourquoi „cédons vous braves guerriers? Ignorez-„vous donc qu'il n'y eut jamais de ſalut „dans la fuite & qu'elle eſt toujours la „preuve d'un deſſein follement formé? Re-„joignons les nôtres, & ne renonçons pas „en les abandonnant ſans ſujet, à la gloire „qu'ils auront d'avoir combattu pour la „République.“ Après ces mots prononcés d'un ton de dignité, il les rammena tous à la charge, ſemblable, à quelque différence, près au vieux Sylla qui abandonné des ſiens au plus fort de la bataille qu'il livroit à Archélaus, Général de Mithridate, courut au premier rang, ſe ſaiſit d'un étendart & le jetta au milieu de l'ennemi en diſant à ſes gens. „Allez, „vous qu'on à choiſis pour partager mes „périls, & ſi l'on vous demande où eſt „votre chef, répondez ſans déguiſement, „que vous l'avez laiſſé ſeul en Béotie com-„battre & répandre ſon ſang pour vous (*a*).

Les

(*a*) Voici ce que Plutarque dans la vie de Sylla, fait dire à ce Général. *Pour moi, Romains, il*

Les Allemands après avoir repoussé & dispersé notre cavalerie, attaquerent la première ligne de l'infanterie, qu'ils comptoient bien de mettre en fuite, parce qu'ils la supposoient découragée. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains on combattit longtems avec un succès égal; ceux de nos soldats qu'on appelle les Cornutes & les Bracates instruits par une longue expérience, joignirent aux gestes qui déjà éffrayoient les ennemis, un hurlement terrible. C'est ce cri qui dans la chaleur de l'action, commence par un léger murmure, s'accroit insensiblement, & finit par imiter le mugissement des flots qui se brisent contre les rochers; une grêle de traits tomba de tous côtés, & un épais nuage de poussière qui ne permettoit pas de distinguer les objets, fit que les armes se choquerent contre les ar-

m'est glorieux de mourir ici; mais vous, si l'on vous demande dans quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez vous de répondre que c'est à Orchomene.

armes & les corps contre les corps. La colère enflamme les barbares qui marchoient ſans ordre; ils attaquent & rompent à coups redoublés d'épée cette eſpèce de tortue que l'union des boucliers de nos ſoldats oppoſoit à leurs rage; mais nos Bataves troupe redoutable & bien propre, pour peu que le hazard les favoriſe, à rétablir les affaires les plus déſeſperées vinrent avec un autre corps de nos gens appellés *Reges* (*a*) joindre au bruit des fanfares, leurs forces à celles de leurs camarades. Les Allemands n'en continuerent pas moins à ſe battre avec une fureur qui ſembloit vouloir tout détruire. Les armes de traits voloient de tous côtés, quoique l'on combattit auſſi de ſi près que les pointes des javelots ſe touchaſſent, que les épées fendiſſent les cuiraſſes, & que les bleſſés que la perte de leur ſang n'avoient pas encore affoiblis, ſe relevaſſent pour tenter de nouveaux efforts. L'avantage paroiſſoit égal, les Ger-

(*a*) Voy. la Notice de l'Empire.

Germains étoient grands & robustes, nos troupes exercées par un long usage ; ceux là féroces & violens, ceux-ci posés & prudens ; les notres comptoient sur leur courage, les autres sur la force de leurs corps ; le soldat Romain quoique repoussé par l'effort de l'ennemi, se relevoit quelque fois, le barbare pliant le jarret gauche & s'appuyant sur ses genoux fatigués, défioit encore, ce qui est le comble de l'acharnement, son ennemi.

Tout à coup une troupe des principaux Seigneurs Allemands parmi lesquels étoient aussi leurs Rois, soutenue d'un gros de soldats, fondit avec intrépidité sur nos bataillons, & s'ouvrit un passage jusqu'à la légion dite la première qui étoit au centre & à l'endroit qu'on nomme dans l'ordre de bataille, l'emplacement Prétorien : là nos gens plus serrés & plus forts de rangs, fermes comme des tours, recommencent avec une nouvelle vigueur le combat ; attentifs à éviter les coups & se couvrant comme des gladiateurs, ils perçent les flancs des ennemis, qu'une aveu-

aveugle acharnement leur faisoit découvrir; ceux-ci prodigues de leur vie & enflammés du désir de vaincre firent tout ce qu'ils purent pour rompre nôtre bataillon; mais voyant d'un côté qu'ils ne succedoient à leurs camarades, que pour tomber comme eux sous nos coups, & de l'autre effrayés des cris des mourans, ils perdirent enfin courage; accablés de tant de maux, ils n'eurent de force que pour fuir, & tels que des malheureux qui ne pensent qu'à s'arracher au naufrage, ils se hâterent d'échapper par divers chemins.

Quiconque a été témoin de cette victoire, conviendra qu'elle étoit plus à souhaiter, qu'à espérer; sans doute un Dieu propice nous assista. Nos soldats chargerent à dos les fuyards qu'ils perçoient de leurs propres armes, car les nôtres étoient ou faussées ou rompues. Le sang des vaincus n'assouvit pas la colére des vainqueurs, on ne mit point de bornes au carnage & l'on ne fit grace à personne. Plusieurs étendus & mortellement blessés, demandent la mort com-

me un bienfait, d'autres prets d'expirer, font d'inutiles efforts pour ouvrir encore leurs yeux affoiblis; on en voyoit dont les têtes coupées par de gros traits pendoient à leurs cols: d'autres qui ne peuvent se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, tombent sur leur camarades baignés dans leur sang, & sont bientôt accablés sous le nombre de ceux qui à leur tour sont renversés sur eux.. Cet heureux succès ne fit qu'animer le vainqueur, plus ardent à la poursuite des ennemis il acheva d'émousser ses armes, en abattant leurs casques brillans & leurs boucliers qui roulerent sur la poussière: enfin ces barbares réduits aux abois, & ne pouvant se faire un passage à travers ces monceaux de cadavres, se tournerent vers les bords du Rhin, seule ressource qui leur restât.

Nos soldats infatiguables courent après les fuyards, dont plusieurs se précipiterent dans le fleuve, pour s'arracher par la nage au péril. Julien, qui prévit le danger auquel nos troupes alloient s'exposer, accourut avec les Tribuns & les autres Chefs, pour

pour les empêcher de s'abandonner dans l'ardeur de leur pourſuite à ces gouffres rapides: s'arrêtant donc ſur les bords, ils tuoient les Germains à coups de traits; ſi quelques-uns ſe déroboient à la mort en fuyant, peu à près percés de coups, ils s'abymoient dans les eaux & diſparoiſſoient. Ce ſpectacle ſe voyoit ſans danger du rivage, comme dans ces tapis de théatre qui repréſentent de grands événemens. Les uns qui ne ſavent pas nager s'attachent à ceux qui s'entendent à cet exercice, d'autres ſurnagent comme des troncs & ſont bientôt engloutis par la violence des flots, ceux-là portés ſur leurs boucliers, tachent d'éviter la violence des vagues & après bien des dangers & par pluſieurs détours parviennent à l'autre rive. Le fleuve écumant & teint du ſang des barbares, s'étonne de cet accroiſſement qu'il reçoit.

Au milieu de ce déſaſtre le Roi Chnodomaire qui trouva moyen de s'échapper, ſe gliſſa à travers des tas de morts & accompagné d'un petit nombre de ſes gardes, tâ-

cha de regagner ſon camp qui étoit près de Alſtatt & de Lauterbourg, places Romaines fortifiées, afin de profiter pour ſe mettre en ſureté, des bateaux qu'on y avoit préparé d'avance pour ſervir en cas d'échec; & comme il ne pouvoit arriver à ce camp qu'en traverſant le Rhin il retourna doucement ſur ſes pas, avec la précaution de ſe couvrir le viſage; mais à peu de diſtance du rivage ſon cheval s'abattit au détour d'un marais, dans un terrain fangeux, & le renverſa; il s'en tira cependant, tout gros & corpulent qu'il étoit, & courut vers un colline qui ſe trouvoit dans le voiſinage; l'éclat de ſon ancienne grandeur le trahit bientôt, il fut reconnu & pourſuivi par un Tribun qui à la tête de ſa cohorte enveloppa le bois où il étoit, ſans pourtant y pénétrer, car il craignoit quelque piège; ces arrangemens intimiderent, Chnodomaire, il ſortit ſeul & ſe rendit; ceux qui compoſoient ſa ſuite & qui étoient au nombre de deux cens, ainſi que trois de ſes intimes amis regarderent, comme un

un opprobre de ſurvivre à leur Roi, ou de ne pas s'expoſer pour lui s'il le falloit, & imiterent ſon exemple; les barbares ſont naturellement humbles dans le malheur & inſolens dans le ſuccès; on le vit donc pale & tremblant, trainé comme un eſclave; le ſentiment de ſes crimes lui faiſoit garder un morne ſilence; ce n'étoit plus cet ennemi qui après avoir commis des ravages ſans nombre, inſultoit encore aux malheurs des Gaules & les menaçoit des plus grands maux.

Cette expédition ainſi terminée par l'aſſiſtance du ciel, les trompettes rappellerent vers la fin du jour, nos ſoldats invincibles qui ſe rendirent aux bords du Rhin, où après avoir entouré leur camp de pluſieurs rangs de boucliers en guiſe de retranchemens, ils répareren leurs forces par les alimens & par le ſommeil. Les Romains perdirent dans ce combat deux cens quarante trois ſoldats, quatre Officiers généraux Bainobaude Tribun des Cornutes, Laipſon, Innocentius Commandant de la Gendarmerie & un Tribun en

ſecond dont le nom eſt ignoré. On trouva ſix mille morts dans le camp des Allemands, ſans compter les cadavres qu'on vit flotter ſur le Rhin.

Julien qui étoit au deſſus de la fortune & ſupérieur par ſes mérites à l'éclat du thrône, condamna la précipitation des ſoldats qui le proclamerent Empereur, il protesta qu'il étoit auſſi éloigné de ſouhaiter ce rang, que de l'accepter. Pour augmenter la joye de ſa victoire il fit paroître publiquement Chnodomaire; ce Prince ſe baiſſant, puis s'humiliant juſqu'en terre, demanda grace à la façon des barbares. Julien l'exhorta à ſe tranquilliſer. Peu de jours après il le fit partir pour la Cour de Conſtance, d'où on le conduiſit à Rome où il mourut de léthargie dans le quartier des étrangers qui eſt ſur le mont Cœlius (*a*).

Après de ſi nombreux & de ſi grands ſuccès quelques-uns des favoris de Conſtance pour lui faire leur cour, blamoient Julien

(*a*) *V. Pancirol. de XIV. Region. V. R.*

Julien & l'appelloient par dérision le Victorin, parce qu'il avoit insinué dans sa relation, quoi qu'avec modestie, que les Germains avoient été défaits toutes les fois qu'il avoit commandé. Ces discours qui dévoiloient l'ostentation la plus vaine, fortifioient toujours plus l'orgueil de Constance à qui ces flatteurs imaginoient que ce n'étoit qu'à lui qu'il falloit attribuer tout ce qui arrivoit de grand dans l'univers.

Enflé par ces éloges, il se glorifioit faussement dans les édits d'avoir seul, quoiqu'il n'eut pas été présent, combattu, triomphé, & relevé les Rois des nations tombés à ses pieds; si, par exemple, pendant qu'il étoit en Italie, un de ses Généraux avoit battu les Perses, aussitôt sans faire mention de cet Officier, il faisoit porter dans des Provinces que ces nouvelles ruinoient, de longues lettres pleines du détail de ses victoires, & qui le peignoient sottement comme ayant combattu des premiers; on trouve dans les archives publiques du Prince, de ces édits, où il s'éleve jusqu'au ciel. En

décrivant la bataille de Strasbourg dont il étoit éloigné de quarante marches, on le voit ranger l'armée, paroître au milieu des enseignes, mettre en fuite les barbares & recevoir l'hommage de Chnodomaire; & ce qui est le comble de l'indignité, garder le silence sur les actions de Julien qu'il auroit ensevelies, si la renommée, malgré les plus grands efforts de l'envie, ne sauvoit pas toujours les hauts faits de l'oubli.

AM-

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVII.

CHAPITRE I.

Julien après avoir vaincu les Allemands passe le Rhin, détruit & brule les habitations de ces peuples, répare le fort de Trajan, & accorde une trève de dix mois aux barbares.

Notre jeune Héros après avoir couronné par la bataille de Strasbourg les différentes entreprises que nous venons de détailler, tranquille aux bords du Rhin dont le cours n'etoit plus interrompu, ordonna pour que les oiseaux ne fissent pas leur pature des morts, de les enterrer tous indistinctement; puis congédiant les Ambassadeurs qui étoient ve-

nus, comme on l'a dit, faire avant la bataille d'insolentes propositions, il retourna à Saverne, d'où il fit conduire dans le pays Messin & garder jusqu'à son retour, les prisonniers & le butin qu'on avoit fait. Pour lui, il se rendit à Mayence dans l'intention d'y construire un pont, & d'aller ensuite chercher dans leurs habitations, ces barbares dont il n'en étoit pas resté un seul en deça du fleuve. Son armée s'opposa d'abord à ce dessein; mais il la gagna si bien par son éloquence & par l'aménité de ses discours qu'il la fit entrer dans ses vues. Les bons exemples augmentent l'attachement, & ce fut cet attachement qui la porta à suivre gayement un chef, qui avoit été jusque-là le compagnon de tous ses travaux, & qui à la qualité d'habile Général, joignoit encore, comme il l'avoit prouvé en mille occasions, celle de se charger de plus de peines que le simple soldat.

On arriva donc bientôt à Mayence, & après y avoir passé le Rhin sur le pont qu'on

qu'on y conſtruiſit, on entra dans le pays ennemi; les barbares qui croyoient être à l'abri de toute attaque, frappés de la grandeur de cette entrepriſe & prévoyant par ce qui etoit arrivé à leurs compatriotes, les malheurs qui les menaçoient, feignirent, pour détourner le premier orage, de demander la paix, & envoyerent des députés chargés de confirmer leurs diſpoſitions unanimes à obſerver inviolablement les traités; on ne ſait par quelle raiſon, ou dans quelle vue, changeant tout à coup de ſentiment, ils en envoyerent au plus vite d'autres, nous menacer d'une guerre opiniâtre ſi nous n'abandonnions par leur pays. Dès que Julien ſe fut aſſuré de leurs intentions, il mit à l'entrée de la nuit dans des barques légéres & de médiocre grandeur, huit cens ſoldats, auxquels il ordonna de remonter le fleuve, & de mettre enſuite à feu & ſang tout ce qu'ils rencontreroient. Cette manœuvre s'exécuta, &, dès la pointe du jour nos troupes qui découvrirent les barbares répandus ſur les ſommets des

mon-

montagnes, s'y porterent avec courage, mais ils n'y trouverent personne; les Germains soupçonnant sans doute notre dessein, avoient pris promptement la fuite; on vit après cela beaucoup de fumée s'élever, ce qui indiquoit que nos gens avoient pénétré dans le pays ennemi, & qu'ils en faisoient le dégat.

Cette surprise remplit d'effroi les Allemands; ils abandonnerent les embuscades qu'ils avoient dressées contre nos gens dans des lieux sombres & serrés, pour passer le fleuve appellé le Mein, & aller au secours de leurs familles; mais d'un côté notre cavalerie qui les poursuivoit, de l'autre la vue de bateaux chargés de nos soldats, les engagerent, comme cela arrive dans des momens de danger & de trouble, à profiter de la connoissance qu'ils avoient de ces lieux, ou s'échapper au plus vite. Leur retraite permit à nos gens de s'étendre en pleine liberté; ils ne firent grace à personne, & enleverent tout le bétail & le blé qu'ils trouverent dans ces riches hameaux. On délivra

livra enſuite nos priſonniers & toutes ces maiſons qui étoient baties avec régularité & dans le goût Romain, furent réduites en cendres.

Environ à dix milles delà, on parvint à une forêt dont l'obſcurité inſpiroit une eſpèce d'horreur. Nous y fimes une aſſez longue halte parce qu'un transfuge nous avertit qu'il y avoit pluſieurs ennemis cachés dans des gorges & dans des détours de ravins, d'où ils fondroient ſur nous dès qu'ils croiroient le moment favorable. Nos troupes avancerent cependant avec courage, mais elle trouverent des routes ſi embarraſſées par des abattis, qu'elles rebrouſſerent chemin, pleines d'indignation de ſe voir obligées pour percer en avant, de faire un long détour par des ſentiers rudes & difficiles.

La rigueur de la ſaiſon, car on approchoit de l'hyver, les montagnes & les plaines qui étoient déjà couvertes de neige, rendant cette marche auſſi inutile que dangereuſe, Julien conçut un projet admirable; ce fut, tandis qu'il ne ren-

con-

controit point d'obſtacle, de réparer en hâte une fortereſſe batie ſur le territoire des Allemands, par Trajan (*a*) qui lui avoit donné ſon nom & qui avoit été ci-devant vivement aſſiégée; il y plaça une garniſon avec des vivres qu'on avoit tirés de l'intérieur du pays ennemi. Les Germains à la vue d'un ouvrage qui annonçoit leur ruine & au reſſouvenir de ce qu'ils avoient déjà ſouffert, ſe raſſemblerent au plus vite, & envoyerent des députés pour demander humblement la paix. Julien après y avoir murement penſé & par pluſieurs conſidérations ſpécieuſes la leur accorda pour dix mois; il faiſoit ſurtout réflexion, que s'étant emparé de cette place avec une facilité qu'il avoit pû à peine eſpérer, il falloit encore bien des machines, & de puiſſans préparatifs pour la mettre en état de défenſe. Dès que les Allemands ſurent que le Prince conſentoit à la trève, trois des plus féro-

(*a*) On croit que c'eſt *Kellen* dans le pays de Cleve.

féroces de leurs Rois qui avoient envoyé du secours à ceux qui furent vaincus près de Strasbourg, vinrent tout tremblans, s'engager par des sermens conformes aux usages de leur pays, à être tranquilles, à remplir jusqu'au jour fixé les conditions qu'il nous plût de leur imposer, à ne former aucune entreprise contre le fort, & à porter même des vivres à la garnison, si elle leur en demandoit; la crainte enchainant leur perfidie, ils remplirent ces articles. Julien se réjouit de ces heureux succès qui terminerent cette fameuse guerre, comparable aux guerres Puniques & Teutoniques (*a*), mais qui couta bien moins de sang à la République.

Si ce Prince depuis la mort de Constance n'avoit pas continué à s'illustrer par des actions aussi héroïques, on feroit tenté de croire ce que disoient ses détracteurs, c'est qu'il n'avoit si vaillamment combattu que dans l'espérance, que termi-

(*a*) *V. Valere Maxime Liv. VI. 1. §. 3. & Cap. 9. §. 14. Florus Liv. III. Cap. 3.*

terminant ſes jours par un trépas glorieux, il n'auroit pas, comme le ſouhaitoient ſes envieux, le ſort de Gallus.

CHAPITRE II.

Julien aſſiége ſix cens Francs qui ravageoient la ſeconde Germanie & les force par la famine à ſe rendre.

Julien après avoir aſſuré ces arrangemens autant que les circonſtances le permettoient, retourna à ſes quartiers d'hyver où de nouvelles fatignes l'attendoient. Severe qui ſe rendoit à Rheims par Cologne & Juliers, rencontra un puiſſant corps de Francs compoſé, comme on l'apprit dans la ſuite, de ſix cens hommes (*a*) qui dévaſtoient les lieux qu'on avoit dégarnis de troupes.

L'ab-

(*a*) On n'eſt pas unanime ſur la force de ce corps. Les uns veulent qu'il ait été de mille, d'autres de

L'abſence du Prince occupé loin de là avec les Allemands, fit croire à ces Francs auxquels d'ailleurs perſonne ne s'oppoſoit, qu'il leur ſeroit aiſé de s'enrichir de butin; mais ſurpris par le retour de notre armée, ils ſe jetterent dans deux forts qui avoient été autrefois dégarnis, & s'y défendirent de tout leur pouvoir. Julien que cette étrange entrepriſe frappa, ſentit les ſuites qu'elle auroit s'il continuoit ſa route ſans attaquer cet ennemi; il s'arrêta donc avec ſon armée & aſſiégea dans les formes ces deux places que baignent les eaux de la Meuſe. Ces barbares firent une réſiſtance ſi déſeſpérée que le ſiége dura cinquante quatre jours, c'eſt à dire tout le mois de Décembre & de Janvier. L'habile Julien qui craignoit qu'ils ne profitaſſent de l'obſcurité de la nuit & n'échappaſſent par la rivière qui étoit gelée, pour leur ôter cette reſſource,

ſeize cens hommes. Il ſemble en effet que l'épithète de *puiſſant* qu'Ammien employe ici, ne convient guères à un parti de ſix cens hommes.

ce, fit tous les jours depuis le ſoir juſqu'au matin, parcourir le fleuve par des ſoldats qui au moyen de barques légéres rompoient les glaces.

Cette manœuvre auſſi bien que la faim & les veilles réduiſit les aſſiégés aux derniers abois, ils ſe rendirent d'eux-mêmes, & furent auſſi-tôt envoyés à Conſtance. Une multitude de Francs ſe mit en marche pour délivrer leurs camarades, mais ſur la nouvelle qu'ils avoient été faits priſonniers, & tranſportés plus loin, ils s'en retournerent ſans oſer tenter la moindre choſe; Julien fut achever l'hyver à Paris.

CHAPITRE III.

Julien tâche de ſoulager les Gaulois opprimés par les impots.

En attendant, Julien trop prudent pour ignorer combien les armes ſont journaliéres,

res, éprouvoit de grandes inquiétudes, & craignoit la réunion des forces de plusieurs nations: quelque courte que fut cette trève peu tranquille, il en profita cependant pour régler les impots, & soulager les propriétaires des pertes qu'ils avoient souffertes.

Florence, Préfet du Prétoire, après avoir tout examiné à ce qu'il disoit, prétendoit que la capitation ne suffiroit pas, & qu'il faudroit y suppléer par une taxe extraordinaire; mais Julien qui étoit au fait de cet objet, assura qu'il perdroit plutôt la vie que d'y consentir; il savoit bien que ces sortes d'augmentations, ou pour mieux dire de destructions, sont des playes incurables, qui jettent souvent les Provinces dans la derniére misére, & c'est ce qui fut comme nous le verrons dans la suite, la cause de la ruine entiére de l'Illyrie. Florence fit beaucoup de bruit, & trouva fort étrange qu'on se défiât d'un homme que l'Empereur avoit chargé de cette administration; Julien l'adoucit, & calculant exactement avec lui,

lui, il lui prouva que non ſeulement la Capitation ſuffiſoit, mais qu'elle excédoit même, les frais néceſſaires pour fournir aux beſoins de la Province & de l'armée: quelque tems après cependant, on préſenta au Prince le projet d'un nouvel impôt, mais ſans daigner en entendre le détail il refuſa de le ſigner & le jetta par terre. Le Préfet ſe plaignit à Conſtance qui en écrivit à Julien & l'exhorta à ne pas ſe conduire de maniére qu'on put croire qu'il ſoupçonnât Florence; Julien répondit qu'il falloit ſe réjouïr de ce que cette province ravagée depuis longtems, fourniſſoit au moins le néceſſaire, que pour le ſuperflu, aucun ſupplice ne ſeroit capable de l'arracher à des hommes réduits à la derniére miſére.

A compter de ce moment & dans la ſuite, on obſervà conſtamment, d'empêcher qui que ce fut de tirer des Gaulois au delà de ce qui étoit d'uſage. Le Céſar, ce qui eſt un exemple unique avoit obtenu du Préfet, que l'arrangement de la ſeconde Belgique qui avoit été accablée

de

de bien des maux, lui seroit abandonné à condition que ni l'appariteur (*a*) de la Préfecture, ni celui du Présidial, n'useroient de violence pour exiger de l'argent. Par là, tous ceux qu'il prit ainsi sous sa protection se virent soulagés, & n'étant plus inquiétés, ils acquitterent leurs dettes avant le tems marqué.

CHAPITRE IV.

On éléve à Rome par l'ordre de Constance, un Obélisque dans le grand Cirque; des Obélisques & des caractéres hiéroglyphiques.

Pendant que l'on commençoit ainsi à soulager les Gaules, on éleva un Obélisque à Rome dans le grand Cirque, sous la seconde Préfecture d'Orphite; l'occasion s'en présentant naturellement, je dirai

(*a*) *V. ci-dessus Liv. XIV. Chap. 11.*

dirai quelque chose, de cette sorte de monumens. Les anciens fondateurs de Thèbes ville célèbre par l'extrême étendue de ses superbes murailles & par ses cent portes, l'appellerent par cette raison Hecatompyle & la Province entiére conserve encore le nom de Thébaide qui lui vient de la ville même.

Dès que Carthage commença à s'étendre par des conquêtes, ses Généraux surprirent Thèbes & la dévasterent; ayant été réparée, Cambyses ce Roi des Perses qui fut toujours aussi avide que cruel, l'attaqua lorsqu'il envahit l'Égypte; les richesses qu'elle renfermoit exciterent la cupidité de ce Prince, qui ne respecta pas même les dons renfermés dans les temples. C'est lui qui courant au milieu des pillards, s'embarrassa dans ses longs vétemens, tomba & se blessa presque mortellement du poignard qu'il portoit au côté droit, & que cette chute fit sortir du fourreau (*a*).

Long-

(a) *V. Justin. Liv. I. Chap. 9.*

Longtems après, Cornelius Gallus, Procurateur de l'Égypte sous l'Empereur Octavien, épuisa cette ville & en détourna quantité de choses prétieuses; à son retour accusé de vol, & craignant la noblesse qui étoit indignée contre lui, & que l'Empereur avoit chargée d'approfondir cette affaire, il se perça de son épée; c'est si je ne me trompe ce Gallus Poëte, que Virgile célébre en vers touchans sur la fin de ses Buccoliques.

J'ai vu dans cette ville, outre de grands bassins, & plusieurs masses de pierres qui représentoient les Dieux des Égyptiens, nombre d'Obélisques dont les uns sont dressés, les autres renversés & brisés: les anciens Rois de ce pays, après les avoir tirés du sein de diverses montagnes ou des pays les plus éloignés, les avoit fait travailler & ériger, en les consacrant à leurs Divinités pour conserver la mémoire, soit des peuples qu'ils avoient vaincus, soit des grandes prospérités dont ils avoient joui.

Une Obélisque est une pierre extrémement dure, de la figure d'une borne qui s'éléve peu à peu à une hauteur considérable ; pour la faire ressembler à un rayon, on la polit avec art, & on en diminue les quatre faces, de maniére que leur sommet se termine insensiblement en pointe. Les anciens y ont fait graver ces caractères sans nombre, qu'on nomme hiéroglyphes, & qui sont les symboles de la Théologie de ces tems. Ils y ont encore imprimé des figures d'oiseaux, de quadrapudes, & même d'objets étrangers, pour transmettre par là plus universellement aux siècles suivans, le souvenir des grands événemens, & les promesses & les vœux dont les Rois s'étoient acquittés.

Les premiers Égyptiens ne se servoient pas d'un nombre déterminé de lettres, comme on le fait à présent pour peindre avec facilité les pensées ; mais chaque caractère exprimoit un nom, ou un verbe, quelque fois même il renfermoit un sens complet. En voici deux exemples. Le Vautour désignoit le terme *Nature*, parce que la physi-

physique enseigne qu'il n'y a point de mâle parmi cette espèce d'oiseaux. L'abeille qui fait le miel, signifioit selon eux un Roi, pour donner à entendre que celui qui gouverne, doit pourtant être à portée, quelque doux & bienfaisant qu'il soit, de faire sentir son aiguillon lorsqu'il en est besoin; & ainsi d'autres.

Les flatteurs, selon leur coutume, ne cessoient de dire à Constance, qu'Octavien Auguste avoit fait transporter d'Héliopolis ville d'Égypte, deux Obélisques, dont l'un est dans le grand Cirque, & l'autre dans le champ de Mars; mais qu'effrayé par la grandeur de ce dernier qu'on avoit fait venir depuis peu, il n'osa ni le toucher, ni entreprendre de le changer de place. Disons pourtant en faveur de ceux qui l'ignorent, que ce Prince, après en avoir fait transporter quelques-uns, ne laissa celui-ci intact que parceque dédié particulièrement au Soleil & dressé au milieu d'un temple somptueux, il s'y distinguoit par dessus tous les monumens sacrés auxquels il n'étoit

pas permis de toucher. Constantin qui ne se fit pas de peine de déplacer cette masse, & qui n'imagina pas avec raison, que ce fut un acte d'irrévérence, de consacrer à Rome, c'est à dire dans le sanctuaire de l'univers, une merveille qui avoit été dans un Temple; après l'avoir tirée de sa place, la laissa abattue tout le tems que demandoient les préparatifs nécessaires pour pouvoir la transporter. On la conduisit donc sur le Nil jusqu'à Alexandrie, où on construisit un vaisseau d'une grandeur jusqu'alors inouie, que devoient faire mouvoir trois cens rames. Mais tout étant ainsi préparé, la mort de ce Prince suspendit l'exécution de cette entreprise. Longtems après, on en chargea le vaisseau, & traversant les mers & les eaux du Tibre qui sembloit craindre de porter dans ses heureuses murailles, ce présent que lui faisoit le Nil qu'il connoissoit à peine, elle arriva au bourg d'Alexandre éloigné de Rome de trois lieues; ici elle fut mise sur une espèce particulière de voiture & doucement con-

duite

duite par la porte d'Oſtie & la Piſcine publique, juſqu'au grand Cirque. Il ne reſtoit plus qu'à l'élever, ce qu'on eſpéroit à peine de pouvoir exécuter. Après avoir dreſſé non ſans péril, de hautes poutres dont le nombre reſſembloit à une forêt, on y attacha de longs & de gros cables qui s'entrelaſſant comme une trame, déroboient par leur épaiſſeur la vue du ciel. Par ce mechaniſme, cette maſſe pour ne pas dire cette montagne chargée d'emblemes, fut inſenſiblement élevée en l'air, & après y être demeurée aſſez longtems ſuſpendue, à l'aide de pluſieurs milliers d'hommes, qui ſembloient tourner des meules de moulin, on la plaça au milieu du grand Cirque; on mit ſur ſa pointe une boule d'airain couverte de feuilles d'or; mais ayant été peu après frappée de la foudre, on y ſubſtitua une figure d'airain qui repréſentoit un flambeau; elle étoit également couverte de feuilles d'or, & ſon éclat imitoit celui de la flamme. Dans la ſuite on tranſporta d'autres Obéliſques; l'un eſt au Vatican, le ſecond dans les

jardins de Sallufte, & deux autres fe trouvent près du tombeau d'Augufte. Nous avons fuivi dans l'explication du fens des emblêmes gravés fur l'ancien Obélifque que nous voyons dans le Cirque, le livre d'Hermapion.

D'abord du côté du Midi se trouve au premier rang cette interprétation.

Le Soleil au Roi Rameftes (*a*). Je t'ai donné de regner avec joye fur toute la terre, à toi qui es aimé du Soleil & d'Apollon, puiffant ami de la vérité, fils de Heron (*b*), iffu des Dieux, fondateur de la terre habitable, que le Soleil a préféré à tous, Roi Rameftes, vaillant

(*a*) Il paroit que c'eft le même que *Rhamefes*, ou *Rhameffes*. Jofeph dans fon fecond Livre contre Apion, dit que ce Prince portoit auffi le nom de *Sefoftis* & Hérodote Liv. II. l'appelle Sefoftris.

(*b*) Vigenère traduit, *nourriffon de la ville de Heron*, mais le Grec dit pofitivement *fils de Heron*. Les Egyptiens donnoient à un de leurs Demi-Dieux le nom de *Heron* qui fignifie le Seigneur. *V. la Règle des tems du Chevalier Marsham p. 11.*

lant fils de Mars, qui t'es assujetti toute la terre par ta force & par ton courage, Roi-Rameftes, fils éternel du Soleil (a).

Second rang.

Apollon le puissant, qui est réellement le dispensateur des Diadèmes, qui se glorifie de l'Égypte qu'il posséde, qui embellit la ville du Soleil, qui a fondé le reste de la terre, & qui honore beaucoup les Dieux établis dans la ville du Soleil, lui qui est aimé du Soleil.

Troisième rang.

Apollon fils puissant & resplendissant du Soleil, que le Soleil a choisi de préférence; & que Mars le vaillant a doué de ses graces; dont les bienfaits dureront toujours, que Jupiter Ammon aime, com-

(a) Le Soleil dont il est fait mention ici, étoit fils de Vulcain, ils étoient tous deux au nombre des Dieux du premier rang. Les Demi-Dieux venoient ensuite, & tels étoient, *Orus*, *Mars*, *Hercule* ou *Heron*, *Apollon*, *Ammon* & *Jupiter*. *Voy. la Régle des tems du Chevalier Marsham pag. 462.*

comblant de biens le temple du Phénix (a); à qui les Dieux ont accordé de vivre toujours. Apollon puissant fils de Heron, Ramestes Roi de la terre habitable, qui conserve l'Égypte, triomphant des nations étrangéres, Toi que le Soleil aime & à qui les Dieux ont accordé une longue vie; Ramestes Seigneur de la terre habitable, qui vivras éternellement.

Autre second rang (b).

Moi le Dieu Soleil, maître souverain du ciel, je t'ai donné une vie agréable. Apollon puissant Seigneur des Empires, incomparable, à qui le Seigneur de l'Égypte a dédié des statues dans ce royaume, à l'honneur duquel il a décoré la ville du Soleil, & le Soleil maître du ciel. Ce Roi

(a) Vigenère traduit le temple Phénicien, mais ne doit-ce pas être plutôt le temple du Phénix? on connoit la fable qu'on a débitée sur cet oiseau.

(b) Peut-être du côté du couchant, ou du Septentrion.

Roi, fils du Soleil, a achevé cet excellent ouvrage & vivra éternellement.

Troisième rang.

Moi le Soleil, Dieu souverain du ciel, j'ai donné au Roi Ramesses le pouvoir & l'autorité sur toutes choses, à lui qu'Apollon l'ami du vrai, l'arbitre des tems, & Vulcain le père des Dieux, ont choisi pour l'amour de Mars, Roi fortuné à tous égards, fils du Soleil, & aimé de cet Astre.

Au premier rang du côté du Levant.

Le grand Dieu céleste de la ville du Soleil, Apollon le fort & le puissant, fils de Heron, que le Soleil a nourri, que les Dieux honorent, qui gouverne toute la terre, que le Soleil a élu, ce vaillant Roi favori de Mars, que Jupiter Ammon chérit, tout lumineux, choisissant un Roi éternel . . . . . (*La suite manque*).

CHAPITRE V.

Constance & Sapor, Roi des Perses, traitent inutilement de la paix, par des lettres, & par des Ambassadeurs.

Tandis que sous les Consuls Datianus & Céréale, on mettoit tout en ordre dans les Gaules avec autant de prudence que d'activité, & que le souvenir de ce qui s'étoit passé épouvantoit les barbares, & rallentissoit leur fureur, le Roi des Perses qui se trouvoit sur les frontiéres de nations éloignées, après avoir fait alliance avec les Chionites & les Gelanes les plus guerriers de tous ces peuples; sur le point de rentrer dans ses états, reçut des lettres de Tamsapor qui lui disoit que l'Empereur Romain lui demandoit la paix avec instance. Sapor enflé de vanité & dans la supposition qu'on n'en venoit là que parce que l'Empire étoit ébranlé, y consentit, mais à de dures conditions.

Un

Un certain Narseus fut donc chargé de porter des présens à Constance, & des lettres pleines du faste qui étoit naturel à cette nation.

En voici le sens. „Sapor, Roi des „Rois, allié des étoiles, frére du Soleil „& de la Lune, salue le César Constance „son frére. Je me réjouis de ce que ren„tré en vous même, après avoir éprouvé „les maux qu'enfante le desir opiniâtre de „s'emparer du bien d'autrui, vous recon„noissez enfin les droits sacrés de l'équité. „Comme le langage de la vérité doit être „franc & sincère, & que les Grands doi„vent toujours exprimer ce qu'ils pen„sent; je vais faire connoître en peu de „mots mes intentions, qui ne sont, com„me vous vous en ressouviendrez, que ce „que je vous ai déjà dit plus d'une fois. „Vos annales mêmes attestent que l'Em„pire de mes Ancêtres s'étendoit jusqu'au „fleuve Strymon & aux frontiéres de la „Macédoine. Il me convient de rede„mander le même pays, à moi (& cela „soit dit sans orgueil) qui surpasse par

„l'éclat & le nombre de mes vertus, les
„Rois qui m'ont précédés. J'aime à me
„rappeller que depuis mon enfance, je n'ai
„rien entrepris dont je me sois repenti.
„Je dois donc reprendre l'Arménie & la
„Mésopotamie que la fraude a arrachées à
„mon ayeul. Nous n'avons jamais admis
„ce que vous affirmez d'un ton de triom-
„phe ; c'est que les succès à la guerre, qu'ils
„soyent l'effet de la ruse ou de la valeur,
„sont également dignes d'éloges. Enfin
„si vous voulez suivre le bon conseil que
„je vous donne, méprisez, pour gouverner
„tranquillement le reste, cette petite partie
„de vos états, théatre perpetuel de deuil &
„de carnage. Pensez sagement, que les
„médecins brûlent de tems en tems, cou-
„pent & retranchent quelques membres,
„pour sauver ceux qui ne sont pas encore
„attaqués ; c'est aussi ce que font les ani-
„maux, qui abandonnent d'eux mêmes,
„ce qui fait courir après eux, pour vivre
„ensuite libres d'inquiétudes. Je pro-
„teste que si mon Ambassadeur revient
„sans avoir rien conclû, dès que l'hyver
„sera

„ſera paſſé, je marcherai contre vous „avec toutes mes forces, comptant ſur „un ſuccès que me fait eſpérer & ma for-„tune, & l'équité des conditions que je „vous offre.„

Ces lettres furent priſes en conſidération & après un mur examen, on y répondit ſimplement en ces termes.

„Conſtance vainqueur par mer & par „terre, toujours Auguſte, ſalue le Roi „Sapor ſon frére. Je vous félicite de „votre heureux retour dans vos états, „étant diſpoſé ſi vous le voulez, à être vo-„tre ami; mais je ne puis que blamer vo-„tre ambition auſſi démeſurée qu'infléxi-„ble. Vous demandez, comme ſi elle „vous appartenoient, la Méſopotamie & „l'Arménie, & vous conſeillez de ſacri-„fier quelque membre pour ſauver le reſte „du corps; c'eſt ce que je trouve plus à „propos de réfuter que d'admettre, voici „donc ſans détour la vérité, dont de vaines „menaces ne m'écarteront pas. Mon Préfet „du Prétoire dans l'idée de faire réuſſir „un projet utile; ſans mon conſentement,

„&

„& par l'entremiſe de gens obſcurs, à „parlé de la paix avec votre Général; je „ne la repouſſe, ni ne la refuſe, ſi elle „eſt telle qu'elle s'accorde avec l'honneur, „& ne donne aucune atteinte à ma gloire. „Il ſeroit abſurde & déshonorant, dans „le tems où tout retentit du bruit de mes „exploits, quels qu'ayent été les éfforts de „l'envie pour les ternir; dans le tems où „tous les tyrans vaincus ſubiſſent le joug „Romain, d'abandonner ce que nous „avons conſervé juſqu'ici en Orient. „Laiſſez donc ces menaces que vous étes „dans l'habitude de nous faire; on n'i-„gnore pas, que c'eſt, non par indolence „mais par modération que nous avons „mieux aimé quelque fois, attendre que „commencer la guerre, & que nous ſavons „nous defendre avec courage auſſitôt que „nous ſommes attaqués. Vous devez ſavoir „auſſi, ſoit par l'expérience, ſoit par la lectu-„re, que Rome a eu rarement du deſſous „dans les batailles, que jamais au bout „d'une guerre elle n'a rien perdu.«

Cette

Cette Ambaſſade fut donc ainſi congédiée, car c'étoit tout ce qu'on pouvoit répondre aux inſolentes prétenſions de ce Roi; peu de jours après le Comte Proſper, Spectatus Tribun & Sécretaire, & ſur l'avis de Muſonien, Euſtate le Philoſophe qu'on croyoit propre à perſuader, ſuivirent les députés Perſes; ils portoient des lettres & des préſens de l'Empereur, & devoient tacher de faire adroitement ſuſpendre les préparatifs de Sapor, afin qu'on eut le tems de fortifier au delà de tout ce qui étoit poſſible, les Provinces ſeptentrionales.

CHA-

CHAPITRE VI.

On bat & met en fuite dans les Rhéties qu'ils désoloient, les Juthunges peuples Allemands.

Au milieu de cette crise, les Juthunges (*a*) peuples Allemands, qui touchent à l'Italie, oubliant la paix & les traités qu'ils avoient obtenus par prières; ravageoient les Rhéties, & tentoient contre leur usage, d'assiéger des villes. On envoya avec un corps considérable, à la place de Silvain, Barbation promu au grade de Général d'Infanterie c'étoit un lache, mais grand parleur, nos soldats dont il anima beaucoup le courage, massacrerent tant d'ennemis, qu'à grand peine, un petit nombre s'échappa & rentra dans son pays accablé de tristesse & de douleur. On assure que Nevitte qui fut Consul

(*a*) On les nommoit aussi Vithunges.

ſul dans la ſuite, aſſiſta à cette bataille à la tête d'un eſcadron de cavalerie, & qu'il y combattit vaillament.

CHAPITRE VII.

Nicomédie détruite par un tremblement de terre, & comment ſe font ces ſecouſſes.

Pluſieurs villes & montagnes de la Macédoine, de l'Aſie & du Pont furent ébranlées dans ce tems, par les fréquentes ſecouſſes d'horribles tremblemens de terre. La deſtruction de (a) Nicomédie, capitale de la Bythinie, ſe diſtingua au milieu de ces divers monumens d'infortune; diſons un mot de cet événement déplorable.

Le 24. d'Août à la pointe du jour, d'épais nuages s'étant raſſemblés couvrirent

(a) C'eſt aujourd'hui Is-Nikmid, ville conſidérable de la Turquie Aſiatique dans l'Anatolie.

rent la surface riante du ciel, & la lumiére du Soleil disparut au point, qu'on ne distinguoit plus les objets les plus voisins, tant les ténébres qui envelopperent la terre, étoient épaisses. Puis, comme si un Dieu eut lancé les foudres terribles & excité les vents des quatre coins du monde, on entendit le bruit effrayant des tempêtes & le fracas des flots débordés; à cela se joignirent des tourbillons & des torrens de vapeurs enflammées, avec d'affreux tremblemens de terre qui renverserent de fond en comble, & la ville & les fauxbourgs. La plupart des maisons qui se trouverent sur le penchant des collines, tomberent les unes sur les autres, & les échos porterent de tous côtés le bruit de cet horrible désastre. Les sommets des montagnes renvoyoient les cris plaintifs de ceux qui cherchoient leurs épouses, leurs enfans & leurs proches. Enfin longtems avant la troisième heure du jour, les ténébres étant dissipées & l'air devenu plus serein, on découvrit toute l'étendue de ces ravages.

Quel-

Quelques malheureux accablés par la force de ces décombres, périrent sous leurs poids; d'autres ensevelis jusqu'aux épaules expirerent faute de secours; ceux-ci, se trouverent suspendus à des hautes poutres sur lesquelles ils étoient tombés; on vit alors confondus les cadavres d'un grand nombre d'habitans que le même coup avoit détruits. Les uns quoiqu'encore en vie moururent pourtant de crainte & de disette, sous le faite de leurs maisons affaissées. Ce fut ainsi que termina misérablement ses jours (*a*), Aristénete qui avoit recherché la place de Vicaire du Diocèse créé par Constance, pour honorer la pieté de sa femme Eusébie. Quelques-uns furent encore subitement enterrés sous d'épaisses ruines. D'autres avec des têtes meurtries, des jambes & des bras fracassés, implorerent en vain sur les bords du tombeau, les secours de ceux qui par-

(*a*) Il étoit né à Nicée en Bithynie; Libanius déplore dans plusieurs de ses lettres la perte d'Aristénete, comme d'un ami qui lui étoit cher.

partageoint avec eux la même deſtinée. On auroit pu cependant ſauver la plus grande partie des temples des maiſons & des habitans ; ſi l'ardeur des flammes qui ſe répandirent auſſitôt, n'eut pas pendant cinquante jours, & cinquante nuits, achevé de ruiner tout.

Il ne ſera pas, je penſe, hors de propos de dire un mot des conjectures des anciens ſur ces tremblemens de terre ; je dis conjectures, car ni nos foibles lumiéres, ni les veilles des infatigables Phyſiciens & leurs diſputes qui durent encore, n'ont pu juſqu'à préſent en découvrir la véritable cauſe ; auſſi dans les rituels & dans les livres des Pontifes évite-t-on, pour ne pas commettre quelque grand crime, de nommer un Dieu pour un autre, puiſqu'on ignore quel eſt celui qui ébranle la terre.

Selon les diverſes opinions qui ont occupé & fait ſuer Ariſtote (*a*), ces tremblemens ſe forment dans ces petits canaux

(*a*) *V. Ariſtote traité des Météores Liv. III. Chap. 7. & ſon traité du Ciel Chap. 4.*

naux soûterrains, qu'en Gréce nous appellons Syringes, par la fréquente agitation des eaux qui s'y portent avec force; ou du moins, ainsi que le soutient Anaxagore, par la violence des vents qui pénétrent les entrailles de la terre; parvenus à ces masses endurcies, & ne pouvant s'y faire un passage, ils déployent leur action sur ces parties qu'ils pénétrent de leur humidité. De là vient que la plûpart du tems, les vents ne se font point sentir pendant que la terre tremble, parcequ'ils sont occupés dans ses enfoncemens les plus éloignés.

Anaximandre prétend que la terre déssechée après d'excessives chaleurs, ou imbibée de pluyes trop abondantes, présente de larges ouvertures dans lesquelles s'insinue avec violence & en trop grande quantité, l'air supérieur qui par son agitation l'ébranle jusques dans ses fondemens; que par cette raison aussi ces phénomènes effrayans n'ont lieu que, dans le cas d'une grande sécheresse, ou d'une humidité excessive. C'est pourquoi les anciens

ciens Poëtes & les Théologiens, ont donné à Neptune qui tient l'empire des eaux, les noms d'Ennoſigéon (*a*), & de Siſichton (*b*).

Les tremblemens de terre ſe font de quatre manières, ou ce ſont des fermentations qui agitent la terre, élevent & lancent au deſſus de ſa ſurface des maſſes conſidérables; c'eſt ainſi qu'elles ont donné naiſſance à Délos en Aſie, à Hiere, Anaphe, Rhode, Ophiuſe, Pélagie qu'on dit avoir été anciennement inondée d'une pluye d'or; à Eleuſis en Béotie, à Volcanus chez les Tyrrhéniens, & à pluſieurs îles: où ce ſont des eſpèces de tourbillons qui venant de côté & déployant obliquement leur impétuoſité, renverſent les villes, les édifices & les montagnes; ou des éruptions dont la violence ouvre des gouffres propres à enſevelir des Provinces entiéres; de cette ſorte fut engloutie dans la Mer Atlanti-

que

(*a*) Qui ébranle la terre.

(*b*) A la même ſignification.

que & couverte de ténèbres éternelles de l'Érebe, une île plus considérable que l'Europe; dans le Golfe de Crissée, Hélice & Bure, & dans Ciminia partie de l'Italie, la ville de Saccumes. Outre ces trois espèces de tremblemens de terre, il en est encore qui se font avec fracas & qui ont lieu lorsque les élémens dissous s'élévent d'eux-mêmes, ou retombent avec la terre qui s'affaisse. Leur bruit effroyable imite le mugissement des taureaux. Mais revenons à notre sujet.

CHAPITRE VIII.

Julien reçoit sous son obéissance les Saliens, peuple Franc qui se rend à lui; il défait une partie des Chamaves, en fait une autre prisonnière, & donne la paix au reste.

Cependant le César qui passoit l'hyver à Paris, s'occupoit fortement du projet de

prévenir les Allemands qui n'étoient pas encore raſſemblés, mais qui depuis la journée de Strasbourg pouſſoient l'audace & la cruauté juſqu'à la fureur: il attendoit avec impatience le mois de Juillet, tems où commencent dans les Gaules les opérations militaires, & ne pouvoit ſe mettre en marche avant que le retour de l'été, diſſipant les neiges & les frimats, lui permit de recevoir ſes proviſions de l'Aquitaine. Mais comme un génie actif vient preſque toujours à bout de tout, après s'être occupé de pluſieurs projets, il ſe fixa à celui-ci; ce fut, ſans attendre la ſaiſon, de tomber à l'improviſte ſur les barbares. En conſéquence il fit pour vingt jours une quantité ſuffiſante de ce qu'on nomme vulgairement du biſcuit & le diſtribua à ſes ſoldats qui s'en chargerent avec plaiſir; plein de confiance en ce ſecours, il partit comme cy-devant ſous d'heureux auſpices, eſpérant de terminer dans cinq ou ſix mois, deux expéditions auſſi importantes que néceſſaires.

Tout

Tout étant ainsi préparé, il marcha premièrement contre ces peuples Francs connus sous le nom de Saliens, qui depuis longtems avoient osé fixer insolemment leur demeure sur les terres des Romains près de la Toxiandrie (*a*). Arrivé dans le territoire de Tongres (*b*) il y trouva une ambassade de ces peuples qui le croyoient encore dans ses quartiers d'hiver; elle étoit chargée de demander la paix à condition que personne ne les troublât, tant qu'ils se tiendroient tranquilles dans leurs habitations. Le César éludant cette négociation & l'embarassant par des conditions équivoques, comme s'il avoit dessein de s'arrêter dans ces contrées, jusqu'au retour de ces ambassadeurs, leur fit des présens au moment de leur départ; mais les suivant aussitôt, après avoir détaché le Général Severe du côté du rivage, il tomba comme la foudre sur ce pays. Le

(*a*) Les Toxandres habitoient une partie de la Flandre.

(*b*) Dans l'Évéché de Liége.

Le ſuccès qui ſuivit cette entrepriſe lui permit d'uſer de clémence; il traita favorablement ces peuples qui loin de réſiſter, s'humilierent & s'abandonnerent à lui, avec leurs biens & leurs enfans. Enſuite il attaqua les Chamaves (*a*) qui avoient également entrepris de s'établir ſur les terres des Romains; il en défit une partie avec la même célérité, chargea de chaines ceux qui après une forte réſiſtance tomberent entre ſes mains, & pour ne pas fatiguer ſes troupes, laiſſa le reſte tout tremblant de frayeur, s'échapper par la fuite; peu après pour aſſurer leur tranquilité, ils envoyerent des députés qui vinrent implorer à genoux ſa clémence; ils obtinrent la paix à condition qu'ils retourneroient chez eux.

(*a*) Les Chamaves habitoient vers l'embouchure du Rhin. Les Saxons dont ils faiſoient partie, les forcerent, ſelon le récit de *Zoſime Liv. III.* à aller chaſſer les Saliens de leurs demeures. *V. les Frér. Valois.*

CHA-

CHAPITRE IX.

Julien répare trois châteaux situés sur la Meuse que les barbares avoient détruits; & se trouve exposé aux injures & aux outrages des soldats qui souffroient de la disette.

Comme tout répondoit à ses vœux, il se hâta avec un soin infatigable, d'assurer par tous les moyens possibles l'avantage de ces provinces; il pensa d'abord à réparer autant que les circonstances le permettoient, trois forts que les barbares avoient ruinés longtems auparavant, & qui se trouvoient établis sur la même ligne aux bords de la Meuse; il suspendit donc pour peu de tems la suite de ses opérations; l'ouvrage fut bientôt achevé, & pour exécuter avec promtitude ce sage projet, il prit une partie de la provision de dix sept jours dont les soldats étoient chargés, & la destina à l'usage de ces forts

 dans

dans l'espérance que les moissons des Chamaves y suppléeroient. Mais le contraire arriva. Les bleds n'étoient pas encore murs; les troupes qui en attendant avoient consumé leur pain, ne trouvant nulle part dequoi se nourrir, accabloient Julien de menaces, d'injures & de reproches. Elles l'appelloient Asien, petit Grec, trompeur, & faux sage. Et comme parmi les soldats, il y en a toujours qui se distinguent par leur babil, on les entendoit tenir hautement ces propos & d'autres semblables. „Où nous laissons-„nous entrainer ainsi sans aucune espérance „de mieux? Nous avons essuyé autrefois les „maux les plus rudes, & supporté la rigueur „des neiges & des frimats? Mais à présent, „quel comble d'opprobre! Sur le point „de triompher de nos ennemis, nous voilà „réduits à périr de la mort la plus igno-„minieuse, de la faim. Qu'on ne nous „regarde pas comme de séditieux; nous „protestons que nous ne parlons que pour „nôtre vie; ce n'est ni de l'or, ni de „l'argent que nous demandons, nous n'en „avons

„avons depuis longtems, ni vu ni touché, „& on nous l'à refusé, comme si nous ne „nous étions exposés à tant de travaux „& de périls que pour nuire aux inté„rêts de la République." Il faut avouer que leurs plaintes étoient fondées. Car au milieu de tous ces hazards, & des situations les plus critiques, le soldat affoibli par les fatigues de la Gaule, ne reçut ni paye, ni gratification depuis l'instant où Julien fut envoyé dans ce pays; tant parce qu'il n'avoit lui-même rien à donner, que parce que Constauce ne permettoit pas qu'on fit, selon l'usage, des largesses. Il parut bien que c'étoit moins par avarice que dans une mauvaise intention que cela se faisoit, puisque Julien ayant donné un jour une bagatelle à un simple soldat qui lui demandoit dequoi se faire raser, ce Prince en fut vivement repris par le Sécretaire Gaudence qui séjourna longtems dans les Gaules, pour épier ses démarches. C'est le même que Julien fit mettre à mort dans la suite, comme nous le dirons en son lieu.

CHAPITRE X.

Suomaire & Hortaire Rois des Allemands, rendent nos prisonniers, & obtiennent de Julien la paix.

Ce tumulte fut enfin appaisé à force de caresses; Julien passa le Rhin sur un pont de bateaux & entra sur les terres des Allemands; Sévere Général de la Cavalerie, qui jusques-là avoit donné des preuves de bravoure & d'habileté, perdit tout d'un coup courage; ce même homme qu'on avoit vu tant de fois animer l'armée, & exciter chaque soldat à combattre vaillament, comme s'il eut pressenti que l'instant de sa mort approchoit, dissuada bassement & avec pusillanimité, d'en venir aux mains. C'est ainsi qu'on raconte dans les livres Tagetiens (*a*), que ceux

(*a*) *Voyez Cicéron, de la Divination Liv. II. Ch. 23.*

ceux qui ſont menacés de la foudre, ne peuvent entendre le tonnere ni un grand bruit. Il marcha donc avec plus de lenteur que de coutume, & exigea par les plus grandes menaces, que les guides qui précédoient gayement l'armée, s'accordaſſent à dire qu'ils ne connoiſſoient pas les chemins. Intimidés par l'autorité du Général, ils ne firent plus un pas. Au milieu de ces retardemens Suomaire Roi des Allemands, de lui-même & contre notre eſpérance, ſe préſenta avec les ſiens; ce Prince cruel & qui auparavant étoit acharné à la perte des Romains, ſaiſit alors comme un grand avantage, cette occaſion de conſerver ſes poſſeſſions. Son air & ſa contenance de ſuppliant engagerent à l'admettre, à l'exhorter même à avoir bon courage & à ne rien craindre: auſſi ſe rendit-il à diſcrétion, en demandant la paix à genoux. Il l'obtint avec l'oubli du paſſé, à condition pourtant qu'il rendroit nos priſonniers, & qu'il donneroit à nos troupes, auſſi ſouvent qu'il ſeroit néceſ-

 ſaire,

faire, des vivres pour lesquels il recevroit ainsi que les moindres entrepreneurs, des quittances qu'il seroit tenu de reproduire dans le tems, sous peine de fournir une seconde livraison. Cet arrangement fut terminé sans délai. Il fallut se rendre ensuite au bourg d'un autre Roi nommé Hortaire, & comme nous ne manquions que de guides, Julien chargea Nestice Tribun des Scutaires & Charietton Officier d'une grande valeur, de donner tous leurs soins pour saisir & lui amener un prisonnier; on prit & on lui présenta aussitôt un jeune Allemand qui, sous la promesse qu'on lui laisseroit la vie, s'engagea à montrer le chemin. L'armée qui le suivit, fut d'abord arrêtée par de grands abatis qu'elle rencontra; cependant après des circuits longs & tortueux on arriva.

Chaque soldat irrité des fatigues qu'on lui avoit fait essuyer, brûloit les campagnes, enlevoit les hommes & les troupeaux, & massacroit sans pitié tout ce qui lui résistoit. Hortaire consterné de ces ravages & jugeant par le nombre

de

de nos légions & par les débris des habitations réduites en cendres, que c'en étoit fait de lui, demanda grace, promit de se soumettre à ce que l'on voudroit, & s'engagea par serment à relacher tous nos prisonniers, car c'étoit là principalement le point sur lequel on insistoit le plus; il en retint cependant un grand nombre & n'en rendit que peu. Julien qui en eut vent, fut transporté d'une juste indignation, & lorsqu'il vint selon l'usage pour recevoir des présens, quatre personnes de sa suite qui par leur bravoure & leur fidélité avoient acquis toute sa confiance, n'eurent la liberté de s'en retourner, qu'après qu'on eut pleinement satisfait à cet article. Mandé par le César, Hortaire parut enfin, il se jetta en tremblant aux genoux du Prince, & cédant à l'ascendant du vainqueur, il souscrivit, à cette dure condition; c'est que tous les succès, qu'avoit eu Julien, l'autorisoient à exiger qu'on réparât les villes que les barbares avoient détruites, qu'ainsi Hortaire fourniroit de ses propres deniers les voitures & les

matériaux dont on auroit beſoin pour cet ouvrage; il le promit & s'étant ſoumis par ſerment à payer de ſa tête, s'il ſe rendoit coupable de quelque perfidie, il obtint la liberté de retourner chez lui. Pour des vivres, il ne fut pas poſſible d'en exiger de ce Prince comme de Suomaire, par la raiſon qu'il ne s'en trouvoit point dans ſes états ravagés de fond en comble.

C'eſt ainſi que ces Rois autrefois ſi inſolens, & accoutumés à s'enrichir de nos dépouilles, ſubirent le joug de la puiſſance Romaine, & obéirent d'auſſi bon cœur que s'ils étoient nés & avoient été élevés dans le ſein de nations tributaires. Les choſes étant ainſi réglées, le Céſar après avoir diſtribué ſelon l'uſage les troupes dans leurs divers poſtes, retourna dans ſes quartiers d'hyver.

CHA-

CHAPITRE XI.

Le César Julien après les avantages qu'il remporta dans les Gaules, devint à la Cour de Constance Auguste, l'objet des railleries des envieux qui l'appelloient timide & indolent.

Lorsque la nouvelle de ces événemens fut parvenue à la cour de Constance, (car le César tel qu'un appariteur, étoit obligé de faire rapport à Auguste de toutes ses démarches) tous ceux qui avoient quelque credit au palais, habiles dans l'art de flatter, couvroient de ridicules les projets que ce Prince avoit aussi sagement conçus qu'heureusement exécutés. On les entendoit dire sottement. Ce n'est pas un homme, mais une chévre qui vient raconter ses victoires jusqu'au degout; ils se moquoient par là de Julien qui portoit une longue barbe: ils

lui donnoient encore les noms de taupe babillarde (*a*), de ſinge revêtu de la pourpre, de petit écolier Grec; c'eſt ainſi que faiſant retentir ſans ceſſe ces ſortes de ſobriquets, aux oreilles de Conſtance qui y prenoit plaiſir, ils tachoient par d'impudentes plaiſanteries d'obſcurcir les vertus de Julien, comme s'il étoit mou, timide, incapable de faire de grandes choſes, ou de donner à ſes actions d'autre mérite que celui d'être agréablement racontées; ce n'eſt pas le premier exemple que nous ayons de l'injuſtice; car une réputation éclatante eſt toujours l'objet de l'envie; nous voyons que la malignité choquée des belles actions des plus grands Capitaines, après avoir inutilement cherché des vices & des crimes dans leur conduite, en à feint & ſuppoſé. Ainſi l'on accuſa de débauche

(*a*) *Gruterus* remarque ſur cet endroit que les taupes n'ont jamais incommodé par leur babil; il ſe pourroit fort bien que le texte eut ſouffert ici quelqu'altération.

che Cimon, fils de Miltiade (*a*), qui détruisit une armée innombrable de Perses prés de l'Eurymedon fleuve de la Pamphilie, & força cette nation jusqu'alors si superbe, à demander humblement la paix.

Ainsi d'injustes rivaux accuserenr de négligence, Scipion Æmilien dont l'heureuse activité détruisit deux villes florissantes (*b*) & acharnées à la perte de Rome; les envieux de Pompée n'ayant rien de grave à lui imputer, ne releverent-ils pas ces deux miséres, c'est qu'il avoit la coutume de se grater la tête avec le doigt, & que pour cacher un ulcère dégoutant qu'il avoit au genou, il l'enveloppoit d'une bande blanche (*c*); le premier indiquoit, selon eux, qu'il étoit voluptueux, & le

(*a*). *Plutarque* dans la vie de Cimon ne le justifie pas sur cet article.

(*b*) *Numance & Carthage. Voy. Valere Maxime Liv. VI. Chap. 11. §. 3. Vellejus Paterculus Liv. I. Chap. 12.*

(*c*) *V. Valere Maxime Liv. VI. Chap. 11 §. 7.*

le second qu'il aimoit les nouveautés; ils ajoutoient encore cette pitoyable reflexion, c'est qu'il étoit indifférent à cet homme qui donna les preuves les plus éclatantes de sa sagesse & de sa bravoure dans la conduite des affaires de la République, qu'elle partie de son corps, il ceignit du bandeau Royal.

Pendant qu'on cabaloit ainsi à la Cour, Artémise Vicaire de Rome; fut élévé à la dignité de Préfet dont il faisoit déjà les fonctions, à la place de Bassus qui étoit mort peu après avoir obtenu cette place. Il y eut des mouvemens séditieux sous son administration qui n'offre d'ailleurs rien d'assez important, pour mériter qu'on en parle.

CHA-

CHAPITRE XII.

Constance force les Sarmates qui autrefois avoient été Maîtres dans leur pays, mais qui alors étoient bannis ; & les Quades qui ravagoient les Pannonies & la Mésie, à donner des ôtages & à rendre nos prisonniers ; il établit un Roi sur les Sarmates bannis qu'il remet en liberté & rétablit dans leur patrie.

Sur ces entrefaites Auguste qui passoit tranquillement l'hyver à Sirmium, recut par de fréquens couriers l'important avis que les Sarmates & les Quades que réunissoient le voisinage, ainsi que l'affinité des mœurs & des armes, ravageoient en petites troupes les deux Pannonies, & la seconde Mésie. Ces peuples plus propres aux brigandages qu'à des combats réglés, ont de longues piques, leurs cuirasses sont faites de petites pièces de corne,

ne, polies & attachés comme des plumes à des pourpoints de toile. La plûpart de leurs chevaux sont hongres, & cela pour que la vue des cavales ne les rende pas indociles, ou que postés en embuscade, ils ne trahissent pas leurs cavaliers par un trop fort hennissement. Soit qu'il s'agisse de poursuivre, soit qu'il s'agisse de fuir, ils parcourent des espaces immenses sur ces animaux agiles & souples; ils en menent encore un, quelque fois deux en laisse, afin d'en ménager les forces, en les montant alternativement, & en leur laissant le tems de se reposer.

Dès que l'équinoxe du printems fut passé, l'Empereur ramassa un bon corps de troupes, & partit plein de l'espoir d'un heureux succès. Lorsqu'il fut arrivé à un lieu commode, il construisit un pont de bateaux, passa le Danube que la fonte des glaces faisoit déborder, & tomba sur les terres des barbares pour les ravager; ceux-ci surpris de la rapidité de cette marche, à la vue de troupes nombreuses qu'ils n'avoient pas cru qu'il fut possible

de

de rassembler dans cette saison, & toutes prêtes à les égorger, n'oserent ni tenir ferme, ni tenter quelqu'entreprise, & ne penserent qu'à éviter par une promte fuite, une ruine entière. Un grand nombre de ceux à qui la crainte avoit ôté jusqu'à la force de fuir, périt, & ceux que leur célérité arracha à la mort, cachés dans les sombres détours des montagnes, voyoient de là, détruire par le feu leur patrie qu'ils auroient pû vanger, s'ils eussent combattu avec autant de vigueur qu'ils parurent en avoir pour se sauver. Ceci se passoit dans cette partie de la Sarmatie qui regarde la seconde Pannonie; un autre corps de troupes tel qu'un tourbillon, ravagea avec la même fureur autour de la Valérie, les habitations des barbares, brûlant & enlevant tout ce qu'il rencontra. Cette immense déroute affecta si fort les Sarmates, que renonçant au dessein de se cacher, ils formerent celui de nous tromper par de feintes propositions de paix & de profiter de notre sécurité, pour fondre sur nous avec leur

armée

armée qu'ils avoient partagée en trois corps.

Ils comptoient nous mettre hors d'état par là, de faire usage de nos armes, d'échapper à leurs traits, & ce qui est le comble du malheur dans les affaires désespérées, de nous empêcher même de trouver nôtre salut dans la fuite. Les Quades qui avoient été souvent les compagnons de leurs désastres, se montrerent prêts encore à partager imprudemment avec eux le hazard de cette entreprise: mais ce hardi projet loin de leur réussir ne fit que les précipiter dans un plus grand malheur. On massacra une très-grande quantité de leurs gens, & ce qui resta, n'échappa que par les collines dont ils connoissoient les chemins: cet événement ranima le courage; & l'armée marcha en bataillons serrés contre les Quades. Ceux-ci qui prévirent par ce qui venoit d'arriver, les maux qui les menaçoient, vinrent avec confiance pour demander humblement la paix à l'Empereur dont la douceur dans ces occasions

étoit

étoit connue. Le jour fixé pour convenir des conditions, Zisais jeune homme d'une belle figure & issu de sang royal, rangea comme en bataille les divers ordres des Sarmates, pour qu'ils fissent leurs soumissions; aussitôt qu'il apperçut l'Empereur, il quitta ses armes, se jetta en terre, & au moment où il voulut ouvrir la bouche, la crainte lui ôta l'usage de la voix, au point qu'il inspira la pitié; envain essaya-t-il à diverses reprises de parler, ses sanglots l'empêcherent de s'exprimer. Enfin après qu'on l'eut encouragé, & qu'on lui eut dit de se lever, appuyé sur ses genoux, il demanda avec instance le pardon & l'oubli de ses fautes. Le reste de ses gens que la frayeur rendoit muets, vû l'incertitude où ils étoient sur le sort qui attendoit leur chef, ayant été admis à prier, dès qu'ils le virent debout & qu'il leur eut donné le signe qu'ils attendoient depuis longtems, ils jetterent loin d'eux leurs javelots & leurs boucliers, éleverent leurs mains en supplians & imaginerent encore

plu-

plusieurs autres démonstrations, pour l'emporter en humilité sur leur Prince. Il avoit mené avec lui les Sarmates Rumon, Zinafre & Fragilede Rois Vassaux, & plusieurs Grands qui devoient solliciter la même faveur. Ils furent si satisfaits de ce qu'on la leur accorda, qu'ils offrirent de réparer quoiqu'il put leur en couter, ce qu'ils avoient détruit comme ennemis, se soumettant avec joye, eux, leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & toute l'étendue de leurs terres, au pouvoir des Romains; l'équité jointe à la clémence l'emporta cependant; on leur ordonna de rentrer tranquillement dans leurs habitations, & ils rendirent nos prisonniers; ils envoyerent encore les ôtages qu'on avoit demandés & promirent d'obéir aux ordres qu'ils recevroient.

A cet exemple encourageant de bonté, accoururent avec tous les leurs, Arahaire & Usafre tous deux Princes du sang royal, c'étoient les plus excellens Généraux de ces nations, l'un commandoit une partie des Transjugitains & des Quades, & l'autre

l'autre quelques Sarmates dont le voisinage & le caractére sauvage cimentoit l'amitié. L'Empereur qui craignit que cette multitude, sous prétexte de faire la paix, ne prit tout à coup les armes, la separa & ordonna que ceux qui se présentoient pour les Sarmates, s'éloignassent un peu, jusqu'à ce qu'on eut terminé ce qui concernoit Arahare & les Quades.

Ceux-ci parurent à leur maniére, dans l'attitude la plus humble, & ces mêmes hommes qu'on n'avoit pu engager jusques-là, à donner des garans de leurs traités, ne pouvant se justifier des actions atroces qu'ils avoient commises, accorderent pour se soustraire au dernier supplice, les ôtages qu'on exigea.

Cet article réglé avec les Quades, on admit Usafre à demander grace, Arahaire soutenoit & prétendoit avec obstination, que la paix qu'il venoit d'obtenir, devoit également regarder ce Prince comme son compagnon, quoique son inférieur, auquel il étoit dans l'habitude de commander. Mais cette question

ayant

ayant été discutée, les Sarmates qui de tout tems avoient été cliens des Romains, reçurent ordre de secouer le joug d'une puissance étrangére, & de donner des ôtages; ils saisirent avec joye cette occasion de serrer des nœuds qui alloient faire leur tranquillité.

Un nombre infini de nations & de Rois, vinrent à la nouvelle qu'Arahaire avoit été renvoyé absous, demander grace; l'ayant obtenue avec la même facilité, ils firent promtement venir les fils de leurs premières familles, qu'ils donnerent comme cautions; lorsqu'ils rendirent nos prisonniers, ils témoignerent autant de regret de s'en séparer que s'ils eussent été leurs compatriotes. On reprit ensuite en considération l'état des Sarmates qu'on trouva plus dignes de pitié que de haine; il n'est pas croyable combien ils retirerent d'avantages de cet incident, & il est vrai de dire ce que quelques-uns soutiennent, c'est que le pouvoir du Prince fait, ou subjugue le destin. Les naturels de ce pays étoient

autre-

autrefois nobles & puiſſans, mais des eſclaves formerent une conjuration; & comme les barbares font conſiſter le droit dans la force, ils triompherent, de leurs maîtres qui les égaloient en valeur, mais qui leur cédoient en nombre. Ceux-ci que la crainte aveugla ſur le parti qu'ils devoient prendre, ſe retirerent fort loin chez les Victohales, préférant comme un moindre mal, d'obéir à leurs défenſeurs, plutôt que de ſervir leurs eſclaves; lorſque nous les eûmes reçus en grace, ils raconterent en gémiſſant les maux qu'ils avoient eſſuyés, & demanderent qu'on aſſurât leur liberté.

L'Empereur fut touché des injuſtices qu'on leur avoit faites, il les aſſembla en préſence de l'armée & leur parlant avec douceur, leur défendit d'obéir déſormais à d'autres qu'à lui, ou à des Généraux Romains; & pour donner une ſorte de dignité à leur réhabilitation, il établit ſur eux Zizais en qualité de Roi; les preuves de fidélité que ce Prince nous donna depuis, prouvent qu'il étoit propre à remplir un poſte honorable; après

cette belle action l'Empereur ne permit, ni aux Quades, ni aux Sarmates de se séparer, avant que nos prisonniers fussent revenus selon le traité.

Ces accords ainsi passés avec les barbares, on marcha à Brégétion, pour éteindre dans les larmes ou dans le sang les restes de la guerre que les Quades faisoient dans ces quartiers. Vitrodore fils du Roi Viduarius, Agilimunde son Vassal, & d'autres Grands & Magistrats des peuples, à la vue de notre armée qui avoit pénétré au sein de leur pays, par tout où nos soldats parurent, se jetterent à leurs pieds & ayant obtenu grace se soumirent; ils donnerent leurs enfans comme des gages de leurs dispositions à obéir, & tirant leurs épées qu'ils regardent comme des divinités, ils jurerent qu'ils seroient fidéles.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Constance Auguste fait un grand carnage des Limigantes, Sarmates esclaves qu'il force à quitter leurs habitations, & harangue son armée.

Ceci se trouvant, comme on vient de le voir heureusement terminé, l'utilité publique exigea qu'on marchât sans perte de tems, contre les Limigantes, Sarmates esclaves qu'il n'étoit pas permis de laisser jouir plus longtems, de tous les crimes qu'ils avoient commis. Car, comme s'ils eussent oublié le passé, (& en cela seul d'accord avec leurs anciens maîtres & leurs ennemis) ils profiterent de l'instant même où ceux-ci firent une irruption, pour tomber sur le territoire Romain. On résolut cependant de s'en vanger, avec plus de douceur que ne l'exigeoit la grandeur de leur at-

tentat, & de borner leur chatiment; à les transplanter dans des terres éloignées, d'où ils ne puissent plus inquiéter les nôtres. Le souvenir des crimes qu'ils avoient commis leur fit craindre le danger; c'est pourquoi, se doutant bien que tout le poids de la guerre alloit fondre sur eux, ils préparerent des ruses, des armes, & des prières. Mais au premier aspect de nos troupes, frappés comme de la foudre & redoutant les dernières extrêmités, ils demanderent la vie, promirent un tribut annuel, l'élite de leur jeunesse la plus robuste, & une entiére obéissance; prêts cependant comme l'indiquoient leurs gestes & leur air, à rompre ces engagemens si on leur ordonnoit de se transporter plus loin, tant ils comptoient sur l'assiette des lieux où ils avoient fixé leurs demeures, après avoir chassé leurs maîtres. Ce sont ces terres où le fleuve (*a*) Partisque après divers détours, se

(*a*) Présentement la Teisse rivière de la haute Hongrie.

ſe joint au Danube: tant que le premier de ces fleuves coule ſeul & librement, il parcourt de longs eſpaces qu'il reſſerre enſuite, en terminant ſon cours de maniére que les habitans de ces contrées, à l'abri des attaques des Romains par le lit du Danube, ſont garantis par le ſien des entrepriſes des barbares; le terrein naturellement humide, & les débordemens des fleuves offrent des lieux fangeux, couvers de ſaules, & impénétrables à quiconque n'eſt pas bien au fait du chemin; joignez à cela que la principale rivière du pays embraſſant par ſon cours les deux extrêmités de la preſqu'île que forme déjà le Parthiſque, acheve de ſéparer ces contrées du reſte des terres.

Le Prince les ayant donc exhortés, ils vinrent avec leur orgueil ordinaire ſe préſenter en deçà du fleuve, non pour obéir comme la ſuite le fit voir, mais pour paroître ne point craindre nos troupes: leur contenance étoit fière & montroit aſſez qu'ils ne s'approchoient que

pour refuser de se soumettre. L'Empereur qui prévit ce qui pouvoit arriver, partagea sans qu'ils s'en apperçussent, son armée en plusieurs corps, de maniére que ces barbares qui venoient à toute bride, se trouverent renfermés. Pour lui, environné de sa garde; & placé sur un tertre élevé avec une suite peu nombreuse, il lesexhortoit avec douceur à ne pas prendre le parti de la violence. Incertains d'abord sur ce qu'il feront, ils paroissent flotter entre divers partis; joignant ensuite l'artifice à la fureur, ils tentent en feignant de demander la paix d'en venir aux mains; dans cette vue & pour se ménager les moyens de tomber à l'improviste sur nous, ils jettent fort loin leurs boucliers, afin que s'avançant insensiblement pour les relever, ils puissent sans qu'on se doute de leur ruse, gagner du terrein. Le jour qui commençoit à baisser, fit sentir qu'il falloit terminer cette affaire: on donna le signal, & nos troupes fondirent sur eux avec un cou-

rage

rage intrépide; de leur côté ils ſe réunirent, ſerrerent leurs rangs, porterent tous leurs efforts vers l'éminence où ſe trouvoit Conſtance, & l'inſulterent des yeux & de la voix.

L'armée ne put voir ſans indignation cet excès de fureur; pendant qu'ils s'acharnoient à attaquer le Prince, elle fondit ſur eux & formant un front qui va toujours en diminuant, & qu'on appelle communément en terme militaire, tête de porc, elle les mit en déroute. A la droite l'infanterie maſſacra leur infanterie, à la gauche nos gens de cheval enfoncerent leurs eſcadrons.

La cohorte Prétorienne qui veilloit à la garde du Prince, tantôt hachoit en pièces ceux qui oſoient lui réſiſter, tantôt elle prenoit à dos les fuyards.

Ces barbares, après une réſiſtance incroyable témoignoient encore par d'horribles cris qu'ils avoient moins de chagrin de mourir, que d'être témoins de la joie de nos ſoldats.

 Sans

Sans parler des morts, plusieurs étoient étendus par terre avec les jarrets coupés, & par conséquent hors d'état de fuir, d'autres sans bras, quelques-uns que le fer avoit épargnés, mais que le poids de ceux qui étoient tombés sur eux meurtrissoit, supportoient ces tourmens dans un profond silence. Aucun d'eux au milieu de tant de souffrances ne demanda quartier, n'abandonna son épée, ou ne pria d'abréger ses jours, mais tenant opiniâtrément leurs armes, quoique vaincus, ils trouvoient moins honteux d'être vaincu par des forces étrangéres que d'avouer leur défaite; on les entendoit murmurer tout bas, qu'ils n'avoient pas mérité que la fortune les traitât si mal. C'est ainsi que dans une demi heure que dura cette action, il tomba tant de barbares, qu'on ne connut qu'à la victoire que ç'avoit été un combat.

A peine eut-on dompté ces peuples, qu'on tira de leur cabanes des troupes de per-

personnes de tout âge, & de tout sexe qui composoient les familles de ces malheureux; renonçant à leur premier orgueil ils s'abaisserent aux plus grandes humiliations: on ne voyoit dans un petit espace, que des tas de morts & des bandes de captifs; l'ardeur de combattre & l'espoir du butin se ranimant, on se prépara à exterminer tous ceux qui avoient fui, & qui se cachoient dans leurs chaumiéres; aussi-tôt que nos soldats altérés du sang de ces barbares les eurent découverts, ils les ensevelirent sous les ruines de ces réduits qu'ils détruisirent, aucune de ces demeures, quelque solide qu'elle fut ne pût garantir de la mort. Tout étant en feu, & aucun d'eux ne pouvant échapper, tant on leur avoit bouché tous les chemins, ou ils périssoient par les flammes, ou s'ils sortoient pour les éviter, ils trouvoient un nouveau supplice dans le fer du vainqueur. Quelques-uns cependant pour se soustraire aux dards & aux flammes, se jetterent dans la rivière

voisine; ils espéroient à l'aide de leur adresse à nager, de gagner l'autre rive; mais plusieurs se noyerent, d'autres furent percés à coups de traits, ensorte que ce vaste fleuve fut teint du sang de ces malheureux Sarmates, que l'un & l'autre de ces élémens de concert avec la haine & la valeur du soldat, concoururent à détruire. Après cette expédition on résolut de leur ôter tout espoir de conserver leur vie, c'est pourquoi lorsqu'on eut brulé leur habitations & enlevé leurs familles, on ordonna de rassembler des barques pour aller à la poursuite de ceux qui occupoient le rivage opposé: pour ne pas laisser refroidir le courage des troupes, on conduisit par des chemins couverts, des soldats armés à la légére, & on les mit dans des nasselles afin qu'ils pénétrassent dans les retraites des Sarmates; ceux-ci furent d'abord trompés par les barques & les rames qui leur étoient connués. Mais l'éclat des armes leur découvrant l'approche du danger qu'ils rédoutoient, ils se réfugierent dans

dans les marais, nos gens les y poursuivirent avec acharnement, en massacrerent un grand nombre, & on trouva la victoire, là même où il sembloit téméraire de s'arrêter & d'entreprendre quelque chose. Les Amicenses étant détruits ou dispersés, on se tourna sans perte de tems contre les Picenses, peuple ainsi nommé à cause des frontiéres qu'il habite; le bruit des maux de leurs alliés faisoit leur sureté. Comme il eût été dangereux de les suivre dans des lieux dont on ignoroit les chemins, on employa pour les dompter le secours des Taïfales, & des Sarmates libres. La position des lieux réglant d'elle-même la marche des alliés, nos troupes prirent leur route par les frontiéres de la Mésie, les Taïfales occuperent les lieux les plus voisins de leur pays, les Sarmates libres se rendirent sur les terres qui étoient vis à vis des leurs. Les Limigantes effrayés par l'exemple récent de nations vaincues & détruites, hésiterent longtems pour sa-

voir s'ils combattroient, ou s'ils demanderoient la paix. Des raiſons également fortes les faiſoit pencher pour l'un & l'autre de ces partis. Enfin le conſeil des vieillards l'emporta & décida qu'ils ſe rendroient; la ſoumiſſion de ces peuples qui s'étoient procuré la liberté les armes à la main, ſe joignit aux palmes de nos victoires, le reſte plia ſous l'autorité du plus fort, témoignant qu'il mépriſoit les maîtres foibles dont il avoit ci-devant ſecoué le joug.

Ayant donc reçu la foi publique & quittant leurs montagnes, la plus grande partie ſe rendit au camp Romain, d'où ils ſe repandirent dans les campagnes avec leurs parens, leurs femmes, leurs enfans & le peu de bien qu'ils avoient pu emporter à la hâte. Ces mêmes hommes qui ſembloient réſolus à perdre la vie plutôt que de conſentir à quitter leur pays, tant ils eſtimoient une liberté inſenſée, obéirent & occuperent d'autres demeures tranquilles & ſures, pour n'être plus inquié-

quiétés par des guerres, ni troublés par des séditions.

Mais s'ils parurent d'abord souscrire avec plaisir à ces conditions, ce ne fut pas pour longtems, leur férocité naturelle se réveilla bientôt, & les porta à de nouveaux crimes dont nous parlerons dans la suite.

L'heureux succès de cette guerre, assura la tranquillité de l'Illyrie, l'Empereur ayant doublement conduit à sa perfection une aussi grande entreprise: car il fit rentrer dans leurs anciennes demeures, des peuples suspects à la vérité par leur inconstance, mais dont on pouvoit espérer qu'ils se conduiroient mieux; pour comble de grace, il leur donna encore pour Roi, non un homme méprisable, mais un Prince qu'ils avoient auparavant choisi, & qui brilloit autant par les qualités du corps, que par celles de l'esprit.

Constance enorgueilli de ces avantages & décoré pour la seconde fois par les

troupes du furnom de Sarmatique à caufe de ces peuples vaincus, affembla au moment de fon départ les cohortes, les centuries, & tous les manipules; & après être monté fur fon tribunal qu'environnoient les étendarts & les aigles auffi bien que la foule des divers ordres, il leur adreffa d'un air gracieux ce difcours.

„Intrépides foutiens de l'Empire Ro„main, le fouvenir de belles actions, „préférable à tout pour de vaillans hom„mes, nous porte à vous entretenir avec mo„deftie, des malheurs auxquels les triom„phes que le ciel vient de nous accorder, „nous ont mis en état de rémédier, foit „avant, foit durant l'ardeur des com„bats. Qu'y à-t-il de plus beau, qu'y„à-t-il de plus digne d'être tranfmis à la „poftérité que la joye de foldats qui ont „vaillament combattu, que celle d'un „chef dont les opérations ont été cou„ronnées de fuccès! Pendant que nous „defendions l'Italie & les Gaules, des en„nemis furieux parcouroient l'Illyrie, in-

ful-

„ſultoient audacieuſement à nôtre abſen-
„ce, & ravagoient nos frontiéres par de
„fréquentes incurſions. Tantôt ils paſ-
„ſoient les rivières à gué, tantôt dans des
„arbres creuſés, non pour ſe battre en
„règle & courageuſement, mais pour
„commettre à la dérobée les brigandages
„auxquels ils ſont accoutumés & qui les
„ont rendus de tout tems redoutables à
„nos pères: l'éloignement où nous étions,
„nous fit ſupporter ces maux auſſi long-
„tems que nous le pumes, parce que
„nous eſpérions que l'habileté de nos Gé-
„néraux arrêteroit ces pertes légéres.
„Mais cette audace s'étant enfin accrue,
„au point d'expoſer nos provinces à des
„déſaſtres auſſi conſidérables que fréquens:
„après avoir fortifié toutes les avenues de
„la Rhétie, & pourvu au repos des Gaules &
„des lieux que nous laiſſions derrière nous,
„nous ſommes venus dans les Pannonies
„pour rétablir avec le ſecours du ciel ces
„provinces chancellantes; vous ſavez que
„tous nos préparatifs étant fais, nous nous
„ſom-

„sommes chargés dès le printems de cette „sérieuse entreprise. D'abord nous avons „garanti la construction de nos ponts de „bateaux, contre la multitude des traits „ennemis; cet ouvrage une fois ache„vé, nous sommes entrés aussitôt sur „leurs terres & avons détruit, sans „qu'il nous en ait couté beaucoup de „monde, ceux des Sarmates qui ont osé „nous résister; fondant avec le même „courage sur les Quades qui venoient au „secours de leurs voisins & attaquoient en „furieux nos bataillons, nous les avons „écrasez. Ces peuples convaincus par „les pertes considérables qu'ils ont es„suyées dans ces actions, de tout ce dont „notre valeur est capable, ont laissé tom„ber leurs armes de ces mains qu'ils „avoient préparées pour le combat, & „voyant qu'ils ne leur restoit de salut que „dans les prières, ils ont imploré en sup„plians, la clémence d'un Prince dont ils „avoient vu si souvent, les entreprises sui„vies d'heureux succès. Ces ennemis n'ont
„pas

„pas été plutôt domtés, que nous avons „également vaincu les Limigantes; plusieurs „ont été tués, le reste pour éviter la mort, „s'est réfugié dans les marais. Après de si „grands succès il nous à paru convenable „d'user de douceur. Faisant donc grace à un „bon nombre de ces Sarmates esclaves, nous „les avons relégués dans des lieux trop „éloignés pour qu'on puisse craindre qu'ils „entreprennent quelque chose; nous „avons donné pour Roi aux Sarmates li„bres, Zizais, qui nous sera désormais dé„voué & fidéle; nous aimons mieux éta„blir un Roi sur ces barbares que le leur „ôter; & ce qui relève encore l'éclat de „cette démarche, c'est qu'eux mêmes „avoient autrefois choisi ce Prince qui „leur est cher. Nous avons donc ob„tenu par cette seule expédition l'avanta„ge, d'un côté de vanger la République „des insultes de vagabonds, de l'autre, „de vous procurer un nombre suffisant „d'esclaves, car la valeur doit se conten„ter de ce qui est le fruit de ses fati-

„gues

„gues & de ses exploits. Nos richesses & „nos thrésors sont assez considérables puis „que nous avons conservé par notre bra„voure & par nos travaux, les possessions, de „tous nos sujets ce qui doit être l'unique ob„jet des vœux & de l'ambition d'un Prince „sage; enfin je remporte pour la seconde „fois du peuple vaincu, le surnom de „Sarmatique que vous n'avez pas hésité „(j'ose le dire sans orgueil) de m'accorder „avec autant d'unanimité que de justice.„ Après ce discours la foule transportée d'une joye qu'animoit encore plus l'espoir des récompenses, éclata en éloges du Prince, prit les Dieux à temoins que Constance étoit invincible, & rentra gayement dans le camp. L'Empereur fut ramené au quartier royal, d'où après s'y être reposé deux jours, il revint en triomphe à Sirmium, & les troupes s'en retournerent à leur diverses destinations.

CHAPITRE XIV.

Sapor insiste pour ravoir l'Arménie & la Mésopotamie & les Ambassadeurs Romains reviennent sans succès de la Perse.

Dans le même tems Prosper, Spectate, & Eustate envoyés, comme nous l'avons dit, en Perse, trouverent le Roi qui étoit revenu à Ctesiphonte, ils lui présenterent des lettres de l'Empereur & les présens qui les accompagnoient; ils démanderent à pur & plein la paix, refuserent de se relacher sur quoique ce fut des intérêts & de la Majesté de la République, & assurerent que l'alliance ne seroit conclue, qu'autant qu'on conviendroit de n'exciter aucun trouble, soit dans l'Arménie, soit dans la Mésopotamie. Après un long séjour, voyant que ce Prince s'obstinoit à vouloir qu'on lui

lui cédât ces provinces, ils s'en revinrent ſans avoir rien conclu. On envoya à leur place pour faire les mêmes propoſitions, le Comte Lucilien & Procope le Sécretaire, ce dernier entraîné par les circonſtances donna lieu à de nouveaux troubles.

AM-

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVIII.

CHAPITRE I.

Julien s'occupe de l'avantage des Gaules, & veille à ce que la justice soit exactement rendue.

Tels sont les événemens dont les diverses parties de l'Empire Romain furent le théâtre pendant cette année; les affaires étoient pourtant sur un meilleur pied dans les Gaules sous le Consulat des fréres Eusebe & Hypace. Julien qui s'étoit illustré par une suite de conquêtes, débarrassé d'occupations guerriéres, ne travailla pas avec moins de zèle, durant ses quartiers d'hyver, au bonheur des provinces. Ils empecha soigneusement qu'on ne surchargeât personne

ſonne d'impôts, qu'aucun pouvoir étranger ne prit le deſſus : il écarta auſſi tous ceux qui profitoient des malheurs publics pour augmenter leurs riches patrimoines, & ne permit pas aux juges de manquer impunément à leur devoir ; il corrigea d'autant plus aiſément ces abus, que décidant lui-même les procès, lorſque l'importance des objets, ou la qualité des perſonnes l'exigeoit, on le vit diſtinguer toujours avec une impartialité incorruptible, les innocens des coupables.

Parmi les exemples ſans nombre de ce qu'il fit de louable dans ces occaſions, en voici un qui ſuffit pour faire juger du reſte. Numerius, qui avoit été peu auparavant Recteur de la Narbonnoiſe, fut accuſé de vol, & par une rigueur inouïe, parut publiquement devant le tribunal du Prince ; comme il nioit tous les chefs d'accuſation intentés contre lui, & qu'on ne pouvoit le convaincre ſur aucun ; l'Orateur Delphidius qui l'attaquoit avec violence, piqué de n'avoir pas de meilleures preuves à produire. S'écria. *Qui donc,*

donc, illuftre Céfar, *fera coupable s'il fuffit de nier? Et qui*, lui répondit fur le champ fort à propos Julien, *& qui fera innocent s'il fuffit d'accufer?* C'eft ainfi que fe comporta fouvent ce Prince, dans les affaires civiles.

CHAPITRE II.

Julien répare les murailles des forts qu'il avoit pris fur le Rhin, paffe ce fleuve, & après avoir dévafté la partie de l'Allemagne qui étoit en guerre avec nous, force cinq Rois Allemands à demander la paix & à rendre nos prifonniers.

Sur le point de marcher à une expédition preffante contre les Allemands, dont quelques bourgades lui paroiffoient fufpectes & capables d'actions atroces, fi on ne les domptoit, comme on avoit dompté les autres; il fut longtems embarraffé fur les moyens de faifir la première

mière occasion de tomber en force & brusquement sur leurs terres, avant qu'ils pussent en être avertis: enfin il s'arrêta à un plan, dont le succès prouva qu'il avoit été sagement conçû.

Sans découvrir son dessein à personne il envoya, comme Ambassadeur au Roi Hortaire qui étoit alors en paix avec nous, Hariobaude Tribun hors de charge, mais d'une valeur & d'une fidélité reconnues. De là cet Officier devoit se porter sur les frontiéres des peuples qu'on vouloit attaquer, afin quil pût, à l'aide de leur langue qu'il entendoit très-bien, découvrir ce qu'ils méditoient. Hariobaude partit courageusement pour cette commission.

Julien se préparant ensuite à exécuter son projet, assembla ses troupes dans la saison convenable, & se mit en marche: il régardoit comme essentiel d'occuper & de reparer de bonne heure, avant que la fureur des combats se déployât, les villes détruites; d'y établir des magazins à la place de ceux qui avoient été brûlés, & de les pourvoir des vivres que les Bre-

tons

tons ont coutume de porter. L'un & l'autre fut exécuté avec une célérité incroyable; car d'un côté ces magazins furent promptement construits & remplis au delà de ce qui étoit nécessaire: & de l'autre il s'empara de sept villes, Erkelens, Bimmen, Santen, Nuys, Bonne, Andernach, & Bingen. Il eut dans cette derniére place, le plaisir de voir paroître subitement le Préfet Florentius qui lui amenoit un corps de troupes, & des vivres pour longtems. Il ne restoit plus qu'un objet que les circonstances rendoient absolument nécessaire; c'étoit de réparer les murailles de ces villes pendant que personne ne s'y opposoit; car il est évident que les barbares étoient alors retenus dans le devoir par la crainte, & les Romains par l'affection qu'ils portoient à leur Général..

Les Rois, en vertu de l'accord passé l'année précédente, envoyerent sur leurs propres voitures, les matériaux nécessaires aux édifices; & les soldats auxiliaires qui méprisoient toujours ces sortes de corvées,

 gagnés

gagnés par les careſſes de Julien, s'y prêterent ſans répugnance & tranſporterent même ſur leurs têtes, des arbres longs de cinquante & plus de pieds encore. Tandis que tout cela s'exécutoit ſans délai, Hariobaude revint & rendit compte de ce qu'il avoit découvert ; auſſitôt & ſans perdre de tems, on marcha avec toute l'armée à Mayence. Florentius & Lupicin qui avoit ſuccèdé à Severe, ſoutinrent opiniatrément qu'on devoit profiter du pont qui ſe trouvoit ici pour traverſer le fleuve : Julien s'y oppoſa avec fermeté, & dit qu'il ne falloit pas mettre le pied ſur les terres des peuples avec qui l'on étoit en paix, de peur que le ſoldat, comme il arrive ſouvent, accoutumé à détruire tout ce qu'il rencontre, ne donnât lieu à rompre bruſquement les traités. Les Allemands contre leſquels nous marchions, penſant au danger qu'ils alloient courir, exhorterent tous avec ménaces, le Roi Suomaire qui étoit devenu notre allié par le dernier traité, à nous empêcher de paſſer le Rhin. Les bourgades de ce Prin-

Prince touchoient aux rives qui étoient au delà de ce fleuve; mais Suomaire protestant qu'il étoit trop foible pour nous résister seul, ils vinrent en force près de Mayence dans le dessein d'arrêter de tout leur pouvoir, le passage de notre armée. Deux raisons prouverent donc la sagesse de l'avis de Julien; il évita d'un côté le dégât qu'on auroit fait sur les terres de nos alliés; de l'autre, il choisit un lieu commode pour y faire un pont qu'on n'auroit pu construire sous les yeux d'ennemis belliqueux, sans sacrifier bien du monde.

Les barbares qui découvrirent notre projet côtoyerent lentement le rivage opposé; & chaque fois qu'il nous virent de loin dresser nos tentes, ils s'arrêterent, passerent la nuit sous les armes & donnerent tous leurs soins à défendre le passage. Nos troupes parvenues au lieu qu'on avoit choisi, se reposerent après s'être rétranchées. Julien appella Lupicin dans le Conseil, & ordonna à quelques Tribuns qu'il choisit de tenir prêts avec

des pieux, trois cens ſoldats armés à la légére, ſans dire où, & comment il vouloit les employer. Lorſqu'ils furent raſſemblés, on les mit vers le milieu de la nuit ſur quarante petits bateaux, les ſeuls qu'on put trouver. Il leur fut encore ordonné, de parcourir le fleuve dans le plus grand ſilence, de ne pas faire même uſage des rames pour que le bruit des eaux n'attirât pas l'attention des barbares, & pendant que les ennemis s'amuſeroient à conſidérer les feux que nous avions allumés, de gagner habilement & avec adreſſe le rivage oppoſé. Durant cette expédition, le Roi Hortaire notre ancien allié, non qu'il fut dans l'intention de remuer, mais également ami de ſes voiſins, avoit invité les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Allemands, à un feſtin qu'on pouſſa, ſuivant l'uſage des barbares, juſqu'à la troiſième veille de la nuit; nos troupes qui rencontrerent les convives au moment où ils ſe retiroient, n'en purent ni tuer, ni prendre un ſeul; les ténébres & la légéreté de leurs chevaux concoururent

rent à favoriſer leur fuite; mais il n'échappa des goujats ou valets d'armée qui les ſuivoient, que ceux que l'obſcurité déroba à la vue de nos ſoldats.

La nouvelle du paſſage des Romains, qui comptoient bien d'après les expéditions précédentes, ſe dédomager de leurs travaux dès qu'ils ſeroient à portée de l'ennemi, frappa tellement ces Rois & ces peuples qui avoient parus ſi actifs pour empêcher la conſtruction du pont, que ſaiſis d'effroi, ils prirent la fuite, & leur fureur indomptable ſe ralentiſſant tout d'un coup, ils ne penſerent qu'à transporter plus loin, leurs familles & leurs biens.

Tout obſtacle étant donc levé, on jeta un pont, & nos ſoldats trompant l'attente de ces nations inquiétes, parurent au milieu d'elles, & traverſèrent ſans les troubler en rien, les états de Hortaire. Ils n'uſerent pas de la même douceur ſur les terres des Rois ennemis qu'il parcoururent en y mettant tout à feu & à ſang. Après avoir brûlé les clo-

tures qui environnoient leurs foibles cabanes & égorgé un grand nombre d'habitans, après en avoir vu périr plusieurs & forcé les autres à se rendre, on marcha à un endroit nommé Capellatius ou Palas (*a*): les bornes qu'on y trouve distinguent les terres des Bourguignons de celles des Allemands. Nous y établimes le camp pour rassurer & recevoir les deux Rois Macrien & Hariobaude; ils étoient fréres & la vue du danger qui les menaçoit, les porta à demander la paix en tremblant.

Le Roi Vadomaire, dont les états étoient dans le voisinage de Basle, suivit cet exemple; on le reçut favorablement sur des lettres de Constance qu'il présenta, & qui le recommandoient fortement. L'Empereur l'avoit déjà admis autrefois au nombre des alliés de Rome. Macrien, lorsqu'il fut avec son frére au milieu de nos aigles & de nos enseignes qu'il voyoit pour

(*) On croit que c'est Capello petite ville dans le Duché de Cleves.

pour la première fois, ne pût contenir l'admiration que lui causoit l'éclat de nôtre armée & parla en faveur de ses gens. Vadomaire notre voisin & notre allié n'exaltoit pas moins le brillant de nos troupes qu'il se rappelloit pourtant d'avoir vuës dans sa jeunesse. Après de longues délibérations on s'accorda enfin à donner la paix à Macrien & à Hariobaude. Vadomaire qui étoit venu, autant pour assurer sa tranquillité, que sous prétexte de demander la paix pour les Rois Urius, Ursicinus & Vestralpe, ne reçut aucune réponse; l'inconstance naturelle à ces barbares, fit craindre qu'ils n'oubliassent aussitôt que nous aurions quitté ces contrées, le traité qu'auroient moyenné des médiateurs.

Mais leurs moissons & leurs habitations étant brûlées, & plusieurs de leurs gens, ou massacrés, ou faits prisonniers, ils envoyerent directement & en leurs propres noms, des députés qui implorerent notre pitié avec autant de soumission, que s'ils eussent eux mêmes commis ces

ravages contre nous: la paix leur fut accordée aux mêmes conditions qu'aux autres. On n'oublia pas ſurtout de faire rendre au plûtôt les priſonniers qu'ils avoient faits dans leurs diverſes courſes.

CHAPITRE III.

Supplice du Général d'Infanterie Barbation & de ſa femme.

Tandis qu'une direction céleſte redreſſoit ainſi nos affaires dans les Gaules, il s'éleva à la Cour de Conſtance un nouveau tourbillon de troubles; d'abord légers, mais qui ſe terminerent enfin par une cataſtrophe funeſte.

Un eſſain d'abeilles (*a*) s'établit dans la maiſon de Barbation, Général d'Infan-

(*a*) „En quelque endroit qu'il s'arrête, (le Roi „des abeilles) toute l'armée campe. Elles ſervent „alors pour les augures tant publics que particuliers;

fanterie. Les experts qu'on consulta avec inquiétude sur ce prodige, répondirent qu'il annonçoit un grand malheur, fondés sur ce qu'on a coutume après que ces animaux ont bati leurs ruches & déposé leur miel, de les chasser à l'aide de la fumée & au bruit des instrumens. La femme de Barbation, nommée Assyria, n'étoit ni prudente, ni discrete: poussée par une sotte vanité elle employa le ministère d'une esclave qu'elle avoit eue de la succession de Silvain & qui s'entendoit aux chiffres, pour écrire fort mal à propos sur un ton lamentable à son mari qui étoit absent pour une expédition, & que tout ce qu'on lui avoit prédit inquiétoit beaucoup; elle le conjuroit dans sa lettre, lorsqu'il succèderoit à Constance dont elle croyoit la mort peu éloignée, de

„savoir lorsqu'elles se posent dans les temples, ou „dans les maisons, & qu'étant accrochées ensemble, „elles forment comme une grappe de raisins. On a „souvent employé les grandes expiations pour détour„ner les malheurs qu'on croyoit qu'elles pronosti„quoient.„ *V. Pline h. n. Liv. XI. Chap. 17.*

de ne la pas mépriser en lui préférant Eusebie qui l'emportoit sur tant de femmes par sa beauté. Cette lettre fut expédiée aussi secrétement qu'on le pût, mais la servante, dès que la campagne fut finie, en porta une copie à Arbétion chez lequel elle se sauva de nuit, & où elle fut reçue avec empressement.

Celui-ci muni de cette preuve, & habile, comme il l'étoit, à imputer des crimes, ne tarda pas à communiquer la lettre à Constance: selon l'usage l'affaire fut traitée sans délai; Barbation ayant avoué qu'il avoit reçu cette lettre, & sa femme étant convaincue par cet indice trop évident qu'elle l'avoit écrite, l'un & l'autre perdirent la tête. Leur mort occasionna de longues recherches, & exposa bien des innocens & des coupables à des tourmens. Au nombre des premiers se trouva le Tribun Valens qui avoit été Chef des Gardes; il soutint plusieurs fois aussi bien que d'autres la torture, quoiqu'il ignorât parfaitement ce qui s'étoit passé. Ce fut pour le dédomager en quelque sorte

de

de l'affront & du danger auquel on l'avoit exposé, qu'il fut ensuite nommé Duc de l'Illyrie.

Barbation étoit insolent & grossier, haï de presque tout le monde, parce qu'étant sous Gallus, Commandant des Gardes, il s'étoit montré fourbe & traitre; enflé d'orgueil à la mort de ce Prince, & se voyant élevé à un poste plus honorable encore, il calomnia également Julien & ne se lassa pas, au grand regret des gens de bien, de rabattre les oreilles de Constance toujours avides, de quantité de bruits malins. Il ignoroit sans doute le beau mot d'Aristote (*a*) qui envoyant son parent & son disciple Callisthene à Alexandre, l'exhortoit à parler peu & à se rendre agréable à un homme qui d'un mot pouvoit décider de la vie ou de la mort des sujets.

Qu'on,

(*a*) *Voy. Valere Maxime Liv. VII. Chap.* 11. §. 11. Callisthene étoit fils de Heron nièce d'Aristote. C'est lui qui étant à table avec Alexandre, fit successivement l'éloge & la satyre des Macedoniens. *V. Plutarque vie d'Alexandre.*

Qu'on ne s'étonne pas que les hommes, dont les ames ont de l'affinité avec les intelligences céleftes, diftinguent quelquefois ce qui peut leur nuire où leur être profitable, puifque les animaux privés de raifon affurent fouvent leur confervation par le filence, comme le prouve cet exemple fi connu. Les oyès fauvages quittent l'Orient à l'approche des chaleurs pour tirer à l'Occident; parvenues au mont Taurus qui abonde en aigles, pour échapper à ces oifeaux redoutables, & pour ne pas fe trahir par leur cris, elles rempliffent leurs gofiers de petites pierres qu'elles laiffent tomber auffitôt qu'elles ont traverfé ces hauteurs, & continuent enfuite tranquillement leur vol.

CHA-

CHAPITRE IV.

Le Roi des Perses Sapor, se dispose à attaquer les Romains avec toutes ses forces.

Pendant que ces enquêtes se faisoient avec grand soin à Sirmium, les trompettes guerriéres annoncerent de nouveaux dangers à l'Orient. Le Roi des Perses fortifié du secours des nations féroces qu'il avoit pacifiées & brûlant du desir d'étendre son Empire, assembla beancoup de troupes, d'armes & de vivres; il évoqua aussi des ombres & consulta tous les devins; après ces préparatifs il résolut de tout envahir à l'approche du printems.

Des avis sûrs confirmerent les premiers bruits de cette entreprise, & la crainte des maux qui nous ménaçoient, s'empara de tous les esprits; la cabale des courtisans qui forgeoient nuit & jour des rapports

au gré des eunuques, présentoit Ursicin à l'Empereur ombrageux & timide, comme la tête de Meduse: ils répétoient sans cesse, qu'envoyé depuis la mort de Silvain dans ces Provinces pour les défendre, comme s'il n'y avoit que lui qui en fut capable, il s'occupoit sans doute de projets ambitieux. Plusieurs tâchoient par cette vile adulation d'obtenir la faveur d'Eusebe alors Grand-Chambellan, & auquel, pour dire la vérité, c'étoit Constance qui sembloit faire la cour.

Deux raisons principales acharnoient Eusebe à la perte d'Ursicin, l'une c'est que cet Officier étoit le seul qui n'eut pas besoin de sa protection, l'autre, c'est que jamais il n'avoit voulu avec quelqu'instance que le Chambellan l'en eut prié, lui céder la maison qu'il possédoit dans Antioche.

Eusebe, tel qu'une couleuvre qui abonde en venin & qui excite à nuire ses petits qui se traînent à peine, employoit les jeunes eunuques de la chambre, à saisir dans le service de la vie privée, l'occasion

ſion de tromper le crédule Conſtance, & de répandre de leur voix douce & flatteuſe, le poiſon de l'envie ſur la conduite de ce reſpectable officier; ceux-ci n'obéirent que trop à ces ordres.

En abhorrant cette eſpèce d'hommes & leurs ſemblables, on ne peut que louer l'ancien Domitien (*a*) qui, malgré l'opprobre qu'il a imprimé à ſon nom par ſa conduite, bien différente de celle de ſon père & de ſon frére, ſe diſtingüa pourtant par une loi ſage, & qui défendoit ſous des peines ſévéres, de mutiler aucun enfant dans l'enceinte de la jurisdiction Romaine. Qui pourroit ſans cette ſage ordonnance réſiſter à l'eſſain d'eunuques qu'il y auroit, puiſque déjà malgré leur petit nombre, ils ſont ſi fort à charge?

On s'y prit cependant contre Urſicin avec précaution, & pour éviter, comme on faiſoit ſemblant de l'appréhender, que, ſi on le mandoit de nouveau, la crainte ne

(*a*) *V. Suétone, vie de Domitien. Ch. 7. Apollon. de Tyane. Liv. VI. Ch. 42.*

ne le portât à un parti violent, on attendit du hazard l'occasion de le faire mourir. Tandis qu'on épioit ce moment avec impatience, & que nous nous arrêtions à Samosate (*a*) place autrefois célébre dans la Comagene, nous reçumes divers avis sûrs d'une révolution dont nous parlerons dans la suite.

CHAPITRE V.

Antonin employé dans la milice passe avec toute sa famille dans le parti de Sapor qu'il détermine à faire la guerre aux Romains.

Un certain Antonin qui de riche négotiant qu'il étoit, prit le parti de s'attacher au Duc de la Mésopotamie pour tenir ses comptes, remplissoit alors une place dans la milice. Cet homme habile & prudent étoit fort connu dans toutes ces

(*a*) *V. ci-dessus Liv. XIV. Cap. 8.*

ces contrées. L'avidité de quelques personnes l'entraina dans des pertes considérables; voyant ensuite que les plaintes qu'il portoit contre quelques Grands, l'exposoient de plus en plus aux injustices de ceux, qui chargés de l'examen de cette affaire vouloient par là faire leur cour; pour ne pas regimber contre l'aiguillon, il prit le parti d'employer la douceur & les caresses; il avoua donc ses dettes qu'on feignit de céder au fisc; mais résolu à se vanger, il s'appliqua secrétement à connoître toutes les parties de la république; il entendoit les deux langues & étoit chargé des comptes; il connoissoit le nombre des soldats, le tems de leurs services, les lieux où ils étoient en quartier & ceux qu'on pouvoit employer à la guerre; il s'assura encore par des recherches continuelles de l'état des armes, & des vivres, & jusqu'à quel point nous avions tout ce qui est nécessaire pour une campagne. Lorsqu'il se fut mis ainsi au fait de l'intérieur de l'Orient, voyant que la plus grande par-

partie de nos troupes & de l'argent destiné à les payer étoit en Illyrie où des affaires sérieuses retenoient Constance, & se doutant bien qu'à l'échéance du terme d'acquitter la dette dont on lui avoit arraché l'aveu par crainte & par violence, il se verroit dans le plus grand danger, puisque le Grand-Thrésorier ne manqueroit pas pour se rendre agréable de le presser extrêmement; il prit les mésures nécessaires pour se sauver en Perse avec sa femme, ses enfans & tous ses parens; dans la vue donc d'en imposer aux troupes qui ont la garde des frontiéres, il acheta à peu de frais, un petit fond dans l'Hyaspide que le Tigre baigne de ses eaux.

Par cette feinte, personne n'osant lui demander la raison des voyages qu'il faisoit sur les frontiéres, où d'autres avoient également des terres, il put à l'aide de domestiques sûrs & qui savoient nager, s'arranger secrétement avec Tamsapor Gouverneur de ces contrées & qui le connoissoit déjà. Celui-ci lui envoya une troupe de soldats agiles, au moment, où

où profitant de la nuit, il s'embarqua avec tout ce qui lui appartenoit & passa en Perse; semblable en cela, quoiqu'il fit précisément le contraire, à Zopyre qui livra Babylone (*a*).

Les choses en étoient là dans la Mésopotamie, lorsque la cohorte des courtisans qui machinoient selon leur coutume, soutenue de la bande des Eunuques trouva enfin le moyen de nuire à un très-vaillant homme. Ces misérables toujours âpres & cruels, & qui ne tenoient à rien, n'aimoient à la passion que les richesses. Ils résolurent de confier le gouvernement des parties orientales à Sabinien vieillard fort riche, mais foible & indolent, & que la bassesse de son état devoit bien éloigner de toute prétension à une pareille dignité. Pour Ursicin qu'on nomma successeur de Barbation & Général de l'Infanterie, il fut rappellé à la cour, où on comptoit, comme on s'en vantoit hautement, de susciter des ennemis puis-

(*a*) *V. Justin Liv. I. Ch. 10.*

puiſſans & redoutables à cet homme qu'on diſoit être remuant & avide de nouveautés.

Pendant que ces arrangemens ſe faiſoient dans le camp de Conſtance, comme on arrange des roles de Comédie, & que des émiſſaires parcouroient les principales maiſons pour acheter à prix d'argent des ſuffrages; Antonin, conduit dans les quartiers d'hyver du Roi des Perſes y fut reçu avec joye: décoré de la tiare, (diſtinction qui admet à la table du Roi & fournit chez ce peuple l'occaſion de faire part de ce que l'on penſe & de propoſer des avis) il parla ſans détour & ſans déguiſement contre la république: à l'exemple de Maharbal (*a*) qui reprochoit à Annibal ſa lenteur, il animoit Sapor, & ne ceſſoit de lui dire que la victoire étoit entre ſes mains, s'il ſavoit

(*a*) „Les Dieux n'accordent pas tout au même „homme; vous ſavez vaincre Annibal, mais vous ne „ſavez pas profiter de la victoire.“ *Tite-Live Liv. XXII. Ch. 51. Flor. Liv. XI. Ch. 4.*

voit en profiter. Ce transfuge élevé au milieu de nous & parfaitement instruit, voyant qu'il trouvoit des auditeurs attentifs, qui l'écoutoient dans le silence & avec autant d'admiration que les Phéaques dont parle Homere (*a*), rappella le souvenir de ce qui s'étoit passé depuis quarante ans. Il dit qu'après tant de combats, & surtout après celui d'Hileie & de Singare, où on se battit pendant toute la nuit, & où nos gens essuyerent un carnage affreux; comme si un Hérault d'armes eut terminé l'affaire, les Perses n'avoient pris ni Édesse, ni les ponts de l'Euphrate, tandis que leurs forces & leurs brillans succès, demandoient qu'ils étendissent leurs conquêtes, surtout dans un tems où le sang le plus pur de la République se répandoit dans des guerres civiles. Ce fut par de semblables discours que cet homme attentif à éviter les excès du vin, profitoit des festins, où il est d'usage chez les Perses,

com-

(*a*) *Odyssée Liv. XIII.*

comme il l'étoit anciennement chez les Grecs, de parler de guerres & d'affaires sérieuses, pour échauffer le Roi & l'encourager vû sa grande puissance, à prendre les armes aussitôt que l'hyver seroit passé; de son côté il lui donna les plus fortes assurances qu'il l'assisteroit de tout son pouvoir.

CHAPITRE VI.

Le Général Ursicin mandé de l'Orient, est envoyé de la Thrace en Mésopotamie, où il fait observer par Marcellin l'arrivée de Sapor.

Dans le même tems Sabinien bouffi du pouvoir inattendu qu'on lui avoit conféré, vint en Cilicie & remit à celui qu'il devoit relever, des lettres de Constance qui l'exhortoit à se rendre en diligence à la cour, pour y jouir de plus grandes distinctions. La situation des affai-

affaires étoit telle pourtant qu'au lieu de rappeller Urficin, il auroit fallu le faire venir même de Thules (*a*) s'il y eut été, comme le feul homme qui fut au fait de l'ancienne difcipline, & capable de conduire une guerre contre les Perfes.

Cette nouvelle affligea les provinces & fit crier tous les ordres de l'état qui voulurent à toute force retenir leur défenfeur. Ils fe rappelloient que chargé de les protéger, il n'avoit effuyé pendant dix ans aucun échec, quoiqu'il n'eut qu'un petit nombre de mauvais foldats; & leur crainte étoit d'autant plus grande que c'étoit dans un tems de crife qu'on leur ôtoit cet excellent officier, pour lui fubftituer un homme très-inhabile.

Nous croyons & non fans fondement, que la renommée qui fend les airs avec tant de rapidité, ayant porté la nouvelle de

(*a*) On croit que ce font aujourd'hui les îles de Shet-land qui dans l'antiquité étoient réputées les plus éloignées des terres dans l'Océan voifin du Septentrion.

de ce qui se passoit, donna lieu à de graves conseils chez les Perses. Après bien des délibérations, il résolurent à l'instigation d'Antonin, vû qu'Ursicin étoit rappellé, & que celui qui lui succédoit ne méritoit que du mépris, que sans s'arrêter à des siéges dangereux, ils passeroient l'Euphrate pour se porter en avant & s'emparer à l'improviste des provinces qui depuis Gallien, n'avoient souffert d'aucune des guerres précédentes, & qui s'étoient enrichies par une longue paix; Antonin promit sous l'assistance du ciel de conduire heureusement cette entreprise.

Ce parti généralement pris & approuvé, les Perses ne s'occuperent plus pendant l'hyver que de rassembler au plus vite, tout ce qu'il falloit pour la campagne prochaine, c'est à dire des vivres, des soldats, des armes & des machines de guerre.

Pour nous, après nous être un peu arrêtés en deçà du Taurus, nous gagnames en diligence & selon l'ordre de l'Empereur

reur, l'Italie; arrivés près de l'Èbre (*a*) qui sort des montagnes Odrysenes, on nous remit des lettres de Constance: il nous enjoignoit de retourner incessamment & sans aucune marque de pouvoir, en Mésopotamie, où nous ne serions chargés d'aucune expédition dangereuse, l'autorité étant rémise à un autre; les pernicieux directeurs du Prince se proposoient par là, si les Perses échouoient dans leurs entreprises, d'attribuer ce succès au nouveau Général; & dans le cas contraire, de tomber sur Ursicin & de l'accuser d'avoir trahi la république. Balotés ainsi sans raison, après bien des retardemens, nous trouvames à notre retour le méprisable Sabinien; c'étoit un homme d'une médiocre figure & pusillanime: incapable de soutenir sans une crainte honteuse le bruit d'un léger festin,

(*a*) Aujourd'hui le *Mariza* qui prend sa source dans le mont Hæmus, traverse la Romanie & va se perdre dans la mer Égée.

feſtin, bien moins encore le tumulte d'un combat.

Cependant tous les avis de nos eſpions s'accordoient avec les rapports des déſerteurs, à dire que les ennemis faiſoient ſans interruption des préparatifs; & ce petit homme ne ſachant quel parti prendre, nous nous rendimes en diligence à Niſibe pour nous occuper d'arrangemens propres à empêcher que les Perſes, qui feignoient de n'en vouloir pas à cette place, ne la priſſent au dépourvu. Pendant qu'on hâtoit les travaux dans la ville: la fumée & les feux qu'on vit continuellement & plus que de coutume, en déça du Tigre dans le camp des Maures, à Siſara, & même à une aſſez grande proximité de la place, indiquerent que les troupes ennemies avoient paſſé le fleuve. C'eſt pourquoi nous ſortimes au plus vite, pour les empêcher de s'emparer des chemins. Après avoir marché deux milles, nous trouvames ſur une chauſſée un enfant de bonne mine, qui pleuroit. Il étoit, à ce qui nous parut, âgé de huit

ans,

ans, & avoit un collier autour du cou. Il nous dit que sa mere qui avoit pris en tremblant la fuite à l'approche de l'ennemi, l'avoit abandonné.

Je ramenois donc en ville par ordre du Général que la pitié avoit touché, cet enfant que j'avois pris sur mon cheval, lorsque j'apperçus des partis ennemis qui voltigeoient autour de l'enceinte des murs. Tout effrayé des dangers qui accompagnent un siége, je posai ce garçon entre une porte à demi ouverte, & rejoignis nos gens à toute bride & à perte d'haleine; peu s'en fallut que je ne fusses fait prisonnier; car le valet d'un certain Abdigidus, Tribun qui fuyoit & qui se déroba à la poursuite d'un corps de cavaliers ennemis, fut saisi au moment où je passois comme un trait; les Perses lui demanderent qui étoit ce magistrat qui sortoit de la ville: ayant répondu que c'étoit Ursicin qui arrivé depuis peu, se rendoit au mont Izale, ils massacrerent ce domestique, & se réunirent ensuite pour se mettre à nos

troussés. La vîtesse de mon cheval me les fit passer: je trouvai près d'Amudis, place foible, le détachement de nos troupes que je venois de quitter, qui se reposoient & faisoient paitre leurs chevaux. J'élevai le bras, & retroussant le bord de mon manteau pour leur faire comprendre selon l'usage, que l'ennemi étoit là, je les joignis aussitôt, & partis avec eux malgré l'épuisement de mon cheval.

Nous redoutions le clair de lune, aussi bien que la plaine qui dans un cas malheureux ne nous offroit aucune retraite, puisqu'au lieu d'arbres ou de buissons, elle n'étoit couverte que d'herbes fort courtes. On imagina donc d'attacher une lanterne allumée, à un cheval qu'on laisseroit aller tout seul à gauche, tandis que nous tirerions du côté des gorges des montagnes qui étoient à droite, afin que les Perses, dans l'idée que le Général étoit précédé d'un flambeau, le suivissent; sans cette précaution, enveloppés & saisis, nous tombions entre leurs mains.

Après

Après être échappés à ce danger, nous arrivames à un petit bois rempli de vignes & d'arbres fruitiers; les fources froides qui y font, lui ont fait donner le nom de Mejacarire: tous les habitans s'étoient fauvés, nous n'y trouvames qu'un feul foldat caché dans un lieu écarté; on le conduifit au Général, les divers difcours que la crainte lui fit tenir, le rendirent fufpect; effrayé enfin par les menaces, il avoua tout; il dit que né à Paris dans les Gaules, il avoit fervi dans la cavalerie, & qu'appréhendant un chatiment qu'il avoit mérité, il s'étoit fauvé chez les Perfes; qu'il y avoit époufé une honnête femme dont il avoit des enfans; qu'envoyé plus d'une fois dans notre pays comme efpion, il en avoit fouvent rapporté des avis fûrs; & qu'au moment où nous l'avions faifi, il s'en retournoit pour faire part de ce qu'il avoit découvert, aux Généraux Thamfapore & Nohodares qui conduifoient des partis détachés: lorfqu'on eut tiré de lui

des éclairciſſemens ſur l'état des ennemis, on le mit à mort.

Nos inquiétudes ne faiſant que croitre, nous nous rendimes auſſi vite que nous le pumes, à Amide ville célébre par les défaites qui ſuivirent. Là, nos eſpions étant arrivés, nous trouvames dans une gaine, un parchemin ſur lequel étoient des caractères que nous ādreſſoit Procope qu'on avoit envoyé ci-devant, comme nous l'avons dit, en Perſe avec le Comte Lucilien. Le ſens de cette lettre étoit obſcur & cela pour prévenir quelque entrepriſe funeſte, ſi l'on venoit à le pénétrer; voici ce qu'elle contenoit; „Après „avoir renvoyé les Ambaſſadeurs Grecs, „qu'il eut été peut-être plus prudent de „faire mourir, le vieux Roi non content „de l'Helleſpont, joindra par des ponts, „le Granique & le Rindace, pour envahir l'Aſie avec de nombreuſes armées. „Naturellement dur & colère, il eſt en„core incité à cette entrepriſe par le ſuc„ceſſeur d'Adrien autrefois Prince Ro„main;

„main; c'en eſt fait de la Grèce ſi elle „ne ſe tient ſur ſes gardes.“

Ces paroles ſignifioient que le Roi des Perſes ſollicité par Antonin, tâcheroit de s'emparer de tout l'Orient après avoir paſſé l'Anzabe & le Tigre. Lorſqu'on eut, non ſans peine, percé l'obſcurité de cet avis, on prit ce ſage parti.

Il y avoit dans ce tems un Satrape de la Cordouene ſoumiſe à la puiſſance des Perſes; c'étoit Jovien, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans un pays de la domination Romaine. Il s'entendoit ſecrétement avec nous, par la raiſon qu'ayant été en ôtage en Syrie, & entrainé par la douceur des lettres, il ſouhaitoit paſſionnément de revenir au milieu de nous.

Je lui fus député avec un Centurion de confiance, pour découvrir plus exactement encore ce qui ſe paſſoit. Nous ne parvinmes jusqu'à lui qu'après avoir franchi d'étroits défilés & de fort hautes montagnes. Dès qu'il m'eut reconnu & reçu avec politeſſe, je m'ouvris à lui ſans temoins ſur le motif de mon voyage, il me

 don-

donna un guide fidéle & qui connoissoit ces lieux, pour me conduire à de hauts rochers éloignés de là, & d'où, si la vue l'avoit permis, on auroit pu découvrir à cinquante milles, les plus petits objets.

Nous y passames deux jours entiers, & le troisième nous vimes dès que le soleil parut, toutes les terres des environs, couvertes de bataillons innombrables, & le Roi qui précédoit l'armée, révêtu de vêtemens éclatans. A sa gauche marchoit Grumbates Roi des Chjonites: quoique de moyen âge, il étoit couvert de rides: c'étoit un Prince plein de courage; & qui s'étoit illustré par plusieurs victoires; à sa droite étoit le Roi des Albains, non moins célébre & non moins honoré; après eux venoient des Généraux recommandables par leurs caractères & leur autorité; suivoit ensuite une multitude composée de divers corps, tirés de ce qu'il y avoit de mieux parmi les nations voisines, & de plus endurci aux fatigues & aux hazards de la guerre.

Jus-

Jusques à quand la Grèce fabuleuse nous parlera-t-elle de Dorisque ville de la Thrace, & des armées passées en revue en champ clos par Xerxès? Tandis que pleins de précaution, ou plutôt de timidité, nous ne parlons que de ce qu'appuyent des preuves & des monumens sans replique.

CHAPITRE VII.

Sapor entre en Mésopotamie avec les Rois des Chionites & des Albains. Les Romains mettent le feu à leurs propres campagnes, ils en font entrer les habitans dans les villes, & garnissent la rive citérieure de l'Euphrate de forts & de chateaux.

Les Rois traversérent Ninive (*a*) grande ville de l'Adiabene, & après avoir ouvert

(*a*) L'emplacement de cette ville paroît être dans la Turquie Asiatique, dans un lieu situé dans le Gou-

vert & consulté sur le pont d'Anzabe les victimes qu'ils trouverent favorables, ils continuerent gayement leur marche. Comme il nous parut qu'il faudroit au moins trois jours au reste de l'armée pour défiler, nous retournames au plus vite chez le Satrape, nous reposer & nous refaire de nos fatigues. De là nous revinmes plutôt encore qu'on ne pouvoit l'espérer, par des lieux deserts & n'ayant pour guide que la nécessité, fixer les inquiétudes de nos gens, en leur apprenant que les Rois, sans faire de détour, avoient passé un des pont de bateaux.

On détacha donc aussitôt des cavaliers à Cassianus, Duc de la Mésopotamie, & à Euphronius alors Gouverneur de la province, pour presser les villageois de se mettre en sureté avec leurs familles & leur bétail, ainsi que pour faire vuider promtement la ville de Carra qui manquoit de bonnes murailles. A cela on joignit

vernement de Mosul, vis à vis de Mosul même. On le nomme *Kelle-Nunia*, c'est à dire Fort de Ninive.

joignit la précaution de brûler les campagnes, pour ôter à l'ennemi les moyens de subsister. Ces ordres furent si ponctuellement exécutés que la fureur des flammes détruisit tous les grains dont les épis commençoient à jaunir & consuma tellement les herbes, qu'on ne voyoit pas la moindre verdure, depuis les bords du Tigre jusqu'à l'Euphrate. Plusieurs bêtes féroces périrent par la violence du feu, surtout les lions qui dans ces contrées sont furieux. Voici ce qui d'ordinaire les détruits ou les aveugle; ces animaux se trouvent en grand nombre parmi les roseaux & dans les bois de la Mésopotamie. Ils ne font point de mal pendant l'hyver qui est fort doux, mais lorsque la chaleur se fait sentir dans ces régions ardentes, les vapeurs de la canicule, jointes aux grosses mouches dont ces contrées abondent, les metrent en fureur; ces insectes s'attachent à leurs yeux comme à la partie la plus humide & la plus brillante de leurs corps, & se plaçant sur l'extrêmité de leurs paupières,

les déchirent, ce qui fait que tourmentés par de longues douleurs, ces lions se précipitent dans les eaux où ils croyent trouver du remède, ou que perdant tout à fait l'usage de leurs yeux qu'ils crevent avec leurs ongles, ils deviennent pour ainsi dire enragés; sans cela l'Orient seroit infesté de cette sorte d'animaux.

Pendant qu'on bruloit les campagnes, les Tribuns envoyés avec des soldats, assuroient par toute sorte d'ouvrages les rives citérieures de l'Euphrate; soit en faisant des retranchemens, soit en fichant en terre des pieux fort aigus; soit en établissant des machines dans les endroits du fleuve qui n'avoient pas trop de profondeur.

Au milieu de ces préparatifs, Sabinien ce chef si bien choisi pour conduire une guerre sanglante, au lieu de profiter de momens prétieux, comme s'il eut fait la paix avec des morts, passoit tranquillement son tems près des tombeaux d'Edesse, & faute d'amusemens de théatre, s'occupoit à voir des danses pyrrhiques.

La

La singularité de ce goût & du lieu où il étoit, pouvoit passer pour une sorte de présage de ce qui l'attendoit; le récit de démarches aussi déplorables servira sans doute de leçon à tout homme sage, & l'engagera à les éviter. Cependant les Rois qui avoient passé Nisibe comme peu digne de les arrêter, cottoyoient le pied des montagnes, & marchoient par des vallées encore vertes, pour éviter la disette de fourage qu'occasionnoit le ravage des flammes, qui alloit toujours en croissant. Lorsqu'ils furent arrivés à un lieu nommé Bebase, éloigné de cent lieues de Constantine (*a*) où il regne une secheresse universelle, si l'on excepte quelque peu d'eau qu'on y trouve dans des puits, ils hésiterent longtems sur le parti qu'ils prendroient; enfin comptant sur la vigueur de leur monde, ils se disposoient à continuer leur marche, mais un espion fidéle leur rapporta que l'Euphrate enflé par la fonte des neiges, étoit tellement débordé

(*a*) On croit que c'est Tela dans le Diar-beckr.

bordé qu'il ne leur feroit pas poffible de le paffer à gué. L'efpoir qu'ils avoient conçu s'évanouiffant par là, ils réfolurent d'attendre du hazard l'occafion. La fituation critique des affaires fit tenir un confeil, on ordonna à Antonin de parler; celui-ci perfuada de faire un long détour en prenant à droite, pour arriver à deux forts, Barzala & Laudias; il s'offrit de conduire, les troupes par un pays abondant & fertile que l'ennemi n'avoit pas encore ruiné; qu'on y trouveroit une petite rivière d'autant plus aifée à paffer, qu'elle n'étoit, ni fort éloignée de fa fource, ni groffie d'eaux étrangères; on applaudit à cet avis, & Antonin fut chargé de diriger la marche de l'armée qui changea de route & le fuivit.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Sept-cens cavaliers Illyriens sont brusquement assaillis & mis en fuite par les Perses. Ursicin se sauve d'un côté & Marcellin de l'autre.

Sur les avis positifs que nous reçumes de ce projet de l'ennemi, nous nous disposames à arriver promtement à Samosate pour y passer le fleuve, & après avoir rompu les ponts qui sont près de Zeugma (*a*) & de Capersane, pour tâcher de repousser, si la fortune nous favorisoit, les efforts des Perses. Mais il arriva une chose honteuse & qui devroit être ensevelie dans le silence. On avoit nouvellement envoyé d'Illyrie au secours de la Mésopotamie, deux de nos escadrons, forts d'environ sept-cens hommes, mais foibles & timides; chargés

(*a*) Aujourd'hui *Zima*, ou selon d'autres *Bir* dans le Gouvernement d'Alep dans la Turquie Asiatique.

gés de garder ces avenues & craignant les embuches nocturnes, dès que le jour baissoit, ils s'écartoient du poste qu'on leur avoit assigné sur le grand chemin, pendant qu'il auroit fallu veiller, même sur chaque sentier. Les Perses qui firent cette découverte, saisirent le moment où ces cavaliers accablés de vin dormoient, & vinrent au nombre de vint mille sous la conduite de Tamsapor & de Nohodares, se glisser sans qu'on s'en apperçut derriére les hauteurs qui avoisinent Amide (*a*). Peu après étant en marche à la foible lueur des premiers rayons du jour pour nous rendre à Samosate (*b*), nous fumes frappés de l'éclat des armes que nous découvrimes du haut de l'endroit où étoit le fanal; aux premiers cris qui annoncerent qu'on voyoit l'ennemi, on donna le signal pour avertir de se préparer au combat, & nous fimes halte en nous resserant.

(*a*) Présentement *Diarbek* dans le Gouvernement de *Diar-beckr*.

(*b*) *V.* ci-dessus *Livr. XIV. Chap.* 8.

rant. Il n'étoit, ni sûr de fuir, les Perses étant à portée de nous poursuivre, ni possible d'en venir aux mains sans s'exposer à une mort inévitable, à cause de la supériorité qu'ils avoient sur nous & en nombre & surtout en cavalerie. Tout en délibérant sur ce qu'il convenoit de faire vû l'impossibilité de décliner le combat, quelques uns de nos gens qui s'étoient imprudemment avancés, furent tués.

Au moment où les deux partis s'approchoient, Ursicin reconnut Antonin qui marchoit fièrement à la tête des escadrons ennemis, & l'accablant de reproches, il l'appella traitre & scélérat; celui-ci ôta la tiare qu'il avoit sur la tête & qui étoit une marque de sa dignité, descendit de cheval, se courba au point de toucher presque la terre, & salua Ursicin qu'il nomma son patron & son maître; puis joignant ses mains sur le dos, ce qui chez les Perses, est une contenance de suppliant, il lui parla ainsi; „Pardonnez moi, illustre Comte, une „faute

„faute que la néceſſité ſeule m'a fait com„mettre : vous n'ignorez pas que c'eſt l'a„charnement de mes Créanciers qui m'a „chaſſé ; & que vôtre crédit même, lorſque „vous vous êtes intéreſſé à mon malheur, „n'a pu me défendre de leur inſatiable avi„dité ;« après ces mots il ſe retira, mais ſans tourner le dos, & en regardant toujours d'un air reſpectueux de notre côté.

Ceci ſe paſſa dans l'eſpace d'une demi heure ; tout à coup nos ſoldats des derniers rangs, s'écrient qu'ils découvrent derrière eux une multitude de Cavaliers armés de toutes pièces, qui avançent au galop. Incertains à la vüe de ce nombre énorme d'ennemis qui nous preſſoient, de quel côté nous devions nous porter, nous nous diſperſames ſelon que chacun le jugea convenable ; mais en tâchant d'éviter le péril, nous nous trouvames confondus avec les Perſes qui accouroient de tous côtés. Mépriſant donc la vie, nous combattimes avec courage, & fumes pouſſés, juſqu'aux

rives

rives du Tigre qui ſont fort eſcarpées. Quelques-uns qui en ſont précipités entrelaſſent leurs bras, & réuſſiſſent à s'arrêter à l'endroit où ce fleuve eſt gueable, ceux-ci engloutis par la rapidité & la profondeur des eaux, y périſſent, ceux là réſiſtent à l'ennemi avec des ſuccès différens; d'autres enfin, effrayés de l'épaiſſeur de ſes eſcadrons, ſe jettent dans les gorges les plus voiſines du mont Taurus. Parmi ces derniers ſe trouva notre Général qui fut reconnu & enveloppé, mais la célérité de ſon cheval le ſauva avec le Tribun Adjadalthe & un valet.

Séparé de mes camarades, je m'occupois du parti qui me reſtoit à prendre, lorſque je rencontrai Verennianus, Officier des Gardes, qui avoit la cuiſſe percée d'une flèche: j'eſſayai, à ſa prière de l'arracher, mais me voyant de toutes parts environné de Perſes, je tachai de ſortir de la route par laquelle nous étions pourſuivis & courus à toute bride pour gagner la ville: elle eſt ſur une hauteur à

la

la quelle on ne parvient que par un chemin étroit, taillé dans le roc, & resserré encore par des moulins qu'on y a batis dans cette vue; ici mêlés avec les ennemis qui couroient également pour atteindre cette hauteur, nous restames immobiles jusqu'au lendemain matin: nous étions si fort serrés, que les cadavres soutenus par la multitude de ceux qui remplissoient ce chemin, n'avoient pas de place pour tomber, & qu'un soldat dont la tête avoit été fendue d'un énorme coup d'épée, resta debout devant moi, comme un pieu. La grande proximité de la ville nous mit à couvert de la grêle de traits, que ses machines envoyoient du haut des murs: enfin après y être entré par une fausse porte, je la trouvai remplie d'une infinité d'hommes & de femmes du voisinage; car une foire qui se tenoit précisément alors dans les fauxbourgs, y avoit attiré une grande affluence de villageois. Divers cris augmentoient encore le trouble; les uns pleuroient ceux qu'ils avoient perdus; d'autres étoient blessés à mort; plusieurs enfin

enfin appelloient leurs amis que ce désordre ne leur permettoit pas de voir.

CHAPITRE IX.

Description d'Amide; combien il s'y trouvoit de légions & d'escadrons.

Constance lorsqu'il étoit César, & dans le tems où il construisit Antoninopolis, environna cette ville autrefois très-petite, de grosses tours & de murailles, ce qui en fit une excellente retraite pour les habitans; il y mit aussi pour la rendre redoutable à l'ennemi, un magazin de machines de guerre, & voulut qu'elle portât son nom. Elle est arrosée au midi par un coude du Tigre dont la source n'est pas éloignée; elle a à l'Orient les plaines de la Mésopotamie; au septentrion, outre la rivière de Nymphée, elle est encore couverte par les montagnes du Taurus qui sépare les peuples Transtigritains

tains, de l'Arménie; du côté du couchant elle touche à la Comagene, pays abondant & fertile, où ſe trouve un village nommé Abarne qui eſt connu par la bonté de ſes ſources chaudes. Il y a au milieu d'Amide même, au deſſous de la fortereſſe, une grande fontaine dont l'eau eſt beuvable, mais quelquefois auſſi dans les chaleurs de l'été, d'un odeur déſagréable.

La cinquième légion Parthique étoit toujours deſtinée à la garde de cette place, avec une troupe de naturels du pays qui n'étoient pas à mépriſer. Mais alors le danger dont menaçoit cette multitude de Perſes, y fit accourir pour en défendre les murailles, ſix légions dont deux portoient les noms de *Magnence*, & de *Décence:* Conſtance qui s'en défioit les fit venir après les troubles civils, en Orient où on ne craignoit que des guerres avec des étrangers; les quatre autres étoient la *Trentième*, la *Dixième* (*a*) & celles qu'on nom-

(*a*) Ammien donne aux ſoldats de cette légion l'épithète de *Fortenſes*, ſoit à cauſe des preuves de va-

nommoit les *Superventeurs*, & les *Préventeurs* (*b*); Ælien qui étoit déjà Comte les commandoit; ces dernières nouvellement levées, & pour ainsi dire à leur apprentissage, encouragées & conduites par l'Officier que nous venons de nommer, firent une sortie de Singare, surprirent, comme nous l'avons rapporté, les Perses endormis, & en massacrerent un grand nombre. Il y avoit encore beaucoup d'archers Comtes; on donne ce nom à des escadrons de Cavalerie, où l'on admet tous les barbares de condition libre, qui se distinguent par leur force & par leur adresse à manier les armes.

leur que cette troupe avoit données, & dont César fait déja l'éloge (*Guerre des Gaules Liv. I.*) soit parce qu'on tiroit peut-être les soldats qui la composoient de Fortia, ville de la Sarmatie Asiatique. *Voy. la Notice de l'Empire.*

(*b*) L'objet d'un de ces corps étoit de prévenir l'ennemi, ou en l'attaquant, ou en se saisissant avant lui de postes avantageux, & celui de l'autre, d'agir lorsque le combat étoit engagé. (*Ibid.*)

CHA-

CHAPITRE X.

Deux forts Romains se rendent à Sapor.

Durant le premier effort de ce tourbillon qui se déploya avec une violence inattendue; Sapor accompagné des siens & des peuples qui le suivoient, prit à droite en quittant Bebase, selon le conseil d'Antonin, & passant par Horre, Mejacarire, & Charcha, comme s'il n'avoit aucun projet sur Amide, vint aux forts Romains appellés l'un Rema, & l'autre Buse: là il apprit par des transfuges que plusieurs personnes y avoient fait transporter leurs richesses comme dans des lieux extrêmement surs: on ajouta, qu'outre des effets prétieux, on y trouveroit une jeune fille avec une très-belle femme épouse d'un certain Craugase habitant de Nisibe, & distingué par son rang & par son crédit.

L'ap-

L'appât du butin anima Sapor; il courut donc avec assurance à ces forts: les défenseurs que la vue de tant d'ennemis glaça d'effroy, se rendirent aussitôt avec tous ceux qui s'étoient réfugiés dans ces places, & au premier ordre qu'ils reçurent de les vuider, ils en remirent les clefs. Toutes les avenues furent ouvertes pour en tirer ce qui y étoit renfermé; on vit paroître des femmes tremblantes de crainte, des enfans attachés au sein de leurs meres, & qui faisoient dans un âge bien tendre l'apprentissage du malheur. Sapor ayant appris de l'épouse de Craugases qui elle étoit, lui permit d'approcher avec confiance, & la voyant couverte jusqu'aux levres d'un voile noir, il lui promit avec bonté, qu'elle reverroit son époux & qu'on respecteroit son honneur. Comme il savoit que Craugase adoroit sa femme, il espéra d'engager par là cet homme, à lui livrer Nisibe. Ce Prince ordonna encore qu'on laissât intactes d'autres filles chrétiennes consacrées au service des autels, & voulut qu'elles vaquassent sans

être interrompues, aux devoirs de leur culte.

C'eſt ainſi que Sapor affecta pour quelque tems d'être clément, afin que ceux que ſa cruauté & ſa barbarie avoïent autrefois effrayés, vinſſent d'eux-mêmes ſans crainte, & qu'ils appriſſent par ces derniers exemples, qu'il tempéreroit la grandeur de ſa fortune, par la douceur, & par l'humanité.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XIX.

CHAPITRE I.

Les habitans d'Amide tirent des flèches & des traits contre Sapor qui les exhorte à se rendre. Le Roi Grumbates essaye aussi de les y engager ; son fils est tué.

La déplorable captivité de nos gens remplit de joye Sapor ; plein de l'espoir de pareils succès il quitta ces lieux, & marchant à petites journées, il vint le troisième jour à Amide. Aux premiers rayons de l'aurore, tous les environs, quelque loin qu'on portât la vue,

resplendirent de l'éclat des armes, & la cavalerie caparaçonée de fer, couvrit les campagnes & les collines. Le Roi précédoit à cheval l'armée & se faisoit distinguer, par la hauteur de sa taille: il portoit au lieu de diadéme, un ornement d'or de la forme d'une tête de belier, parsemée de pierreries; ce Prince brilloit encore par le nombreux cortège des grands Seigneurs, & des diverses nations qui l'accompagnoient. On savoit d'avance, que hors de proposer à la ville de se rendre, il ne tenteroit rien contre elle, parce que selon le conseil d'Antonin, il se hâtoit de marcher ailleurs. La Providence permit cependant, pour renfermer dans une seule Province les malheurs de la République, que ce Prince s'enorgueillit déméfurément, & s'imaginât qu'aussi tôt qu'il paroîtroit, les assiégés consternés, viendroient en tremblant implorer sa pitié. Il se promena donc à cheval autour des portes, suivi des principaux de son armée; mais s'étant approché avec trop d'assurance, & si prés qu'on pou-

pouvoit le reconnoître; les marques de dignité qui éclatoient sur ses vêtemens, firent qu'on décocha contre lui toutes sortes de traits, sous lesquels il auroit succombé, si à l'aide de la poussière qui le déroboit à la vue des assiégeans, & après qu'un dard eut déchiré une partie de sa robe, il ne se fût pas arraché au danger, pour causer dans la suite des maux sans nombre.

A compter de ce moment, il fit d'aussi grands efforts pour détruire cette ville, que s'il eut eu des sacriléges à punir; il disoit tout haut; qu'on avoit outragé en sa personne, le maître de tant de Rois & de tant de nations. Les chefs de son armée le conjurerent cependant, de se tenir en garde contre la colère qui pourroit l'écarter de ses glorieuses entreprises; il se calma à leur prière, & résolut de sommer le lendemain la place. Aussitôt donc que le jour parut, Grumbates, Roi des Chionites, qui devoit s'aquitter de cette commission, accompagné d'une troupe de cavaliers légérement montés, avança

hardiment jusqu'aux murailles. Dès qu'il fut à la portée du trait, une de nos habiles sentinelles qui l'apperçut, fit jouer sa baliste avec tant d'adresse, que le fils de ce Prince fut atteint d'un dard qui perça sa cuirasse, & l'étendit sur le carreau; c'étoit un jeune homme qui l'emportoit sur tous ses égaux, par la hauteur & la beauté de sa taille.

Sa mort dispersa tous ceux qui étoient autour de lui; mais ils revinrent peu après, & de peur qu'on n'enlevât cette proye, ils exciterent à grands cris, ces diverses nations au combat; leur concours fit voler une grêle de traits & engagea une affaire sanglante. Après plusieurs actions meurtriéres, qui durerent pendant toute la journée, les Perses profiterent de la nuit qui approchoit, pour tirer du milieu des morts, & des torrens de sang qui couloient, ce cadavre pour lequel on s'étoit battu avec tant d'acharnement: c'est ainsi qu'on vit autrefois les Grecs & les Troyens, se disputer en désespérés sous les murs de Troye, le corps

de

de Patrocle (*a*). Cette mort plongea dans le deuil, la Cour, les Grands, & le père de cet illuſtre jeune homme; on ſuſpendit les opérations militaires, pour le pleurer conformément à l'uſage de la nation. Il fut donc porté avec ſes armes, & mis ſur une eſpèce de tribune vaſte & élevée; on plaça tout autour dix lits ſur leſquels étoient des figures de morts ſi bien imitées, qu'elles reſſembloient parfaitement à des corps enſevelis: tous les hommes ſelon leur chambrées & leurs compagnies, paſſerent ſépt jours dans des feſtins, danſant & chantant des airs triſtes pour exprimer les regrets qu'ils donnoient à la perte de ce jeune Seigneur. Les femmes d'un ton lugubre, & par des gémiſſemens uſités en pareilles occaſions, déploroient le malheur de la nation qui perdoit en lui dans un âge ſi tendre, ſa plus chére eſpérance: on voit de même les Prétreſſes de Vénus, pleurer pendant la fête d'Ado-

(*a*) *Iliad. Liv. XVII.*

d'Adonis qui ſelon les myſtères, eſt le ſymbole de l'approche de la moiſſon.

CHAPITRE II.

Amide eſt aſſiégée, & dans l'intervalle de deux jours, deux fois aſſaillie par les Perſes.

Le Père avoit réſolu, dès qu'on auroit brûlé le corps de ſon fils & mis ſes os dans une urne d'argent, de l'envoyer dans ſa patrie pour l'y faire inhumer. Le réſultât des conſeils qu'on tint enſuite, fut de vanger les manes de ce jeune Prince par l'entiére deſtruction de la ville. Grumbates ne voulut pas abandonner la place, avant de lui avoir fait expier la mort du ſeul fils qu'il avoit. Lorſqu'on ſe fut donc repoſé deux jours, & qu'on eut envoyé des détachemens pour ruiner les vaſtes campagnes que la paix avoit rendues fertiles, on enveloppa la ville

ville de cinq rangs de boucliers; à la pointe du troisième jour, les brillans escadrons des ennemis se répandirent sur tout l'espace que la vue permettoit de découvrir, & chaque troupe marcha tranquillement au lieu que le sort lui avoit assigné.

Les Perses occupoient tout le tour des murailles; à la partie orientale étoient les Chionites; c'étoit là précisement où le jeune Prince avoit, malheureusement pour nous, perdu la vie. Les Vertes furent employés au midi, & les Albains au septentrion. Les Segestains, de tous les guerriers les plus vaillans, furent opposés à la porte du couchant: avec eux étoit le train des éléphans dont les corps couverts d'horribles plis, s'élevoient comme des côteaux, & avançoient lentement avec les gens armés qu'ils portoient. On ne sauroit exprimer comme nous l'avons déjà dit, combien ce spectacle étoit propre à inspirer la terreur. A la vue de cette multitude immense rassemblée pour la ruine de l'Empire Romain, & dans ce moment

pour la nôtre, nous perdimes tout espoir d'échapper, & ne pensames qu'à terminer glorieusement une vie dont chacun de nous desiroit la fin.

Depuis le lever du soleil jusqu'au soir, les troupes ennemies resterent immobiles & dans un si grand silence, qu'on n'entendit pas même hennir les chevaux; s'en retournant ensuite dans le même ordre dans lequel elles étoient venues, après avoir pris quelque nourriture & du repos, peu avant la pointe du jour, elles investirent au bruit des clairons & avec un appareil terrible, la ville qu'elles se promettoient de prendre bientôt.

A peine Grumbates eut il jetté, selon leur usage & à la maniére de nos heraults, un javelot teint de sang, que toute l'armée fit entendre le bruit de ses armes & courut contre les murailles. Aussitôt la déplorable fureur des combats s'augmentant, on vit tous les Perses s'empresser à en venir aux mains, & nos gens voler au devant de leurs attaques. Les pierres qui partirent de nos scorpions, briserent

ſerent les têtes d'un nombre conſidérable d'ennemis; les uns furent percés de flèches: d'autres abbatus à coups de javelots, embarraſſoient de leurs corps le chemin: les bleſſés tâchoient en fuyant de rejoindre leurs camarades.

Une nuée de traits & de gros dards qu'envoyerent les machines dont les Perſes s'étoient emparés à Singare, & qui atteignirent pluſieurs perſonnes, n'occaſionna pas moins de deuil & de déſolation dans la ville; car les aſſiégés qui ſe battoient ſur les murs, ramaſſant toutes leurs forces ſe relevoient tour à tour, & dans l'ardeur avec laquelle ils ſe défendoient, les bleſſés faiſoient des chûtes dangereuſes: ceux-ci criblés de coups, renverſoient leurs voiſins en tombant; ceux-la enfin qui pouvoient encore ſe remuer, cherchoient quelqu'un qui ſût arracher les dards de leurs playes. L'acharnement étant égal, l'approche de la nuit n'affoiblit pas même ce carnage réciproque. Les Gardes la paſſerent ſous les armes. On entendoit les

collines retentir de leurs cris. Nos gens élevoient jusqu'au ciel, les vertus de Constance qu'ils appelloient le maître de l'Univers; les Perses exaltoient Sapor, & le nommoient tantôt Pyrose, tantôt Saansaa, ce qui signifie dans leur langue, le Roi des Rois & le vainqueur par excellence.

Avant que le jour parut, les trompettes donnerent le signal, & des troupes innombrables & telles que des oiseaux de proye, se répandirent de tous côtés; les campagnes & les vallons brillerent au loin, de l'éclat des armes de ces nations féroces. On poussa ensuite de grands cris, & une grêle de traits fut décochée des murailles contre les efforts des assaillans; on étoit sur qu'aucun de ces coups ne seroit perdu, vû qu'ils tomboient sur un monde d'ennemis. Pour nous au milieu de tant de dangers, loin de penser qu'il fut possible d'échapper; nous ne souhaitions que de mourir avec honneur. On se battit jusqu'au soir avec plus d'acharnement que de prudence, & sans

ſans que la victoire penchât plus d'un côté que de l'autre. Le bruit que faiſoient les combattans alluma tellement de part & d'autre l'ardeur, qu'il n'échappa preſque perſonne aux bleſſures. Enfin la nuit termina le carnage, & l'excès des pertes porta les deux partis à ſuſpendre pendant quelque tems les attaques; mais cet intervalle que nous aurions du donner au repos, nous fumes obligés de le conſacrer à un travail continuel, qui acheva d'épuiſer le peu de forces qui nous reſtoient; la conſternation augmentoit encore à la vue du ſang & de la paleur des mourans auxquels, faute d'eſpace, nous ne pouvions pas même accorder les honneurs de la ſépulture: car cette ville qui étoit d'une médiocre grandeur, outre ſept légions, renfermoit encore vint mille hommes composés d'habitans des deux ſexes, d'étrangers de divers pays, & d'un petit nombre d'autres ſoldats.

Chacun penſoit donc ſes playes comme il ſe pouvoit, & à proportion du ſecours qu'on avoit; ceux-ci mouroient

du ſang qu'ils perdoient, ceux-là des coups dont ils étoient percés. Les Chirurgiens pour ne pas augmenter inutilement les ſouffrances, défendoient de travailler ſur ceux dont les membres étoient entiérement fracaſſés; d'autres enfin à qui l'on retiroit les flèches qui les avoient atteints, ſouffroient mille morts par cette opération douteuſe.

CHAPITRE III.

Le Général Sabinien s'oppoſe au projet que forme Urſicin de ſurprendre de nuit les Perſes.

Pendant qu'avec un courage égal on ſe battoit ainſi à Amide, Urſicin qui gémiſſoit de la dépendance où il étoit, ne ceſſoit d'exhorter Sabinien, dont le pouvoir étoit ſupérieur au ſien, à quitter ces tombeaux auxquels il ſembloit côlé, & à marcher inceſſamment au ſecours de la ville

ville avec tous les Vélites, en ſuivant ſecrétement le pied des montagnes; il lui repréſentoit, qu'il trouveroit, peut-être, une occaſion favorable d'enlever avec ces troupes armées à la légére quelque poſte ennemi, & de tomber ſur les gardes qui en formant l'inveſtiſſement de la ville, occupoient autour de ſes murs une grande étendue de terrain; ou du moins qu'il pourroit par de fréquentes attaques rallentir l'acharnement avec lequel les Perſes pouſſoient le ſiége.

Mais celui-ci rejetta ces conſeils comme s'ils euſſent été dangereux, & produiſit des lettres de l'Empereur qui ordonnoient poſitivement, d'exécuter tout ce qui ſeroit poſſible, ſans expoſer cependant le ſalut de l'armée. Sabinien ſe gardoit bien de dire qu'on lui avoit ſouvent recommandé à la cour, d'ôter à ſon prédéceſſeur toutes les occaſions d'acquérir de la gloire, duſſent ces occaſions être favorables aux intérêts de la République. C'eſt ainſi qu'on laiſſoit s'avancer la ruine des provinces, plutôt que

de

de fournir à un vaillant homme les moyens de faire une action d'éclat, ou d'y avoir part. Consterné donc de tous ces maux, Ursicin, quoiqu'il ne fut rien moins que facile d'arriver jusqu'à nous, tant nous étions resserrés ! nous envoyoit souvent des espions, & formoit d'excellens projets; mais ne pouvant les exécuter, il ressembloit à un lion terrible & furieux, qui ne sauroit se jetter sur les filets qui retiennent ses petits, faute de pouvoir faire usage de ses griffes & de ses dents.

CHAPITRE IV.

La peste règne pendant dix jours dans Amide, une petite pluye la dissipe; des causes de cette maladie & de ses différentes espèces.

La multitude des corps morts répandus dans les rues, & qu'il n'étoit pas possible d'en-

d'enterrer, ajouta la peste à tous les maux que la ville ressentoit déjà; la corruption des cadavres que les vers rongeoient, jointe aux exhalaisons d'un air échauffé, & les diverses maladies du peuple, produisirent ce fléau dont je vais exposer en peu de mots l'origine. Les Philosophes & de grands médecins ont prétendu, que l'excès de chaleur ou de froid, d'humidité ou de secheresse, est la cause des maladies contagieuses. De là vient que ceux qui habitent des lieux humides & marécageux, sont sujets aux toux, aux maux des yeux, & à d'autres infirmités semblables; ceux au contraire qui sont dans des pays chauds, desséchent par l'ardeur des fièvres. Mais autant le feu est plus actif que les autres élémens, autant aussi la séchereſse hâte-t-elle la mort plus que l'humidité.

De là ce qu'on raconte de cette guerre de dix ans, où la Grèce s'épuisa pour ne pas laisser impuni un étranger qui avoit rompu un mariage Royal, c'est que plusieurs y périrent par les flèches d'Apollon qu'on tient être le Soleil; & selon Thucydide,

cydide, le ravage que fit au commencement de la guerre du Péloponese parmi les Athéniens, une maladie cruelle, venant d'abord de la brulante Éthiopie & se communiquant de proche en proche, se répandit par toute l'Attique. D'autres pensent que les vents & les eaux corrompues par l'infection des cadavres ou telles autres matières, donnent des atteintes funestes à la santé, & que la preuve en est, qu'un changement trop subit dans l'air, produit souvent de légéres incommodités.

Quelques-uns affirment, que l'air trop épaissi par des vapeurs qui sortent de terre, empêche la transpiration, & suffit pour donner la mort: de là vient aussi selon la remarque d'Homere (*a*), appuyée de plusieurs autres observations, que tous les animaux qui, excepté l'homme, sont courbés vers la terre, périssent les premiers, comme on le voit, dès que cette contagion paroit.

La

(*a*) *Iliad. Liv. I. v. 50.*

La première eſpèce de ce mal ſe nomme Pandemus, elle expoſe à de fréquentes ardeurs ceux qui habitent des contrées arides. La ſeconde porte le nom d'Épideme, elle ſe manifeſte en certain teins, affoiblit la vue & produit des humeurs dangereuſes. La troiſième ſe nomme Lœmodes, elle eſt également paſſagère, mais tue comme un trait.

L'idée de cette foule de perſonnes dont la ville étoit remplie, augmentoit encore les frayeurs de ceux que ce funeſte mal attaqua. Il n'en périt pourtant qu'un petit nombre. Enfin la nuit qui ſuivit le dixième jour, de petites pluyes, purgerent & raréfierent l'air & ramenerent la ſanté.

CHAPITRE V.

Les attaques d'Amide se font en partie contre les murailles, & en partie par des souterrains que découvrit un transfuge.

Cependant, les Perses actifs environnerent la place de mantelets d'osier, & éleverent des terrasses; ils construisirent aussi de hautes tours dont les faces opposées à la ville étoient garnies de fer; ils établirent au sommet de chacune de ces tours, une baliste destinée à écarter ceux qui défendoient la plate forme des murs: en attendant les frondeurs & les archers ne discontinuerent pas un instant d'envoyer des traits & des pierres. Nous avions avec nous deux légions nouvellement arrivées des Gaules; elles avoient servi sous Magnence, & étoient composées d'hommes robustes, agiles & propres aux combats de plaine: non seulement ils

ils n'entendoient rien à la façon dont on nous attaquoit, mais ils étoient encore trop turbulens; comme ils ne nous étoient d'aucun secours pour servir nos machines, ou pour construire des ouvrages; ils faisoient témérairement des sorties, combattoient vaillamment, & revenoient toujours avec quelque perte; les services qu'ils nous rendoient par là, se réduisoient précisément à celui que rend un homme qui dans un grand incendie, porte de l'eau dans le creux de sa main. On ferma à la fin les portes & ceux-ci ne pouvant plus sortir quoique leurs Tribuns le demandassent, ils se mirent à rugir comme des bêtes féroces. Cependant peu de jours après, leur utilité se fit sentir, comme nous le dirons bientôt.

Dans la partie écartée des murs qui sont au midi & qui donnent sur le Tigre, il y avoit une haute tour, sous laquelle s'ouvroient deux rochers si escarpés qu'on ne pouvoit en laisser tomber la vue, sans éprouver une sorte d'effroy; de là par des souterrains pratiqués dans le

le pied de la montagne, (ce qu'on a la coutume de faire dans toutes ces contrées, aux retranchemens qui ſont près des fleuves) des degrés artiſtement taillés, conduiſoient juſqu'à la rivière pour y puiſer clandeſtinement de l'eau.

Soixante & dix Archers Perſes de la garde Royale, qui étoient d'une adreſſe & d'une fidélité reconnue, paſſerent ſous la conduite d'un bourgeois qui s'étoit rangé du côté de l'ennemi, par ces ſombres routes auxquelles on faiſoit peu d'attention à cauſe des précipices; favoriſés par le ſilence qui regnoit dans ces lieux écartés, ils gagnerent promtement la tour vers le milieu de la nuit, & monterent un à un juſqu'à ſon troiſième étage. Ils s'y tinrent cachés, & au matin ayant élevé une caſaque rouge pour avertir qu'il falloit commencer l'attaque, dès qu'ils virent que leurs troupes ceignoient de tous côtés la ville, vuidant & mettant à leurs pieds leurs carquois, ils s'animerent par d'effroyables cris & tirerent avec beaucoup d'adreſſe. Bientôt les épais batail-

lons

lons des Perſes fondirent ſur la place avec plus de vigueur qu'auparavant. Dans l'incertitude du parti que nous avions à prendre, ſoit d'attaquer ces Archers qui nous dominoient, ſoit de faire face à cette foule d'ennemis qui déjà du haut des échelles s'attachoient aux crénaux des murailles, on partagea l'ouvrage : cinq légéres baliſtes furent dreſſées contre la tour ; les traits qui en partoient, atteignoient quelquefois deux de ces Archers d'un ſeul coup ; les uns extrêmement bleſſés périſſoient, les autres effrayés par l'horrible fracas que faiſoient ces machines ſe précipitoient d'eux-mêmes & ſe briſoient tout le corps. Après nous être promtement délivrés de ce danger, les baliſtes furent remiſes à leur place & toutes nos forces ſe porterent avec moins de riſque à la défenſe des murailles. L'action atroce du transfuge augmenta l'activité de nos ſoldats ; on les vit courir comme ſur un terrain uni & lancer avec tant de vigueur toute ſorte de traits, que les Vertes qui étoient

étoient au midi, repoussés par les blessures qu'ils reçurent, retournerent tout effrayés au camp, après avoit perdu un grand nombre de leurs camarades.

CHAPITRE VI.

Les légions Gauloises font une sortie qui incommode beaucoup les Perses.

Ce jour s'étant terminé par la déroute des ennemis, & sans beaucoup de perte pour nous, la fortune sembla nous donner quelque espèrance. La nuit fut employée à nous refaire des fatigues de la journée. Le lendemain nous vimes dès la pointe du jour, qu'on conduisoit à l'ennemi tout le peuple pris dans Ziata: une foule de gens s'y étoient réfugiés, comme dans une place forte & propre à contenir beaucoup de monde, puisqu'elle a dix stades de circuit. D'autres forts furent également enlevés & réduits en cen-

cendres; on en tira plusieurs milliers d'hommes pour en faire des esclaves; parmi eux se voyoient des vieillards infirmes, & des femmes agées; ces malheureux que tant de maux avoient épuisés, ne pouvant soutenir la longueur de la marche, & dégoutés de la vie, étoient abandonnés sur le chemin, avec les jarrets, ou les jointures des genoux coupées.

Les soldats Gaulois à la vue de ces troupes d'infortunés, demanderent par un motif louable il est vrai, mais que les circonstances condamnoient, la permission de combattre, & menacerent de la mort les Tribuns & leurs principaux Officiers, s'ils persistoient à s'y opposer. Tels que des bêtes féroces que la puanteur de leur loges ne rend que plus farouches, & qui pour s'échapper tâchent d'en rompre les barrières, ils frappoient de leurs épées les portes qu'on avoit barricadées; ce qu'ils craignoient surtout, c'est que la ville ne fut détruite & eux avec elle, avant qu'ils se fussent illustrés par quelque action; ou si on la délivroit; qu'on ne parlât pas d'eux com-

me le méritoit la bravoure Gauloiſe, quoiqu'ils euſſent tenté plus d'une fois pourtant, des ſorties où ils étoient tombés ſur les travailleurs ennemis, & en avoit tué quelques-uns. Incertains ſur le parti que nous devions prendre pour nous oppoſer à ces furieux, nous réſolumes, puiſqu'il n'étoit pas poſſible de les ſupporter plus longtems, de leur permettre après un court délai auquel ils ne conſentirent qu'à regret, d'attaquer les gardes avancées des ennemis, qui n'étoient pas fort éloignées de la portée du trait, afin qu'après les avoir renverſées, ils puſſent pouſſer leur pointe. Nous avions lieu de croire qu'ils feroient un prodigieux carnage s'ils réuſſiſoient.

Pendant ces arrangemens, on défendoit vaillamment nuit & jour les murailles, par toutes ſortes de voyes, & par des machines établies pour envoyer partout des pierres & des traits.

L'infanterie Perſe fit de ſon côté deux terraſſes & prépara lentement tout ce qui étoit néceſſaire pour s'emparer

de

de la place. Nous leur apposames avec plus de soin encore, de grands échaffaudages que nous élevames sur nos murs à la hauteur de leurs terrasses; ils étoient assez solides pour pouvoir porter un très-grand nombre de combattans. Sur ces entrefaites, les Gaulois qu'il n'étoit pas possible de contenir plus longtems, armés de haches & d'épées profiterent d'une nuit épaisse & sortirent par une fausse porte, après avoir imploré le secours du ciel sur leur entreprise; retenant leur haleine lorsqu'ils furent à une certaine distance, ils se serrerent, puis doublerent le pas, & après avoir tué quelques sentinelles & massacré la garde qui étoit devant le camp & qui sommeilloit ne s'attendant pas à une pareille attaque, ils pensoient déjà, pour peu que la fortune les eut favorisés, à pénétrer jusqu'au quartier du Roi. Mais le bruit de leur marche tout foible qu'il étoit, & les plaintes des blessés, reveillerent plusieurs Perses qui crierent aussitôt aux armes; nos gens n'oserent avancer: il eut été imprudent, les en-

nemis étant une fois réveillés, & leurs troupes venant de tous côtés avec grand bruit, de se précipiter dans un péril évident. Cependant les Gaulois inébranlables par leur valeur & par la force de leurs corps, perçoient à coups d'épées tout ce qui s'opposoit à eux: mais une bonne partie de leurs camarades étant tombée, ou blessée par les flèches sans nombre qu'on leur décochoit, & les bataillons ennemis qui accouroient, allant réunir contre eux l'effort du combat, ils se hâterent de se battre en rétraite. Sans cependant qu'un seul d'entre eux tournât le dos, ils marcherent en arriére, & pour ainsi dire en cadence; poussés enfin hors du camp par plusieurs corps de troupes dont ils ne purent soutenir les éfforts réunis, & étourdis par le bruit des trompettes, ils revinrent sur leurs pas. Les instrumens de la ville se firent entendre aussitôt, & on ouvrit les portes pour les y recevoir, s'ils pouvoient arriver jusques là; en attendant pour mieux seconder leur retraite, on fit grand bruit avec les machi-

nes,

nes, mais ſans en tirer de traits, & ſeulement dans la vue d'écarter du chemin qu'ils devoient prendre, les Officiers des gardes avancées des Perſes qui ignoroient le maſſacre de leurs camarades.

Par cette ruſe ces braves Gaulois rentrerent à la pointe du jour, les uns légérement, les autres conſidérablement bleſſés, & avec perte de quatre cens hommes. Ils euſſent tué, non Rheſus (*a*), ou les Thraces aſſoupis aux pieds des murs de Troye, mais le Roi des Perſes dans ſa tente & environné de cent mille hommes, ſi un deſtin plus puiſſant ne s'y fut pas oppoſé.

L'Empereur après la priſe de la ville, fit dreſſer dans un lieu célébre près d'Edeſſe, des ſtatues militaires, aux Officiers de cette troupe qui ſe diſtinguant par leur bravoure, avoient donné ce bel exemple; on les y conſerve encore aujour-

(*a*) *Iliad. Liv. X.*

jourd'hui intactes. Dès que le jour éclaira les pertes de la nuit, les Perses trouverent parmi leurs morts des grands Seigneurs & des Satrapes; divers cris joints aux larmes indiquerent l'échec qu'ils avoient souffert; de toutes parts on entendoit les gémissemens & l'indignation des grands: ils croyoient que les Romains s'étoient fait jour à travers les corps de garde qu'ils avoient établis contre la ville. On convint de part & d'autre d'une trève de trois jours, & nous obtinmes par là un peu de repos.

CHAPITRE VII.

Les Romains mettent le feu aux tours & aux autres machines que les Perses dressent contre les murs de la ville.

Ces peuples féroces, frappés de la hardiesse de la dernière entreprise & voyant que la force étoit inutile, prirent le parti de

de faire usage des travaux; pleins d'une fureur guerrière, ils résolurent de mourir glorieusement ou d'immoler la ville aux manes de leurs camarades. Tous les préparatifs étant faits, ils approcherent vers le matin diverses espèces de machines avec des tours garnies de fer: au plus haut de ces tours étoient adaptées des balistes qui dominoient la place & écartoient les assiégés: dès que le jour commenca à paroitre, on ne vit partout que des ennemis couverts de fer; leur bataillons serrés marchoient, non en désordre comme auparavant, mais au son lent des trompêttes; personne ne sortoit des rangs & tous avancoient sous la protection des machines & des clayes d'osier. Lorsqu'ils furent à la portée du trait, l'infanterie des Perses se couvrit de ses boucliers, & élargit ses rangs pour éviter les flèches qui partoient avec roideur de dessus nos murailles, & dont aucune ne se perdoit: le courage de nos gens se ranima en voyant le mal qu'essuyeoient même les pesamment ar-

més de l'ennemi qui furent obligés de plier.

Cependant les baliſtes des Perſes placées au haut des tours ferrées, avoient en jouant de haut en bas, l'avantage ſur nous & nous incommodoient beaucoup; la fin du jour ſuſpendit de part & d'autre le combat: nous employames la plus grande partie de la nuit à imaginer quelque moyen de rendre inutiles ces machines meurtrières. Enfin après bien des réflexions, nous nous arrêtames à un plan dont la célérité avec laquelle nous l'exécutames, aſſura le ſuccès. Ce fut d'oppoſer à ces baliſtes, quatre ſcorpions; pendant qu'on les tranſportoit & qu'on les dreſſoit vis à vis des tours des ennemis avec toute la précaution néceſſaire, ce qui eſt d'une extrême difficulté, le jour qui parut, nous offrit des objets éffrayans; c'étoient les redoutables manipules des Perſes, ſoutenus d'un grand train d'éléphans dont les cris & les énormes figures préſentoient le ſpectacle le plus terrible.

Nous

Nous voyant donc ſerrés de tous côtés, par les armes, les travaux, & les maſſes hideuſes de ces animaux, nous fimes partir coup ſur coup, des ſacs ferrés des ſcorpions qui étoient ſur nos murs, de grandes pierres rondes qui rompirent les joints des tours, en précipiterent les baliſtes & ceux qui les ſervoient, de manière que les uns périrent ſans même être atteints de nos traits, & les autres furent écraſés du poids de ces machines. Les éléphans repouſſés avec violence & environnés des flammes que nous jettions & qui déjà gagnoient leurs corps, n'obéirent plus à la voix de leurs conducteurs & rébrouſſerent chemin. On ne continua pas moins cependant à ſe battre après l'incendie des ouvrages; car le Roi des Perſes qui jamais n'eſt obligé de prendre part aux combats, conſterné de ce déluge de maux, ſe jetta, ce qu'on n'avoit pas vu juſques là, comme un ſimple ſoldat au milieu de la mêlée; le nombre de ceux qui l'environnoient nous découvrant où il étoit, nous y envoyames une grêle de

 traits

traits qui tuerent plusieurs de ses gens & l'obligerent à se retirer, & à faire avancer de nouveaux bataillons. Enfin après avoir combattu jusqu'à la fin du jour, sans s'effrayer du nombre des morts, ni de celui des blessés, il permit à son armée de se reposer quelque tems.

CHAPITRE VIII.

Les Perses profitent des hautes terrasses, qu'ils avoient élevées, pour attaquer Amide & s'en emparer. Marcellin voyant la ville prise se sauve de nuit & se réfugie à Antioche.

Sapor plein de rage & de douleur, résolut de ne rien ménager : après un court sommeil & dès que le jour reparut, il ranima les troupes au combat que la nuit avoit terminé. Leurs ouvrages étant consumés par les flammes, les Perses tenterent l'attaque par les terrasses qu'ils avoient

ſavoient près des murs; nos gens de leur côté firent tout ce qu'ils purent pour réſiſter de deſſus les levées de terres qu'ils avoient faites derrière les murailles, & élevées à la hauteur de ces terraſſes de l'ennemi. Cette ſanglante action dura longtems; chacun brava la mort plutôt que d'abandonner ſon poſte: les choſes en étoient au point, qu'on ne ſavoit de quel côté ſe rangeroit la victoire, lorſque tout à coup notre échaffaudage ébranlé & fatigué déjà depuis longtems, s'affaiſa comme par un tremblement de terre: l'intervalle qui étoit entre la muraille & les ouvrages de l'ennemi ſe trouvant égaliſé par les décombres, comme ſi on y eut jetté un pont, ou fait une chauſſée, ouvrit ſans obſtacle un paſſage aux Perſes; la plus grande partie de nos troupes renverſées ou accablées par cet éboulement, fut miſe hors d'état d'agir. On accourut cependant de tous côtés pour repouſſer ce danger imprévu; la confuſion qui ſurvint, augmenta l'audace de l'ennemi. Toutes ſes troupes prirent part à l'action

 par

par l'ordre du Roi, & l'on en vint à ſe battre de près; des ruiſſeaux de ſang coulerent des deux côtés, les foſſés furent comblés des cadavres qui y tomberent, & l'eſpace s'élargit ſi fort; que la ville ſe trouva tout à coup remplie de Perſes; tout eſpoir d'échapper ou de ſe défendre fut enlevé; on égorgeoit comme des troupeaux de bêtes, tous ceux qu'on rencontroit, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe.

La nuit étant ſurvenue pendant que nos gens combattoient encore quoique ſans ſuccès, je profitai des ténébres pour me cacher avec deux de mes camarades dans un endroit écarté; je ſortis enſuite de la ville par une fauſſe porte qui n'étoit pas gardée; à l'aide de la connoiſſance que j'avois de ces lieux, & de la viteſſe de mes compagnons, je courus neuf milles. Après nous être un peu rafraichis nous continuames notre route: peu accoutumé à des fatigues faites pour des gens du commun, je commençois à être épuiſé de la marche, lorſque je ren-

con-

contrai un objet effrayant, mais qui devint d'un grand secours pour moi, vû la lassitude dont j'étois accablé; c'étoit un goujat qui montant à crud un cheval fougeux & sans mors, en avoit noué pour ne pas tomber, la bride à sa main gauche; peu après ayant été renversé & ne pouvant délier le nœud, il fut trainé çà & là & mis en pièces: l'animal épuisé par le poids du mort s'arrêta; j'en profitai, & me rendis, non sans peine, avec mes compagnons à des sources sulfureuses naturellement chaudes; une soif extrême qu'irritoit encore la chaleur du jour nous fit longtems chercher de l'eau, nous trouvames enfin un puits, mais si profond, que nous fumes réduits à la nécessité de couper de longues bandes de nos vétemens de toile, pour en faire une espèce de corde, au bout de laquelle nous attachames une calote qu'un de nous portoit sous son casque; nous tirames ensuite comme avec un éponge, dequoi étancher l'ardeur qui nous déssechoit. ...

Delà nous nous rendimes en diligence au bord de l'Euphrate, dans l'intention de le traverser sur un bateau qu'on y à établi depuis longtems, pour passer les hommes & le bétail. Tout à coup nous apperçumes de loin une troupe de cavalerie Romaine avec ses enseignes dispersés & poursuivis par des Perses qui, je ne sais comment, les avoient pris en queue; cette rencontre me fit comprendre que les terrigénes ne sont pas sortis des entrailles de la terre; mais qu'ils ont paru d'une façon singulièrement promte, ce qui a porté l'antiquité en les voyant inopinément dans divers endroits, à leur donner le nom de Spartes (*a*) & à supposer fabuleusement comme elle a fait de bien

(*a*) Ce mot vient du Grec & signifie *Semé* ou venu de *Semence*. Ammien fait allusion ici à ce qui est raconté de Cadmus, c'est qu'après avoir tué le dragon, Pallas lui ordonna d'en semer les dents; peu après il en naquit des hommes armés qu'on nomma *Spartes* selon Apollod. Bib. Liv. III. *Voy. Ovid. Métam. Liv. III.*

bien d'autres choses, que la terre les à produits.

Frappés de cette apparition, & n'ayant de salut à espérer que dans la fuite, nous nous glissames par des buissons & des forets pour attraper le sommet des montagnes; delà nous nous rendimes à Mélitine (*a*) ville de la petite Arménie: nous y trouvames notre Chef qui étoit sur le point de partir & revinmes avec lui à Antioche.

CHAPITRE IX.

Des Officiers Romains pris à Amide, les uns sont mis à mort, les autres enchainés.

Cependant Sapor & les Perses qui n'osoient s'avancer d'avantage dans le pays, par-

(*a*) Présentement *Malatia* ville de la Turquie Asiatique dans le Gouvernement de Merasch.

parce que l'hyver approchoit, pensoient à retourner chez eux avec les captifs & le butin qu'ils avoient fait. Au milieu des funérailles & des ravages dont cette ville détruite fut le théatre, on fit pendre le Comte Ælien & les Tribuns qui en défendant la place si vaillament, avoient multiplié les pertes des ennemis. Jaques & Cæsius, thrésoriers du Général de la cavalerie, ainsi que d'autres Officiers de la garde furent conduits les mains liées sur le dos; on massacra sans la moindre distinction d'état, tous ceux qui habitoient au delà du Tigre & qu'on chercha avec grand soin.

En attendant la femme de Craugase dont on avoit respecté l'honneur, étoit vénérée comme une personne de qualité; mais malgré les égards qu'on lui témoignoit & qui lui promettoient une fortune plus brillante, elle s'affligeoit de ce qu'elle alloit habiter un autre Univers sans son époux. Réflechissant sur sa situation & prévoyant ce qui arriveroit, elle étoit doublement tourmentée, & détestoit autant son

veu-

veuvage, que l'idée de contracter de nouveaux engagemens. Elle envoya donc un domestique de confiance & qui connoissoit la Mésopotamie, pour qu'en passant le mont Izale entre les forts Maride & Lorne, il se glissât dans Nisibe avec des lettres qui instruisoient son mari des situations par lesquelles elle avoit passé, & l'exhortoient à se rendre auprès d'elle pour y vivre dans le repos. Ce garçon chargé de ces instructions part aussitôt, marche par des sentiers détournés & par des buissons, & arrive en hâte à Nisibe; il dit qu'il n'avoit pas pu parvenir à voir sa maitresse qui probablement étoit morte, & ajouta que peu observé comme domestique, il lui avoit été facile de se sauver du camp ennemi.

Il avertit ensuite secrétement son maître de ce qui se passoit, & après en avoir reçu l'assurance qu'il rejoindroit sa femme aussitôt qu'il le pourroit sans danger, il retourna porter cette agréable nouvelle à sa maitresse; sur cet avis, elle supplia le Roi, par l'entremise de Tampsapor, d'or-

d'ordonner s'il étoit possible avant qu'il quittât les terres des Romains, que son mari lui fut rendu.

Le départ inattendu de cet esclave qui après être rentré dans sa patrie, avoit disparu de nouveau sans que personne sût ce qu'il étoit devenu, donna des soupçons au Duc Cassien & au reste des principaux de la ville; ils firent les plus grandes menaces à Craugase, & dirent qu'il n'étoit pas possible que ce garçon fut venu & s'en fut retourné sans son aveu. Craugase craignant donc qu'on ne l'accusât de trahison & fort inquiet qu'on n'apprit par quelque transfuge que sa femme vivoit & étoit traitée avec distinction, feignit de rechercher en mariage une personne de bonne maison. Sous prétexte de préparer tout pour le festin, il se rendit à un bien de campagne éloigné de huit milles de la ville; courant ensuite à toute bride à un gros de Perses qu'il savoit devoir arriver là pour fourager; dès qu'il se fut connoître, il en fut reçu avec empressement; cinq

jours

jours après il arriva chez Tamsapor qui le présenta au Roi dont il reçut tout son bien avec sa famille & son épouse qu'il perdit peu de mois après : il occupoit la seconde place après Antonin, ou comme le dit un Poëte célébre, il étoit le premier après lui, quoiqu'il ne le suivit que de loin ; car Antonin qui avoit du génie & une longue expérience venoit à bout par la fermeté de ses résolutions de tout ce qu'il entreprenoit ; Craugase au contraire étoit d'un caractère plus simple, quoi qu'il ne manquât pas de réputation.

Tout ceci se passa peu après la prise d'Amide. Sapor, bien qu'il parut tranquille & plein de joye de la destruction de la ville, n'en étoit pas moins intérieurement fort agité, lorsqu'il pensoit qu'il avoit fait bien des pertes déplorables pendant le siége, & qu'il avoit plus sacrifié de gens, qu'il n'avoit fait de prisonniers sur nous, ou qu'il ne nous avoit tué de monde ; qu'ainsi qu'il lui étoit autrefois arrivé à Nisibe & à Singare, de même pendant le siége d'Amide

qui

qui avoit duré septante trois jours, il avoit perdu trente mille combattans; ce que Discene Tribun & Sécretaire vérifia peu après, avec d'autant plus de facilité, que nos cadavres au bout de quatre jours s'ouvrent, & coulent au point qu'ils ne conservent aucun de leurs traits, tandis que ceux des Perses se dessechent comme du bois, sans que leurs membres se fondent ou soient couverts de la moindre humidité; cela vient sans doute d'un côté de leur sobriété, de l'autre du climat brulant sous lequel ils naissent.

CHAPITRE X.

La crainte de manquer de bled porte le peuple de Rome à une sédition.

Pendant que les destinées causoient ces révolutions aux extrêmités de l'Orient, on appréhendoit à Rome la disette des bleds, & la populace qui redoutoit la famine

mine comme le plus grand des maux, tourmentoit le Préfet Tertulle & cela, sans raison; car il n'avoit pas dépendu de lui qu'on ne fit venir, des vivres par bateau, lorsqu'il en étoit tems: mais la mer plus agitée que de coutume, & les tempêtes qui avoient jetté les batimens dans le voisinage, ne permettoient pas, sans courir le plus grand danger, d'entrer dans le port d'Auguste. Le Préfet qui avoit été souvent inquiété par des séditions, n'ayant donc plus, à ce qu'il croyoit, aucun espoir d'échapper à l'extrême fureur de cette populace qui craignoit une destruction prochaine, présenta prudemment au peuple agité, mais sur lequel des objets inattendus font d'ordinaire impression, ses jeunes fils, & lui dit les larmes aux yeux, „voici vos con„citoyens; obligés (& veuillent les Dieux „détourner ce malheur) à souffrir avec „vous, si la fortune continue à nous punir; „je vous les abandonne, immolez les, si „vous croyez détourner par là nos mal„heurs.“ Le peuple naturellement porté à

la

la pitié, se calma & attendit patiemment ce que le sort lui destinoit. Peu à près, par la providence de l'être suprême qui a élevé Rome dès son berceau & garanti sa durée; pendant que Tertulle sacrifioit près d'Ostie dans le Temple de Castor, la mer se calma, le vent devint favorable, & les vaisseaux entrant à pleines voiles dans le port, ramenerent l'abondance dans la ville.

CHAPITRE XI.

On fait un grand carnage des Limigantes, peuplade Sarmate qui sous prétexte de demander la paix attaque Constance.

Au milieu de ces embarras Constance qui passoit tranquillement l'hyver à Sirmium fut allarmé par de facheux avis; il apprit que les Sarmates Limigantes qui avoient, ainsi que nous l'avons vu plus haut, chassé leurs anciens maîtres de leurs

leurs foyers, après avoir peu à peu abandonné les lieux qu'on leur avoit prudemment assignés un an auparavant, pour les empêcher à cause de leur caractère inconstant de former des entreprises dangereuses, s'étoient portés sur les frontières, d'où ils faisoient plus que de coutume des courses, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne troublassent tout, si on ne se hâtoit de les chasser.

L'Empereur craignant donc d'augmenter l'audace de ces rebelles s'il différoit plus longtems de les punir, rassembla de tous côtés les meilleurs soldats, & se mit en campagne avant le printems. Deux raisons le porterent à ce parti. La première, c'est que son armée enrichie du butin qu'elle avoit fait l'année précédente, ne seroit que plus avide de l'augmenter encore, la seconde c'est qu'Anatolius étant pour lors Préfet de l'Illyrie, ses troupes auroient en abondance tout ce qui leur seroit nécessaire; car il est de fait, que jamais sous d'autres Préfets les provinces septentrionales n'ont joui d'aussi

grands

grands avantages que sous celui-ci : il corrigea habilement & avec douceur les abus ; modèra les frais immenses & ruineux des voitures publiques, & diminua les tailles tant réelles que personnelles ; aussi les habitans de ces contrées, n'ayant plus aucun sujet de se plaindre, eussent ils continué à vivre tranquillement & sans causer de dommages, si dans la suite, d'impitoyables exacteurs n'étoient pas venus sous le prétexte de détestables droits, les persécuter avec tant de rigueur, que ces malheureux, réduits au désespoir, se virent forcés, les uns à s'expatrier, les autres à se donner la mort.

Constance voulant donc rémèdier au mal qui le ménaçoit, partit avec un grand appareil & vint dans cette partie de la Pannonie qu'on nomme la Valérie à l'honneur de la fille de Dioclétien : après avoir mis sur les bords du Danube son armée sous les tentes, il observa les barbares qui avoient compté qu'à la faveur de leur qualité d'alliés, ils pourroient avant l'arrivée du Prince, entrer dans les deux Pannonies & les saccager

durant

durant la rigueur de l'hyver, dont les glaces qui ne ſont pas même fondues au printems, facilitent le paſſage des rivières, & où le froid ne permet gueres à nos troupes de tenir la campagne.

Il envoya auſſitôt aux Limigantes deux Tribuns & deux interprêtes leur demander avec douceur, pourquoi abandonnant leurs foyers après la paix & l'alliance qu'on avoit accordée à leurs prières, ils couroient ainſi & attaquoient les frontières contre la défenſe qu'on leur en avoit faite.

Ceux-ci forcés par la crainte à recourir au menſonge, alléguerent de vaines & de frivoles raiſons; puis demandant grace au Prince, ils le conjurerent de ne garder aucun reſſentiment, & que s'il leur permettoit de paſſer le fleuve, ils lui feroient le détail des maux qu'ils avoient à ſouffrir; qu'ils étoient prêts en conſentant à porter les charges & le nom de tributaires, à aller habiter les contrées les plus reculées de l'Empire, pour y vivre

dans le repos & y cultiver la paix comme une Déeſſe bien faiſante. Sur ce rapport des Tribuns, l'Empereur ravi de ce que cette entrepriſe, qui d'abord lui avoit cauſé tant d'embarras, pouvoit ſe terminer ſans peine, & enflammé de la cupidité d'acquérir toujours plus, les admit tous.

La cohorte des flatteurs animoit encore le Prince & crioit ſans fin, qu'après avoir éteint les guerres externes & affermi de tous côtés la paix, il alloit gagner beaucoup de ſujets & un nombre conſidérable de recrues; qu'il ſoulageroit encore par là les provinces qui aiment mieux donner de l'or que fournir des hommes; reſſource qui a pourtant été plus d'une fois funeſte à la République.

S'étant donc campé près d'Amincum (*a*), Conſtance y fit élever une terraſſe

(*a*) On croit que c'eſt *Salankemen* dans l'Eſclavonie à peu de diſtance de Peterwardin.

fasse en façon de tribunal, & suivant le conseil de l'ingénieur Innocentius, il fit mettre dans des bâteaux quelques légionaires légérement armés, & leur ordonna de s'y tenir cachés avec cet Officier, tout près du rivage, pour prendre ces barbares à dos s'ils s'avisoient d'agir hostilement. Les Limigantes qui s'apperçurent bien de ces dispositions, n'en prirent pas moins une contenance de supplians, quoi qu'au fond de leur cœur, ils roulassent des projets bien différens de ceux que leur air indiquoit. Aussitôt qu'ils virent l'Empereur prêt à leur adresser du haut de son tribunal un discours plein de bonté, & à leur parler comme à des gens qui alloient obéir, l'un d'eux transporté de fureur, jetta sa chaussure contre le tribunal, & cria à haute voix *Marha, Marha*, ce qui chez eux est un cri de guerre. La multitude le suivit aussitôt pêle mêle, éleva ses enseignes, & hurlant comme des animaux féroces, ils s'élancerent sur le Prince; l'Empereur qui de l'endroit où il étoit,

 vit

vit la campagne couverte de ces troupes dont les piques & les épées nues le ménaçoient d'une mort prochaine, se mêla sans qu'on put remarquer s'il étoit chef ou soldat dans la foule; & comme il n'étoit pas de la prudence de différer, il sauta promtement à cheval, & se sauva à toute bride. Le petit nombre de ceux qui composoient sa garde, & qui tâcherent de tenir tête à ces barbares, qui se répandoient comme des flammes, perirent, blessés ou écrasés sous le poids de la multitude. Le trône du Prince & le riche coussin dont il étoit couvert, furent mis en pièces sans que personne s'y opposât. Bientôt le bruit se répandit que l'Empereur venoit de courir le plus grand danger, & qu'il étoit encore en péril; l'armée ne connoissant pas de devoir plus sacré que celui de voler à la défense de son chef qu'elle croyoit exposé, & animée de la gloire de le sécourir, quoiqu'à demi armée, car elle ne s'étoit pas attendue à cette attaque, poussa des cris de rage

rage & d'indignation, & se jetta au milieu des bataillons de ces barbares qui se battoient en désespérés. Le desir de vanger sur ces traitres l'affront fait à l'Empereur anima le courage de nos gens, ils massacrerent sans donner quartier & foulerent également aux pieds tant ceux qui vivoient encore, que les morts & les blessés. Il ne fallut pas moins que des monceaux de cadavres pour assouvir la rage nos troupes. Les rebelles serrés de toutes parts furent ou dispersés ou tués: envain demanderent-ils grace, ils tomberent percés de coups, & l'on ne sonna la retraite qu'après leur entière destruction. Il n'y eut de notre côté qu'un petit nombre de morts, victimes du premier choc & qui ne périrent que pour s'être d'abord opposés à demi armés à la fureur de l'ennemi. On regreta Cella Tribun des Scutaires qui se jetta dès le commencement de l'affaire au milieu des Sarmates.

Constance ayant ainsi tiré vengeance d'un ennemi perfide & pourvu à la sureté

de ſes frontières, retourna à Sirmium. Il y fit ſans délai les préparatifs que demandoit la ſituation critique des affaires, & en partit enſuite pour ſe rendre à Conſtantinople : plus près de l'Orient, il ſe mettoit en état de remédier à l'échec qu'il venoit d'eſſuyer à Amide ; & après avoir recruté ſon armée, il pouvoit marcher avec des forces égales contre le Roi des Perſes, dont on ſavoit (ſi le ciel ne lui ſuſcitoit pas des occupations plus ſérieuſes) qu'il laiſſeroit le Méſopotamie derriére lui, pour ſe porter & ſe répandre en avant.

CHA-

CHAPITRE XII.

On traine en cause & on condamne plusieurs personnes accusées du crime de Léze-Majesté.

Au milieu de ces troubles, comme par un usage établi depuis longtems, des accusations supposées du crime de Léze-Majesté, donnerent le signal de guerres civiles. Paul le Sécretaire dont nous avons si souvent à parler, en étoit l'artisan & l'auteur. Cet homme habile dans l'art de nuire, tel qu'un maître gladiateur qui ne subsiste que par les funérailles & les jeux meurtriers, tiroit avantage des tortures & des bourreaux. Comme il avoit le dessein fixe & invariable de faire du mal, il ne s'abstint ni de vol, ni d'entreprises funestes contre des innocens, toutes les fois qu'il fut chargé de commissions qui les exposoient.

Une occasion légére & de peu d'importance donna lieu à une infinité d'inquisitions. Il y a une ville nommée Abyde; (*a*) située à l'extrêmité de la Thébaide, on y vénéroit avec des cérémonies usitées depuis longtems, l'oracle d'un Dieu nommé Besa. Les uns interrogeoient directement, d'autres envoyoient simplement leurs demandes sur des bandes de parchemin, qui restoient souvent dans le temple après qu'on avoit reçu les réponses. Quelques uns de ces billets furent malicieusement envoyés à l'Empereur; ce Prince dont l'esprit foible donnoit peu d'attention aux affaires les plus graves, mais qui étoit minutieux, ombrageux & sensible à l'excès dès qu'il étoit question de pareils rapports, entra dans une grande colère & ordonna à Paul comme à un Officier d'une expérience consommée, de se

(*a*) Cette ville fut la résidence de Memnon, elle est ensevelie sous des ruines, comme l'exprime le nom actuel de *Madfuné*.

ſe rendre au plutôt en Orient, pour faire entendre les accuſés. On lui aſſocia Modeſte alors Comte de l'Orient & fort propre à des commiſſions de cet ordre. On mépriſoit trop la douceur d'Hermogene du Pont, qui étoit dans ce tems là Préfet du Prétoire. Paul partit donc ne reſpirant que fureur & deſtruction. La bride fut lachée à la calomnie; on traina du fond de l'empire des perſonnes de tout état, dont les unes étoient meurtries par leurs chaines & les autres périſſoient dans les priſons.

On choiſit pour être le théatre de ces ſupplices Scythopolis (*a*) ville de la Paleſtine, tant parce qu'elle étoit plus écartée, que parce que ſe trouvant ſituée entre Antioche & Alexandrie on y trainoit ordinairement les accuſés de ces deux villes. Le premier de ces malheureux fut Simplicius, fils de Philippe, qui avoit été

(*a*) Aujourd'hui *Baïſan*, on la trouve auſſi ſous le nom de *Bethſan*.

été Préfet & Conſul; il fut accuſé d'avoir conſulté l'oracle pour ſavoir s'il obtiendroit l'empire. Condamné à la torture par la ſentence du Prince qui dans ces occaſions ne faiſoit jamais grace pas même pour de petites fautes, il eut le bonheur d'échapper à la mort & ne fut que relégué.

Parnaſius parut enſuite: il avoit été Préfet de l'Égypte; c'étoit un homme de mœurs honnêtes; après s'être vu ſur le point de perdre la tête, il fut pareillement exilé. On lui avoit ſouvent oui dire qu'à la veille de rechercher un emploi, & de quitter la maiſon qu'il habitoit dans Patras, ville de l'Achaïe, il s'étoit vu en dormant, conduit par pluſieurs figures qui étoient en maſques tragiques.

Andronicus qui s'illuſtra dans la ſuite par les belles lettres qu'il cultiva, & par la beauté de ſes vers fut auſſi trainé en cauſe, mais il fut abſous parce qu'il ne ſe trouva aucun ſoupçon contre lui & qu'il ſe juſtifia ſurtout, avec force.

Démé-

Démétrius Chytras surnommé le Philosophe, homme agé & qui dans un corps robuste avoit une ame forte, accusé d'avoir sacrifié quelquefois ne le nia pas; il assura qu'il l'avoit fait dès sa plus tendre jeunesse pour se rendre la divinité favorable & non dans aucune vue d'ambition, qu'il ne connoissoit même personne qui l'eut fait dans cette intention. Il resta longtems avec courage sur le chevalet, & comme il ne varia jamais & tint toujours les mêmes propos; il obtint avec la vie la permission de retourner à Alexandrie d'où il étoit originaire. Ceux-ci donc & un petit nombre d'autres par un fort heureux & favorable au vrai, furent arrachés au péril.

Des trames infinies multiplioient cependant les accusations: les uns étoient déchirés par les tortures, d'autres condamnés aux derniers supplices avec perte de leurs biens. Paul étoit l'artisan des faussétes les plus cruelles & tiroit comme d'un magazin d'impostures des moyens,

sans

ſans nombre de nuire. Le ſalut de tous ceux qu'il mettoit en juſtice, dépendoit de ſa ſeule volonté, car il ſuffiſoit qu'on fut accuſé par des gens mal intentionnés, de porter au cou quelque préſervatif contre la fièvre ou tel autre mal, ou d'avoir paſſé le ſoir près d'un ſepulchre, pour être condamné à perdre la tête comme un empoiſonneur accoutumé à chercher le commerce des ames qui rodent autour des tombeaux. On agiſſoit avec autant d'acharnement que s'il eut été prouvé que pluſieurs perſonnes euſſent pour perdre l'Empereur cherché à mettre dans leur intérêts Apollon de Claros, les cheſnes de Dodone, & les oracles de Delphes. La cohorte du palais arrangeant avec adreſſe les louanges les plus revoltantes, aſſuroit Conſtance qu'il ſeroit à l'abri des maux ordinaires, & ne ceſſoit de dire fort haut, que ſon génie toujours puiſſant ne l'abandonnoit jamais, & repouſſoit toujours avec éclat les accidens qui lui étoient contraires.

Qu'on

Qu'on ait fait de sérieuses recherches à ce sujet, c'est ce que personne ne sauroit raisonnablement condamner; car nous convenons qu'on doit veiller avec des éfforts réunis à la conservation d'un Prince légitime, qui se montre le défenseur & le protecteur des gens de bien; & dont la sureté fait celle du reste des sujets; Dès qu'il s'agit de vanger la Majesté outragée, il n'est point de loi Cornelienne qui dispense, même les personnes les plus distinguées des recherches les plus sévéres.

Mais il ne convient pas dans ces tristes occasions, d'étaler une joye qui sembleroit indiquer que les sujets sont plus gouvernés par la licence que par l'autorité. Il faut imiter Tullius, qui cherchoit comme il l'affirme les occasions de pardonner, plutôt que celles de punir, lorsqu'il avoit le pouvoir de perdre ou de faire grace; ce qui est le caractère d'un juge prudent & circonspect.

Il naquit alors à Daphné (*a*) magnifique & agréable campagne aux environs d'Antioche, un monſtre horrible; c'étoit un enfant qui avoit deux bouches, deux dents & une barbe, quatre yeux & deux oreilles très courtes: cette production informe préſageoit que la République alloit être bouleverſée. Il nait ſouvent de pareils prodiges qui annoncent des révolutions prochaines, mais ſouvent on n'en parle pas, parce qu'on néglige de les expier, comme il étoit d'uſage autrefois de le faire.

(*a*) Aujourd'hui Beit-el-ma dans la Turquie Aſiatique dans le Gouvernement d'Alep.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Le Comte Lauricius réprime les brigandages des Isaures.

Les Isaures qui depuis leurs courses & leur entreprise sur Seleucie dont nous avons parlé avoient été longtems tranquilles, comme nous l'avons dit, tels que des serpens qui à l'approche du printems sortent de leurs retraites, se réveillerent pour quitter leurs collines escarpées & impraticables; réunis en épais pelotons ils incommodoient les frontiéres, par leurs vols & leurs brigandages; tomboient à l'improviste du haut de leurs montagnes, sur nos postes avancés, & regagnoient ensuite avec leur agilité ordinaire les rochers & les buissons. Lauricius fut envoyé avec le caractère de Comte, pour les soumettre par la force ou par la raison. C'étoit un homme qui s'entendoit aux affai-

faires civiles, qui gouvernoit plus par des menaces que par des chatimens, de sorte que pendant tout le tems qu'il fut chargé du soin de cette Province, il ne se fit rien qui méritât d'être remarqué.

Fin du Tome I.

00081687

Errata du Tome I.

Page 48. lig. 11. *lui donnoient* liſ. *leur donnoient.*
— 88. — 5. *de la Norique* liſ. *du Norique.*
— — — 7. *Barbetion* liſ. *Barbation.*
— 99 — 15. *mondes infinies* liſ. *mondes infinis.*
— 107. — 5. de la note *Rietiarii* liſ. *Retiarii.*
— 109. — 8. *Africanus* liſ. *Africain.*
— 133. — 1. de la note *de Gaule* liſ. *de la Gaule.*
— 206. — — Note *Charbon* ajoutez *ardent.*
— 214. — 12. *diverſes* liſ. *divers.*
— 221. — 14. *d'envoyer* liſ. *d'en envoyer.*
— 233. — 17. *ſerroient* liſ. *ſerroit.*
— 256. — 20. *ou s'échapper* liſ. *pour s'échapper.*
— 272. — — Note (*b*) *Vigenere traduit,* ajoutez dans ſes notes ſur Tite-Live.
— 322. — 3. *les faiſoit* liſ. *les faiſoient.*
— 347. — 12. *rabattre* liſ. *rebattre.*
— 437. — 10. *rage nos* liſ. *rage de nos.*

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 02 July, 2018